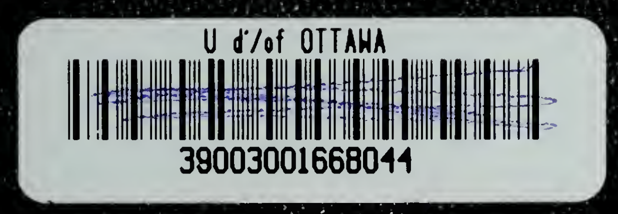
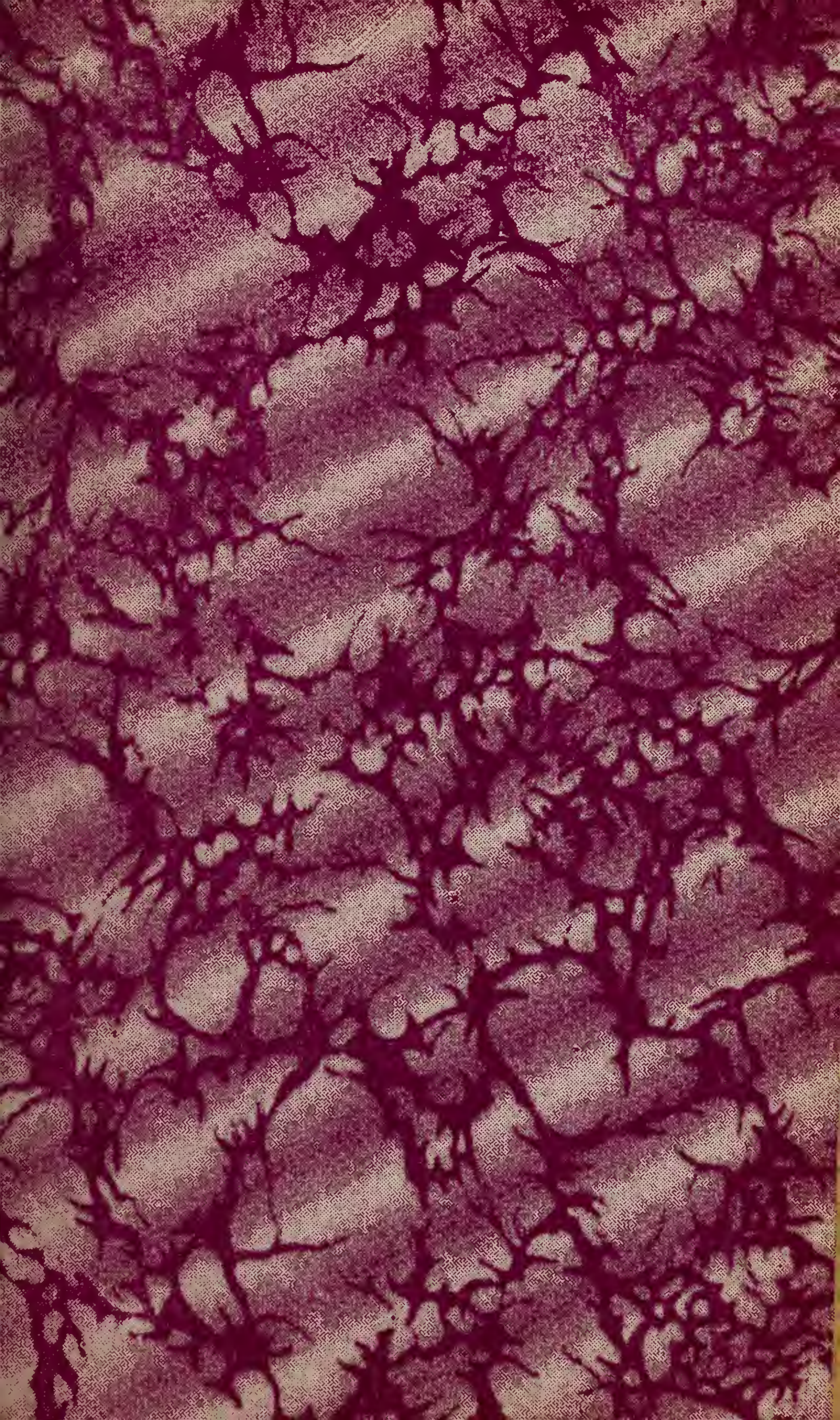

U d'/of OTTAWA
39003001668044



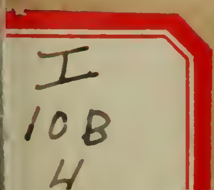






L'ÉGYPTE

ET LES FRANCISCAINS



PERMIS D'IMPRIMER :

Archevêché de Québec, 26 août 1897.

† L. N. Arch. de Cyrène,

Administrateur.

L'EGYPTE

ET LES

FRANCISCAINS

EPISODES

DE LA

DERNIÈRE GUERRE

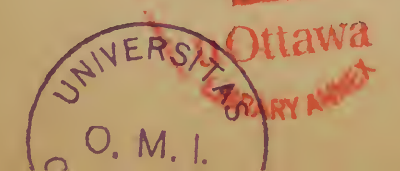
(DOCUMENTS INÉDITS)

PAR

LE R. P. FREDERIC DE GHYVELDE, O. S. F.
Commissaire de Terre-Sainte.



QUÉBEC
Imp. Franciscaine Miss. " *Marie-Antoine.* "
180 GRANDE ALLÉE
1897



AVANT-PROPOS

La divine Providence nous ramena du Canada (1) en Orient, au moment même ou s'accomplissaient les graves événements qui fournissent la matière de ce modeste volume. Nous fûmes ainsi en partie témoin nous-même des uns, et nous pûmes avoir des relations sûres des autres. A notre humble avis, ces documents, encore inédits *pour la plupart, ont une valeur réelle pour l'histoire. Nous les avions réservés pour nos Publicistes de France, qui leur eussent, sans nul doute, ménagé un accueil sympathique; mais nous avons pensé que nos bonnes Populations du Canada, et surtout nos nombreux Frères et Sœurs du Tiers-Ordre les liraient avec encore plus d'empressement, à cause de leur attachement spécial à la grande Famille de saint François, et de l'intérêt de plus en plus visible qu'ils portent à tout ce qui touche à la Mission de la Terre-Sainte.*

Daigne Jésus, notre adorable Maître, avec Marie, son auguste Mère, bénir ces pages, écrites naguère, dans ce pays qu'il a sanctifié par sa divine présence, et à l'ombre même du Calvaire, encore empourpré du sang que ce très doux Sauveur a versé là pour la Rédemption de nos âmes !

Trois-Rivières, en la Fête de la Transfiguration, le 6 août 1895.

Fr. Frédéric, O. S. F.

(1) Lors de notre premier voyage, en 1881-1882.

INTRODUCTION

Considérations générales sur l'Egypte. — Placés dans une position géographique des plus tranchées, les Egyptiens peuvent offrir un exemple concluant des lois de la physique générale du globe. Si les anciens habitants de l'Egypte n'avaient pas trouvé sur le rivage du Nil des carrières inépuisables de grès et de pierre calcaire, le goût de l'architecture n'aurait pas été un des traits marquants de leur caractère, le sol n'aurait pas été couvert de monuments gigantesques. Où le culte attesta-t-il mieux les besoins et les désirs de l'homme? Les animaux, et jusqu'aux végétaux utiles ou nuisibles furent divinisés, et les mouvements du Nil furent consacrés par les rites de la religion (1). La nature avait refusé des forêts

(1) Pauvres Egyptiens, avec toute leur science, ce sont eux qui adoraient jusqu'aux oignons de leur jardin; et c'est chez eux que, selon la saisissante expression de Bossuet, *tout était Dieu excepté Dieu lui-même.* — Aujourd'hui encore, comme nous en avons été témoin, ils font, *à la croissance du Nil*, à la ville royale du Caire, des cérémonies extravagantes !

et des mines à l'Egypte ; elle fut agricole, pastorale, savante et artiste ; elle ne fut ni conquérante ni commerçante. Les expéditions guerrières qu'elle fit, à diverses époques, n'eurent aucun résultat durable, parce qu'elles n'étaient point dues aux instincts de la nation. En vain les Ptolémées réunirent par des routes magnifiques les bords du Nil et le rivage de la mer Rouge, le commerce resta entre les mains des étrangers, et les Egyptiens s'engagèrent rarement eux-mêmes dans cette nouvelle voie. L'Egypte demeura, quant au commerce, un pays de transit et le grenier des nations voisines ; en raison même de leur civilisation avancée, les Egyptiens méprisaient trop les peuples étrangers pour aller chercher chez eux les moyens de s'enrichir.

Situation, bornes et divisions de l'Egypte. —L'Egypte occupe la partie nord-est de l'Afrique ; enclavée entre deux mers et deux déserts, elle a pour limites au nord la Méditerranée, à l'est la mer Rouge, au sud, la Nubie à l'ouest la Libye. Elle se dirige du nord au sud, en inclinant un peu vers l'ouest ; c'est une longue bande de terrain traversée par le Nil, qui, arrivée à trente lieues de la mer, se divise en plusieurs branches dans une plaine parfaitement unie et dont la pente est presque insensible. L'Egypte entière, depuis la dernière cataracte jusqu'à la pointe de Bourlos,

présente une superficie d'environ deux millions cent mille hectares(1) de terrains cultivables.

On la divise en haute, moyenne et basse Egypte; la *Haute-Egypte* ou *Saïd* s'étend de la Nubie jusque vers la province du Caire ; la *Moyenne-Egypte* renferme la province du Caire et les provinces latérales ; la *Basse Egypte* se compose de tout le pays situé entre le Territoire du Caire, la Méditerranée, l'isthme de Suez (2) et la Libye. Le Saïd est une longue vallée entre deux chaînes de montagnes ; c'est ce qu'on appelle la vallée du Nil : sa longueur est d'environ cent cinquante lieues ; sa largeur est peu considérable, rarement elle dépasse *cinq* lieues, et dans quelques endroits elle n'est pas même de moitié. A la hauteur du Caire (3), les montagnes s'affaissent, et le pays se nivelle presque complètement; la chaîne orientale forme alors, au bord de la vallée, une sorte de haute muraille coupée en quelques endroits par des ravins ; la chaîne occidentale se termine en pente douce. Depuis le Caire jusqu'à la mer, et entre les deux bras du Nil qui descendent dans la mer, l'un à Rosette et l'autre à Damiette, le pays forme un triangle presque équilatéral dont la base a environ soixante-dix lieues ; cette plaine

(1) Un peu moins de sept millions d'arpents.

(2) Où passe aujourd'hui le grand *Canal maritime.*

(3) La Capitale de l'Egypte.

a reçu le nom de *Delta*, à cause de la ressemblance de sa configuration avec celle d'un des caractères de l'alphabet grec.

Nature du sol. — L'Egypte, à proprement parler, n'est qu'une grande oasis dans un immense désert. Ses proportions sont en rapport avec celles du cours d'eau qui l'a créée. Le Nil, rompant la montagne granitique, vint creuser son lit sur la pierre calcaire du Saïd, mêler son limon *fécondateur* à la poussière stérile apportée par l'impétueux Khamsin (1), et préparer ainsi une nouvelle terre pour l'habitation des hommes.

Voyageurs, savants ou poëtes, curieux ou aventuriers, tous sont frappés de l'aspect original et grandiose de l'Egypte, quel que soit le côté par où ils l'abordent ; rien n'est plus intéressant, plus majestueux, plus riche que ce long ravin sillonné de mille canaux, tapissé d'une végétation sans cesse verdoyante et fleurie, et rempli d'une moisson perpétuelle, que deux chaînes de montagnes nues et arides défendent contre l'haleine dévorante du désert.

A mesure qu'on pénètre dans le pays, et qu'on en observe minutieusement les détails, l'étonnement et l'intérêt s'accroissent au lieu de diminuer. Ici la terre se suffit à elle-même, et les régions

(1) Vent brûlant du désert. Nous décrirons ailleurs ce phénomène curieux.

supérieures de l'atmosphère ne lui envoient point leurs ondées bienfaisantes ; point de pluie pour alimenter ces végétaux que le sol engendre sans relâche. Un seul fleuve suffit pour arroser cette plaine limoneuse et réparer annuellement la perte des sucs nourriciers. Tout s'accomplit avec une régularité solennelle : aux mêmes jours le Nil s'élève, aux mêmes jours il s'abaisse, pour recommencer à des périodes régulières ; et cependant, au sein de cette contrée privilégiée, où la nature se charge elle-même d'une partie des travaux de l'homme, au milieu de ces sables que le vent seul agite, les yeux surpris reconnaissent les vestiges d'une catastrophe violente. Le sel des mers couvre de ses efflorescences cristallines le sable desséché du désert, les coquilles gisent sur les hauteurs, les vallons sont labourés par le passage des torrents, les pierres sont polies et façonnées par le roulement des flots, et des scories volcaniques encombrent quelques endroits des gorges, loin de tout cratère. On a essayé d'expliquer, avec plus ou moins de vraisemblance, ces singularités naturelles....

La forêt pétrifiée. — En effet, il est digne de remarque que dans les plaines sablonneuses, où l'eau manque aujourd'hui si complètement, on rencontre ces jaspes bruns qu'on appelle *cailloux d'Egypte*, et dont la forme arrondie, la surface lisse,

indiquent assez qu'ils ont été longtemps le jouet des eaux avant de reposer dans un sol aride. Une autre anomalie de ces contrées est de présenter dans ces sables, tranquilles au pied de ces montagnes dont les couches parallèles se continuent avec une régularité presque parfaite, des pierres ponces, des cailloux encroûtés de scories, et d'autres produits volcaniques, preuves irréfutables des révolutions naturelles dont l'histoire la plus reculée n'a pas gardé le souvenir. D'autres traces non moins évidentes de ces convulsions du globe sont encore imprimées à la surface de l'Egypte.

A deux lieues et demie à l'est du Caire, il existe une forêt pétrifiée qui s'étend sur un espace de plus d'une lieue carrée. Ce curieux monument de quelque grande catastrophe physique, est perdu dans le désert entre les deux routes qui vont de Suez au Caire, l'une au nord et l'autre au sud.

La plaine où se trouve ce bois pétrifié semble avoir subi l'action du feu. Elle est couverte de monticules de calcaire, d'argile ou de grès vitrifié. Le terrain présente à sa superficie du sable calcaire mêlé de graviers roulés et quartzeux, puis des couches d'argile et de calcaire, dans lesquelles sont enfouis beaucoup d'ossements fossiles et de coquillages de différentes époques. Les parties les plus basses de cette plaine sont celles où les arbres sont le mieux conservés ; au milieu ils

présentent encore la couleur du bois et même l'écorce. Il y a des morceaux qui, à la première vue (1), semblent être des arbres que l'on vient de fendre et de couper. Tous les fragments sont à la surface du sol ou à moitié ensablés : les parties ensevelies sont mal conservées et se pulvérisent lorsqu'on les touche. Ces arbres sont couchés dans tous les sens, et le terrain en est parsemé de distance en distance. Les grands troncs ont plus de soixante pieds de long ; la plupart sont droits, et quelques-uns présentent de fortes branches, où l'on distingue encore des nœuds. Dans les parties cassées perpendiculairement à l'axe de la tige, on reconnaît très distinctement les différentes zones de tissu ligneux qui peuvent donner l'âge du végétal. La forme générale, l'écorce, l'embranchement semblent indiquer des sapins, des chênes et des sycomores. Les dattiers sont assez nombreux, mais quelques morceaux, filandreux comme le bois de palmier, et coupés par nœuds comme les bambous, ressemblent à l'intérieur d'un tronc de bananier. Beaucoup de morceaux qui sont creux et qui ont environ deux pieds de diamètre offrent l'apparence de bambous d'une espèce colossale.

(1) A première vue il y a réellement à s'y méprendre. C'est l'effet produit sur tous ceux qui, comme nous, ont pu voir de près ce remarquable phénomène.

Le limon du Nil. — Le limon du Nil forme presque exclusivement la terre végétale de ce pays. La base de ce limon est un silicate d'alumine composé à peu près de 2 atomes de silice et de 1 atome d'alumine. L'acide ulmique et la matière organisée contribuent à faire de ces alluvions annuelles un engrais précieux.

Lorsque le limon est sec, il prend une consistance très ferme ; sa cassure présente un grain très fin ; il est brun (terre d'Egypte), et son aspect est celui d'une terre fine argilo-ferrugineuse. Au contact d'un acide il produit un peu d'effervescence, et se désagrège facilement dans l'eau ; au toucher, il est doux et un peu savonneux, cependant il happe légèrement la langue.

La poussière du désert forme l'autre élément qui constitue la terre végétale dans la vallée du Nil ; cette poussière est un sable quartzeux, dont l'alliance est indispensable au limon pour former le sol cultivable, dans lequel on a fait germer presque tous les végétaux du globe (1).

Tel est le coup d'œil rapide et bien incomplet, jeté sur cette antique terre des Pharaons, terre de merveilles, où nous verrons accourir François d'Assise, à une époque solennelle, avec son ardeur séraphique, le cœur brûlant du désir de la conver-

(1) L'Univers Pittoresque : Egypte Moderne.

sion des Infidèles et avec l'espérance d'y cueillir la palme du martyre ; et où nous trouverons, après lui, les dignes disciples, fidèles imitateurs d'un tel Père, et prêts, eux aussi, comme plusieurs de leurs devanciers, à verser leur sang pour le Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans les graves événements que nous allons exposer et qui feront tout le sujet de cette longue et intime narration.

CHAPITRE I

S. François en Egypte. — Héritage légué a ses Disciples (1).

Ce serait une erreur de croire que les saints demeurent étrangers aux événements politiques de leur siècle. Ils les suivent d'un œil attentif ; mais ils ont leur manière à eux de les envisager. Au fond des débats de l'humanité, ils discernent une cause qui domine tout, qui les passionne et à laquelle ils s'identifient ; c'est la cause

(1) Nous empruntons, et avec bonheur, tout ce Chapitre à la Vie de Saint François d'Assise, écrite par un de nos Frères en Religion, le R. P. Léopold de Chérancé, O. M. C. ; Vie, où l'élévation des pensées égale la noblesse du style, et qui, par sa grande diffusion, continue à faire aimer toujours davantage notre séraphique Patriarche, en même temps qu'elle attache un nombre immense d'âmes à Jésus-Christ, notre divin Maître !

de l'Eglise. On comprend dès lors avec quel intérêt l'héroïque chevalier du Christ suivait les progrès et les vicissitudes de cette grande question d'Orient que le Concile de Clermont avait ouverte, et où la vie de l'Eglise, non moins que la liberté des peuples, était fortement engagée.

Depuis la prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon, l'Europe était un camp toujours armé ; et depuis plus d'un siècle, l'histoire militaire de la chrétienté n'était guère autre chose que le récit de l'interminable bataille livrée par les soldats du Christ aux farouches disciples de Mahomet. Au lieu de s'arrêter à la surface des événements, le serviteur de Dieu allait au fond des choses. Derrière les combats chevaleresques où brillait le courage des preux de l'Occident, il découvrait une lutte plus haute, la lutte de la CROIX contre le CROISSANT, du vrai Dieu contre le faux prophète, de la civilisation chrétienne contre la barbarie musulmane ; et sa foi, d'accord avec son patriotisme, lui inspirait des vœux ardents pour le succès d'une entreprise colossale qui suffirait, à elle seule, à faire l'honneur des

Papes et la gloire du moyen-âge, même à n'en juger que par les résultats. Ne réussit-elle pas, en effet, à sauver l'Europe et à refouler dans les sables du désert les sectateurs de l'Islamisme, avec leurs doctrines abrutissantes, résumé de toutes les erreurs et de toutes les corruptions, fatalisme, triomphe de la chair, avilissement de la femme, esclavage et tyrannie ?

Quatre fois déjà l'Occident s'était levé en masse pour voler à la conquête des Lieux-Saints ; mais, malgré la bravoure et les efforts héroïques des successeurs de Godefroy de Bouillon, la Ville Sainte n'avait été soumise que par intervalles à leur sceptre ; et à l'heure où nous en sommes, elle venait de retomber sous le joug odieux des Abbassides. A cette nouvelle, qui fut regardée comme une calamité publique, l'Europe tressaillit de douleur. Bientôt elle reprit les armes à la voix du pape Honorius III, et plus de quatre cent mille hommes se réunirent sous la bannière d'André II, roi de Hongrie, et de Jean de Brienne, frère de Gauthier de Brienne et roi nominal de Jérusalem. Mais cette fois, au lieu d'atta-

quer directement la Palestine, les Croisés, voulant frapper au cœur l'empire musulman, fondirent sur l'Egypte, et mirent le siège devant Damiette. Ils ne faisaient du reste qu'exécuter le plan stratégique d'Innocent III. Le plan était hardi, mais difficile ; aussi tous les peuples avaient-ils les regards fixés sur l'Orient, attendant avec anxiété l'issue de cette lointaine expédition.

Le Patriarche d'Assise pensa que le moment était favorable pour planter la CROIX sur ces plages infidèles, ou pour les féconder de son sang. Il se rendit à Ancône, sans autre arme que la croix, et s'embarqua pour le Levant avec les Frères Barbaro, Léonard d'Assise, Illuminé de Riéti et peut-être plusieurs autres. C'était au mois de juin 1219 ; le vaisseau qui portait les missionnaires mouilla d'abord à Salamine dans l'île de Chypre, puis à Saint-Jean d'Acre, ville importante de Syrie, où François laissa quelques uns de ses disciples pour soutenir le courage et la foi des catholiques, durement opprimés par les Sarrasins. Pour lui, il fit voile pour l'Egypte avec le Frère Illu-

miné, et débarqua en vue de Damiette. La discorde et la confusion régnaient alors au camp des Croisés. Les chevaliers et les fantassins, réunis depuis plus d'un an sous les murs de cette place, s'accusaient réciproquement de trahison et de lâcheté ; les têtes s'échauffèrent de part et d'autre, comme dans une émeute populaire, et les deux partis, pour donner la mesure de leur valeur, demandèrent à grands cris la bataille. Pour éviter l'effusion du sang, Jean de Brienne céda à leurs folles instances, et la bataille fut décidée pour le lendemain (29 août 1219).

C'est sur ces entrefaites que le saint arriva au camp des Croisés. Averti d'en haut qu'en punition de leur orgueil et de leurs divisions intestines, ils allaient essuyer une défaite sanglante, il chercha, chemin faisant, le moyen de prévenir un tel malheur : " Mon Frère, dit-il à son compagnon, le Seigneur m'a fait connaître que si l'on en vient aux mains, les chrétiens seront battus. Si je le dis hautement, je passerai pour un insensé ; si je ne le dis pas, ce secret me pèsera comme un remords. Qu'en penses-tu ? — Mon Père, répondit le Frère Illuminé, ne vous arrêtez

point au jugement des hommes ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on vous regarde comme un insensé. Déchargez votre conscience, et craignez plus Dieu que les hommes. " Fortifié par ce conseil, le héraut du Christ pénètre sous la tente du général ; il conjure les chefs de l'armée de résister aux funestes inspirations de la jalousie, et leur annonce de grands revers s'ils persistent dans le dessein de livrer le combat. Prières, menaces, tout est inutile. La passion aveugle et trouble les esprits ; on prend pour des rêveries les prédictions de notre saint, et le combat s'engage par une chaleur torride. On sait le reste. " En cette journée fatale, dit saint Bonaventure, les chrétiens perdirent six mille hommes tués ou faits prisonniers. A la lueur de ce désastre, ils comprirent qu'ils avaient eu tort de mépriser la sagesse du Pauvre de Jésus-Christ ; car l'œil du juste découvre quelquefois mieux la vérité que sept soldats posés en sentinelles sur la crête de la montagne. "

L'intrépide missionnaire, sans se laisser décourager par ce revers momentané, résolut de poursuivre son entreprise. Vainement

on lui représenta que sa vie était en jeu, et que le Soudan avait promis un Besant d'or à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien ; rien ne put ralentir son zèle. Persuadé avec l'Apôtre que la mort est un gain et que le martyre est la plus désirable des couronnes de ce monde, il s'avança vers le camp des Sarrasins, en chantant ce cantique du Prophète royal : " Le Seigneur me conduit. Lors même que je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, ô mon Dieu, parce que vous êtes avec moi." Chemin faisant, il aperçut deux brebis ; cette vue le réjouit grandement, et il dit à son compagnon : " Ayons confiance dans le Seigneur ; car nous voyons l'accomplissement de cette parole de l'Evangile : *Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.*" Quelques pas plus loin, en effet, une bande de Sarrasins se précipitant sur les deux serviteurs de Dieu, comme des loups sur des brebis, les accabla d'injures et de coups, puis les chargea de chaînes. " Je suis chrétien, s'écria François d'une voix ferme ; menez-moi à votre maître. " Les soldats obéirent et traî-

nèrent les deux prisonniers devant le Soudan Mélek-el-kamel ou Mélédin.

Dès que celui-ci les aperçut : “ Qui vous envoie ? demanda-t-il brusquement. Et qu'êtes-vous venus faire ici ? ” Le saint lui répondit sans s'émouvoir : “ Ce n'est pas un homme, c'est le Très-Haut qui m'envoie vous annoncer, à vous et à votre peuple, la bonne nouvelle de l'Evangile et les vérités du salut. ” Aussitôt il se mit à lui expliquer les mystères de la religion chrétienne, et il le fit avec tant de force, qu'en lui se vérifiait une fois de plus cette parole du divin Maître : “ Je vous donnerai une éloquence et une sagesse auxquelles vos adversaires ne sauront ni résister, ni contredire. ”

Le prince barbare était suspendu aux lèvres du saint et saisi d'une émotion dont il ne se rendait pas compte. Cette mâle intrépidité, ce dévouement surhumain dont le spectacle s'offrait pour la première fois à ses yeux, subjuguaient son âme et l'inclinaient à la clémence. Il écouta ainsi François pendant quelques jours, au grand étonnement de tous, et l'invita même à demeurer près de lui. “ Si vous et votre peuple, répon-

dit l'homme de Dieu, vous voulez vous convertir au Christ, je resterai volontiers parmi vous. Si vous balancez entre la loi chrétienne et la loi de Mahomet, faites allumer un grand feu, j'y entrerai avec vos prêtres, et vous jugerez par les effets de quel côté se trouve la vérité. — Je ne crois pas, répliqua Mélédin, qu'aucun de nos imans consente à affronter les flammes et les tourments pour la défense de sa foi. " Il parlait ainsi, parce qu'il avait remarqué qu'à la seule proposition de François, l'un d'eux, des plus âgés et des plus considérables, s'était prudemment esquivé.

Notre Bienheureux alla plus loin ; il dit au SOUDAN : " Si vous me promettez en votre nom et au nom de votre peuple, d'embrasser la religion catholique, j'entrerai seul dans le bûcher. Si les flammes me dévorent, vous l'imputerez à mes péchés ; mais si j'en sors sain et sauf, vous reconnaîtrez Jésus-Christ pour le seul vrai Dieu et pour le Sauveur des hommes. " Le Soudan, faible comme le sont tous les despotes, et tremblant devant ceux qui tremblaient à ses pieds, n'osa pas accepter cette épreuve

du feu, dans la crainte d'une sédition populaire. En revanche, il offrit au saint de riches présents ; mais il eut beau faire des instances, François, uniquement avide du salut des âmes et ne voyant pas poindre dans le cœur du prince infidèle le désir de s'appliquer à la recherche de la vérité, repoussa d'un geste dédaigneux l'or et les étoffes précieuses. Mélédin, loin de s'offenser de ce refus, sut apprécier la noblesse d'un si parfait détachement, et sentit croître en lui le respect et l'admiration qu'il avait voués, dès la première entrevue, au serviteur de Dieu. Et après lui avoir dit en secret : "Priez pour moi, afin que le Très-Haut me fasse connaître quelle est la vraie religion," il le fit reconduire avec honneur au camp des chrétiens.

François, voyant ses espérances brisées et ne sachant quelle ligne de conduite adopter, eut recours, selon son habitude, à la prière ; et le Docteur séraphique, de qui nous tenons tous ces détails, ajoute que ce ne fut point en vain. Une vision céleste vint, en effet, lui apporter lumière, paix et consolation. Dans cette vision, le Fils de Dieu lui intima

l'ordre de retourner en Italie, en l'assurant que ce n'était point en Egypte, ni sous le tranchant du glaive qu'il devait cueillir cette palme du martyre tant ambitionnée...

Cependant (1) l'entrevue du saint avec le Soudan eut les conséquences les plus heureuses pour les Croisés. Mélek-el-kamel, ayant repris Damiette deux ans après, montra dans sa victoire une clémence inaccoutumée : il laissa aux prisonniers la liberté de retourner dans leur pays, s'occupa des chevaliers pauvres ou malades, et rendit la vraie CROIX enlevée par Saladin.

D'après une tradition immémoriale, consignée dans les principaux écrivains de l'Ordre, François, à son retour d'Egypte, visita Ptolémaïs, Antioche et Jérusalem... Vers la fin de l'année 1219, il reprit le chemin de l'Europe, où le rappelaient les affaires de l'Ordre. Il s'embarqua sur un de ces navires vénitiens qui étaient alors les rois de la mer Méditerranée, et qui la sillonnaient sans relâche pour porter des secours aux Croisés.

(1) Au témoignage de plusieurs écrivains, comme Albert de Stade, Mathieu Pâris et Saint Antonin de Florence.

Ainsi se termina la pacifique croisade de saint François en Orient. Qu'elle ait été féconde en résultats, l'histoire est là pour l'attester. Qui pourrait nier aujourd'hui que la courte apparition du Saint dans la Palestine n'ait été comme une prise de possession de la Terre-Sainte ? Dieu ne semble-t-il pas l'y avoir conduit pour lui dire, comme autrefois à son serviteur Abraham : " Parcours présentement toute l'étendue de cette contrée, parce que je te la donnerai un jour " ? François venait, en effet, de fonder un royaume plus durable que celui de Godefroy de Bouillon. A partir de cette époque, nous trouvons les Frères-Mineurs solidement établis dans le Levant. Robert, roi de Sicile, et Sanche, sa femme, achetèrent du Sultan d'Egypte les Sanctuaires de la Palestine et les cédèrent à Clément VI, qui en confia la garde aux Franciscains (1). Les Sultans du Caire et de Constantinople ont plusieurs fois sanctionné par leurs Firmans la légitimité des possessions dévolues au Saint-Siège et aux Pères de Terre-Sainte.

Les fils du Patriarche d'Assise sont là

(1) Bulle du 21 novembre 1342.

depuis le règne de Jean de Brienne, et ils y remplissent une fonction aussi sublime que difficile. Après la Résurrection du Sauveur, c'était un Ange qui défendait l'entrée de son Tombeau ; depuis le treizième siècle, ce sont les enfants du séraphique Patriarche qui veillent sur ce glorieux Monument, pour le mettre à l'abri de toute profanation. Deux fois massacrés jusqu'au dernier, en 1244 et en 1368, et aussitôt remplacés par leurs Frères, bravant tour à tour le cimeterre des Mahométans et la haine fratricide des sectaires de Photius, sentinelles infatigables, ils sont toujours prêts à répandre leur sang plutôt que de déserter le poste d'honneur que leur a mérité l'incomparable amour de François pour Jésus crucifié. Grâce à leur constance héroïque, l'action des Croisades persévère ; Sion, le mont des Oliviers, le Thabor, Bethléem, Nazareth, sont encore respectés, et Jérusalem toujours accessible à la piété des pèlerins de l'Occident (1) !

La Mission d'Egypte fait partie de la vaste Mission ou Custodie de Terre-Sainte.

(1) Saint François d'Assise ; chap. XI,

Les Franciscains de l'Observance, appartenant tous à la sainte Custodie, y possèdent actuellement *seize* Missions ou Stations de Missionnaires et desservent toutes les Paroisses Latines de la Basse et de la Moyenne Egypte ; à Alexandrie ; au grand Caire ; à Port-Saïd, sur la Méditerranée, à l'entrée du grand Canal Maritime ; à Ismaïlia, au centre du Canal ; à Suez, près de son embouchure dans la Mer Rouge ; à Kafr-Zaïat, sur une des deux grandes Branches du Nil (1)... Et c'est dans cette large Mission que se sont déroulés les événements lugubres dont nous allons rapporter ici quelques-uns des épisodes touchants.

(1) Les Franciscains de l'Etroite Observance, ou Pères de la Réforme, desservent les Missions du Saïd ou de la Haute-Egypte.

CHAPITRE II

NOTRE ARRIVÉE A ALEXANDRIE, TROIS JOURS APRÈS LES MASSACRES.

C'ÉTAIT au mois de juin de l'année 1882. A mon retour en France de ma mission au Canada, on me rappela d'urgence en Terre-Sainte. Je m'embarquai à Marseille le jeudi 8 juin, par un *mistral* si violent, qu'il ressembla, en mer, à une véritable tempête.

Le steamer était vide de passagers ; mais le mauvais temps n'en était point la cause. L'appréhension fondée d'une guerre imminente en Egypte et qui inquiétait tout l'Orient, arrêtait les voyageurs. Si mon souvenir m'est fidèle, en première et en seconde classe, nous n'étions en tout que *quatre* personnes. La mer se calma insensiblement, et le Di-

manche dans l'après-midi elle présentait l'aspect d'un vaste lac, au sortir du canal enchanteur de Messine, au Confluent de l'Adriatique, là où habituellement ses ondes sont agitées et tumultueuses. Nous étions sur le pont, par un temps splendide, et nous causions naturellement des craintes qui arrêtaient momentanément et voyageurs et affaires. L'un des deux passagers de première, car ils n'étaient que deux, était un riche propriétaire de la Haute Egypte ; il y cultivait spécialement la canne à sucre qui lui donnait, nous dit-il, tous frais déduits, un rendement net de *cinquante* pour cent. A ces conditions notre Cultivateur, d'origine italienne, était en bonne voie pour devenir, en peu d'années, un millionnaire : il avait hâte de rentrer chez lui, pour veiller à son riche domaine.

L'autre était un jeune homme plein d'intelligence qui se rendait à Jérusalem, comme attaché au Consulat de France. " J'ai habité plus de trois ans le grand Caire, me dit-il, je connais le caractère énervé de l'Egyptien et l'avilissement du bas peuple. Il est à tout jamais incapable de se soulever. On parle

d'une révolution et de massacres : ce sont des bruits sans fondement, et ceux qui les croient, se livrent à des craintes chimériques."

Cependant notre steamer qui avait eu une légère avarie presqu'au départ, avait dû ralentir sa marche et nous étions en retard d'un jour. En approchant d'Alexandrie, nous aperçumes bien les Croiseurs anglais qui se tenaient en observation devant la ville, mais loin du port, dans la haute mer. Le steamer des Messageries qui invariablement quitte, chaque mardi, le port d'Alexandrie pour se rendre à Marseille, n'avait pas été signalé encore. C'était le mercredi 14, dans la matinée. Cette particularité avait été remarquée par les officiers du bord qui ne savaient comment expliquer ce retard inusité : et ils se livraient entre eux à mille conjectures. A notre entrée en rade tout s'expliqua. Le vaste port d'Alexandrie était rempli de bâtiments de guerre et de navires de transport, très insuffisants toutefois pour la circonstance. Ces derniers étaient littéralement bondés de monde : de loin, on n'apercevait que des têtes humaines.

Les massacres avaient eu lieu précisément le *jour* et à *l'heure* où, au sortir du Canal de Messine, nous affirmions avec tant de conviction, assis tranquillement sur l'arrière pont de l'Ebre, que de tels événements en Egypte étaient impossibles.

Au débarquement, nous entrâmes sans difficulté dans la ville : elle ressemblait à un *tombeau*. Un morne silence régnait dans les rues, qui, toutes, étaient gardées par des soldats en armes, et postés à une distance de cinquante pas les uns des autres. A vrai dire, ce silence, ces soldats en armes, ces rues désertes n'étaient pas de nature à relever notre courage. Nous en eûmes assez néanmoins pour arriver à notre Couvent. Tout y était tranquille. Je passai dix jours à Alexandrie : durant tout ce temps, l'incertitude des événements futurs continua à régner dans la ville et dans le reste du pays. La peur avait gagné tous les habitants, en dehors de l'élément musulman. Je puis dire, sans exagération, que dans ce laps de temps, plus de *quarante mille* personnes s'embarquèrent pour l'Europe et pour la Syrie, et qu'un bien plus grand nombre aurait pris la fuite,

si les bâtiments de transport eussent pu suffire à recevoir tout le monde.

Au milieu de cet affolement général, que faisaient les Franciscains ?..... Ils continuaient paisiblement leur ministère, consolaient les affligés, donnaient des conseils à tous ceux qui venaient les consulter, (et ils venaient nombreux), réveillaient le courage des timides et recommandaient à tous de ne pas agir avec trop de précipitation : finalement de mettre par-dessus tout leur confiance en Dieu !

Tous les travaux publics étaient arrêtés. Pour essayer de ramener la confiance dans les esprits, on afficha officiellement à tous les coins des rues, que l'administration de la Ville les ferait reprendre comme de coutume, insinuant que de nouveaux troubles et de nouveaux massacres n'étaient plus à craindre. Ceci était le jeudi qui suivait la sinistre journée du Dimanche (le jour des *massacres*), et de fait, on travailla, je crois, durant trois heures, à une des principales chaussées de la Cité intérieure : puis, les ouvriers s'enfuirent. Cette brusque interruption du travail renouvela la panique des

jours précédents et l'émigration continua avec plus de précipitation encore.

Quant à nous, nous bâtissions alors notre grande église succursale, à *la marine*, quartier isolé et pour lors presqu'entièrement *musulman*. Les travaux forcément interrompus les premiers jours qui suivirent les massacres, furent repris immédiatement après ; le public en resta stupéfait. Je suis allé moi-même visiter les travaux. Pour arriver à ces nouvelles constructions, il fallait traverser tout un quartier arabe, de la plus basse classe, et je puis assurer que l'attitude, le regard farouche de cette populace, qui nourrissait dans le cœur une haine violente contre les chrétiens, n'avait rien de rassurant.

Au chantier des constructions, je vis une *cinquantaine* de travailleurs, tous arabes également, surveillés et dirigés par qui ?... Par un pauvre Frère Franciscain, seul, sans défense, mais qui, par son grand calme et l'ascendant de sa vertu, maintint dans le devoir tous ces gens qui seront peut-être les premiers pillards et les premiers incendiaires, après le bombardement.

La conduite de Frère B...et la grande fermeté du gardien, le Révérend Père M... qui ordonna, sans hésiter, la reprise de ces travaux, ne contribuèrent pas peu à donner du courage à ceux qui conservaient encore quelque espérance.

Les yeux de tous étaient tournés vers les Franciscains. Quand il nous arrivait de traverser les rues, d'un pas un peu rapide, on nous arrêtait pour nous demander d'un air plein d'anxiété : " Mes Pères, mes Pères, est-ce que, vous aussi, vous partez ? " Sur notre réponse négative, ils étaient rassurés et ils ajoutaient : " Nous avons les yeux sur vous : tant que vous restez, nous croyons qu'il n'y a pas de danger ; mais le jour où nous vous verrons partir, ce sera pour nous le présage de nouveaux malheurs. Il faudra alors que, nous aussi, nous partions et au plus vite. "

Ce dut être un grand encouragement pour nos Pères que ce sincère et spontané témoignage de confiance, au moment du péril suprême, donné par les plus courageux de ces *quarante* à *cinquante mille* catholiques qui constituaient l'immense paroisse latine d'Alexandrie, dirigée par nos Pères; direc-

tion d'ailleurs si difficile, comme tout le monde le sait, puisque la paroisse d'Alexandrie est composée de Catholiques de mœurs et de coutumes si diverses : Français — Italiens — Espagnols — Autrichiens — Allemands — Anglais — Slaves — Polonais — Arabes — Cophtes — Syriens, etc. etc. etc.

Cependant quelle vie que celle que nous menâmes durant ces *dix jours* ! C'était autour de nous une agitation perpétuelle, une incertitude provoquante, un malaise accompagné d'un ennui vraiment accablant. Je ne crois pas exagérer, en affirmant que dans une même journée, nous recevions jusqu'à *cinquante* nouvelles différentes et presque toujours contradictoires. C'était là guerre, la paix, le bombardement, un débarquement de troupes anglaises et françaises réunies et dont les navires de guerre remplissaient déjà le port ; une arrivée de troupes Ottomanes ; de nouveaux massacres imminents ; des troubles à l'intérieur du pays. . . c'était une situation intolérable.

Cependant Arabi-Pacha qui déjà tenait le pouvoir et qui se promenait en ville, en vrai triomphateur, commandait l'armée : il tenait

jour et nuit ses soldats échelonnés le long des grands boulevards, sur les principales places, enfin partout. Et le soir, la musique militaire jouait des airs joyeux, pour donner confiance à la population, sur la magnifique place, dite des Consuls, et qui bientôt ne serait plus qu'un monceau de ruines !

Enfin le Jeudi, 22 Juillet, dix jours après mon arrivée, voyant que rien ne se décidait et que l'émigration continuait toujours, je me décidais aussi à partir. Le Révérendissime Père Custode avait annoncé son arrivée de Jérusalem expressément pour donner ses sages conseils et rassurer nos Missionnaires par sa présence. Mon prolongement de séjour à Alexandrie, par là même, n'avait plus de raison d'être. Désireux d'apporter en Palestine au moins quelques renseignements certains, je me rendis, dans la soirée, chez un personnage public qui avait des relations personnelles avec les deux Amiraux de l'escadre Française et Anglaise, ainsi qu'avec l'Agent diplomatique de la France en Egypte. Il me dit : " Mon Père, je dois avoir une entrevue, à l'heure même, avec toutes ces autorités, à bord du

vaisseau Amiral Français. Je reviendrai trop tard pour vous en donner le résultat aujourd'hui. Demain matin, je vous donnerai communication de tout,avant votre départ pour Jaffa." Or voici cette communication qui avait alors un caractère confidentiel et qui ne doit plus être aujourd'hui un secret pour personne :

" Les deux flottes, anglaise et française, doivent opérer ensemble. Le bombardement est décidé ; mais pour le moment il faut en garder le secret absolu, sous péril de tout compromettre. La France, en dehors de son escadre présente, a tout prêts *vingt-cinq mille hommes*, qui tiendront la haute mer! (Quelle illusion ! Et il ne faut certainement pas en rejeter le ridicule ni sur nos officiers Supérieurs, ni sur nos braves marins)... Puis le personnage ajouta : " Mon Père, les Amiraux réunis m'ont communiqué leur plan de débarquement, à exécuter durant le bombardement. J'en vois encore les endroits précis, marqués en *petits points rouges* : c'est le palais du Mecks, à l'Ouest de la ville, et un autre point près de Ramleh, à l'Orient. Le bombardement se fera avec toute la violence

possible, afin d'étourdir Arabi-Pacha et le forcer à concentrer toutes ses forces autour des forts intérieurs. Durant le bombardement même, les troupes unies de France et d'Angleterre opèreront le débarquement sur les points indiqués. Ils cerneront ainsi la ville ; et Arabi tout occupé à se défendre du côté de la mer, sera pris, avec tous ses hommes, comme dans une souricière ! En conséquence, continua le même personnage, il nous faut partir, mon Père, ce serait une témérité digne de tout blâme de rester dans la Ville, durant le bombardement. "

Je partis ainsi avec cette effrayante nouvelle (les événements ne l'ont que trop justifiée !) sur le petit steamer du Loyd Autrichien, qui fait le service régulier des diverses échelles du Levant entre Alexandrie et la ville de Beyrouth. Ce bateau est aménagé pour une *cinquantaine* de passagers. Nous nous y trouvâmes près de *huit cents.*

Il arriva, dans les premiers jours de l'émigration, que des steamers en portèrent le double. Un de nos Religieux qui s'y trouva un jour, m'envoya un billet pour me

demander un peu de pain et quelques autres petites provisions, afin de ne pas mourir de faim ! Son billet ne m'arriva que vingt-quatre heures après : en temps ordinaire, *vingt-quatre minutes* auraient suffi pour me le faire parvenir. Les passagers étaient entassés sur le pont, *debout*, serrés les uns contre les autres, obligés forcément de rester en place, sans pouvoir remuer ni dans un sens ni dans l'autre.

A Port-Saïd, où le petit steamer toucha le lendemain, tout était tranquille encore. Je fus dire la sainte Messe à l'Hôpital Européen : c'est la solennité de St. Jean Baptiste. Les Religieuses du Bon Pasteur qui le desservent étaient résolues de rester à leur poste, contre toute éventualité. Nos Pères qui ont l'aumônerie de l'Hôpital et qui dirigent la Paroisse de Port-Saïd, aujourd'hui une des plus importantes de l'Egypte, étaient dans la même résolution : tous l'ont gardée fidèlement. Le lendemain, je débarquai à Jaffa. En approchant de terre, un spectacle insolite s'offrit à nos regards. Toute la ville se trouvait sur le quai et aux abords de la rade. Nous fûmes accablés de

questions. Tous ces braves gens étaient dans une frayeur indescriptible. “ Père, Père, me disaient-ils, vous venez d’Alexandrie ? Dites-nous donc ce qui se passe là-bas. Ici, on nous assure que de nouveaux massacres ont eu lieu et beaucoup plus violents que les premiers. Père, va-t-on faire ensuite ici des massacres également ? Un *Santon* est arrivé avec le même bateau que vous pour prêcher, dit-on, aux Musulmans de Jaffa, la *guerre sainte !*

Telle était l’incertitude, l’agitation, l’anxiété des esprits, à mon retour en Orient de ma mission en Amérique.

De Jaffa, je continuai avec le même bateau jusqu’à Caïfa, pour visiter le Carmel, Nazareth, et aller célébrer la solennité de la Fête de St.Pierre (29 juin) à notre Sanctuaire de Tibériade.

La Galilée était restée calme, grâce à l’énergie des autorités locales, car le fanatisme musulman s’était singulièrement réveillé dans les esprits, parmi les populations des campagnes, et le moindre incident pouvait amener sur notre mission des malheurs irréparables . . .

A mon retour à Caïfa, le 12 Juillet, le commandant du bord nous assura que le bombardement d'Alexandrie avait eu lieu la veille ! . . . La nouvelle se vérifia bientôt avec toutes ses plus sinistres conséquences.

Dans cet intervalle et durant plus de *quinze mortelles journées*, à la suite du bombardement, les pauvres Supérieurs de Jérusalem vécurent dans une agonie perpétuelle. Nous n'avions directement de nos Religieux du couvent d'Alexandrie aucune nouvelle. D'autre part, des fugitifs nous en apportaient et toutes plus alarmantes et plus pénibles les unes que les autres. On a vu, disaient les uns, des *Franciscains* pendus aux fenêtres de leur couvent de Ste Catherine ! J'ai vu moi-même, disait un autre, avant ma fuite d'Alexandrie, conduire en ma présence, *deux Religieux*, chargés de lourdes chaînes ! Ils étaient tous baignés dans leur propre sang ! on les conduisait à la place des consuls, pour les y massacrer, après leur avoir fait endurer les plus horribles tortures.

Enfin nous reçûmes une Lettre du R. P. Matthieu, Supérieur du couvent, qui

nous annonça qu'ils étaient encore tous en vie et sauvés, mais comme par un vrai miracle.

CHAPITRE III

Récit authentique des Massacres.

La vraie cause de la dernière guerre d'Egypte est restée jusqu'ici le secret de la diplomatie. Nous en avons subi les funestes effets. Les massacres du dimanche 11 juin 1882, ont révélé à la société moderne, combien, dans une insurrection, la lacheté d'un peuple avili devient cruelle !

Les atrocités commises à Alexandrie dans cette journée de lugubre mémoire nous ont averti de ce qui pourra arriver demain, si le peuple musulman réveillé de son apathie, par le fanatisme de ses chefs Religieux, se jette sur les Européens en masse, dans toutes les parties de son vaste Empire.

Ceux de nos Lecteurs qui n'ont point suivi, à l'époque, dans les feuilles publiques le récit de ces événements sinistres, nous sauront gré peut-être de leur donner ici un aperçu rapide de cette page de l'histoire égyptienne, encore toute souillée de sang !

Dès mon arrivée donc à Alexandrie, le troisième jour après les massacres, alors que nous marchions encore, en pleine rue, sur les débris de porcelaine, d'objets d'art, de vases précieux, brisés par les hordes farouches de pillards qui voulurent détruire, dans leur haine contre les étrangers, tout ce que dans leur rapacité, elles n'étaient pas capables d'entraîner avec elles, je m'informai des faits, afin de pouvoir en consigner au moins une notion exacte dans nos annales. Ce n'était point chose aisée : tout le monde était d'accord sur le fait des massacres : le sang des victimes était encore fumant dans les rues ; mais personne ne sut m'indiquer le point de départ de ce drame sanglant, me signaler l'étincelle qui avait produit ce vaste embrasement : la Providence me vint en aide.

J'étais allé visiter avec le R. Père M. toujours intrépide, et au besoin bravant le danger, nos Pères de notre petite résidence de Ramleh ; car, au retour, nous eûmes à traverser des quartiers isolés, où les moins timides auraient senti le frisson de la peur.

Ramleh est un site délicieux, à quelques milles du centre de la ville, tout semé de villas, de gracieuses habitations, embaumées par les fleurs, les plantes aromatiques aux mille couleurs et aux espèces les plus variées ; un vrai paradis terrestre. Assise sur le bord de la mer, une brise rafraîchissante s'échappe du sein des ondes, dans l'ardeur du jour, et accourt pour la couvrir, l'envelopper et tempérer ainsi la chaleur de l'atmosphère en passant à travers le frais ombrage de ces parterres enchanteurs. La séduisante Ramleh était, hélas ! le rendez-vous, chaque dimanche, du monde élégant : une jeunesse trop folâtre se plaisait surtout à ces rendez-vous sensuels, et le bon Dieu y était grandement offensé.

Ramleh offre au moment où nous la visitons, le spectacle de la plus affreuse désolation. Un morne silence règne dans ses

allées ombragées et autour de ses résidences luxueuses. Leurs maîtres, dans la fuite, les ont abandonnées. Toutes ces belles maisons, nous les trouvâmes ouvertes, pleines de beaux meubles et telles que les propriétaires les avaient laissées à leur départ précipité. Excepté les valeurs les plus précieuses, tout le reste était abandonné au pillage : nous en restâmes ébahis d'étonnement.

Après une visite à nos Pères et à leur petite église, nous nous rendîmes à la délicieuse résidence des Religieuses fondées par le célèbre Père Ratisbonne. Nous traversâmes une véritable forêt de Lauriers-Roses, tout en fleurs, avec une atmosphère embaumée.

Les portes de cet asile de la paix nous étaient largement ouvertes : j'y retrouvai l'ancienne Supérieure de la Ville Sainte, un peu étonnée de me voir arriver chez elle, dans de telles circonstances : on n'eut donc point peur : nous étions bien reconnus.

J'y rencontrai aussi, assis sur un des sièges du parloir ou salon de réception, un homme à la stature élevée et à la physionomie sympathique, vêtu à l'européenne,

mais rigoureusement coiffé du *Tarbouche* l'indispensable coiffure de l'Orient. Monsieur X. me fut présenté par la Supérieure qui me dit : " Monsieur X. est un ami et un Bienfaiteur de notre établissement : et vous avez devant vous, mon Père, le témoin oculaire de la première victime des horribles massacres de la journée du *onze !* "

Cette parole, en réveillant un sentiment pénible, réveilla aussi notre curiosité, et Monsieur X., avec une courtoisie pleine d'une aimable obligeance, nous parla ainsi : " C'était dans l'après-midi, environ vers les deux heures ! Deux hommes se querellèrent dans la grande rue dite des Sœurs. C'était un Européen et un Arabe : un coup de couteau avait été donné, dans la querelle, par l'un d'eux à son adversaire. En ma qualité de chef de la police égyptienne, j'intervins aussitôt, car je me trouvais là d'aventure. Malheureusement je ne portais, à ce moment, sur moi, aucun insigne de ma profession : on me méconnut. Le fit-on à dessein ou par méprise, c'est ce que je ne saurais affirmer. La foule, en un instant, devint compacte ; l'élément arabe y dominait lar-

gement. Je fus assailli moi-même et renversé à terre. Un de mes hommes qui se tenait près de moi, se dévoua pour son chef : cela lui coûta la vie. Il me fit un rempart de son corps : il fut frappé sur place : on l'étendit raide mort. Ce fut la première victime !

“ Pour moi, je parvins à me relever dans l'horrible bagarre, Dieu seul qui me protégeait, sait comment, et je m'échappai de là par un vrai miracle. Je m'enfuis au *Caracol* (Corps-de-Garde), voisin du lieu de la scène. Les soldats qui certainement me reconnurent, au lieu de me protéger, me reçurent à coups de *crosse*. J'en ai reçu plusieurs, mon Père, et de très violents, en pleine poitrine. J'en souffre encore beaucoup et je crains d'en souffrir le reste de ma vie. Mais Dieu soit béni ! j'ai pu de là, j'ignore aussi comment, m'échapper de nouveau et regagner ma demeure. ”

Ainsi parla cet homme, chef de police, bon catholique, ami des Communautés Religieuses. Voici maintenant la suite des événements de cette journée aussi exactement que possible ; car il est toujours difficile

d'avoir la vérité exacte dans de telles conjonctures.

Dans la même *Rue des Sœurs*, ce premier et barbare incident se répandit avec une effrayante rapidité, et de là, comme un éclair, il se répandit dans toute la ville.

Il est peu aisé, en examinant attentivement l'enchaînement des faits, de disculper l'administration locale : l'appréciation générale déclare qu'il y a eu préméditation de la part du chef ou des chefs de l'insurrection, et connivence criminelle de la part des préposés à la sécurité publique.

Des bandes de forcenés, hommes, femmes, enfants, affluèrent de toutes parts : on aurait dit qu'ils sortaient de dessous terre. Evidemment, tous ces Bédouins et Bédouines, car c'étaient eux, venus des villages des alentours, n'ont pu se trouver tous là à heure marquée, par un pur effet du hasard. C'était un coup prémédité : un horrible *guet-apens*.

A cette heure de la journée, les Européens se rendaient paisiblement à la promenade. Les Arabes se jetèrent sur eux, par surprise, et les massacrèrent avec un achar-

nement et une cruauté qui fait frémir ! Il y eut, dans les rues d'Alexandrie, sur ses boulevards, sur ses places publiques, dans cette soirée lugubre, des scènes d'horreur que la plume se refuse à décrire !

On n'a point connu le nombre des victimes ! on essaya, par toutes les voies, de faire intervenir la troupe régulière : elle casernait nombreuse dans la ville : pas un soldat ne bougea : on assure même que des soldats isolément se mêlèrent aux assassins Arabes. Ces actes de vraie sauvagerie, dignes de vrais cannibales, commencés dans la Rue des Sœurs, continuèrent à travers la ville jusqu'à *six heures !*

Entre temps des bandes hideuses de pillards parcouraient les plus belles rues de la cité, défonçaient les devantures des riches magasins et en emportèrent tout ce qui leur plut, dans cet effroyable brigandage. Du côté des Européens, malgré cette déses-pérante surprise, on cite des traits de grand courage, et qui tendraient à prouver qu'avec la moindre chance d'organisation entre eux-mêmes, ils auraient repoussé seuls leurs hideux agresseurs et dissipé leurs bandes

des pillards. En un certain endroit, où les hordes confuses de Bédouins et Bédouines passaient plus compactes, des Européens, en petit nombre, réunis sur le toit de leur maison, après en avoir fortement barricadé l'entrée, usèrent du moyen de légitime défense: les Arabes, dans la rue, tombaient comme des mouches, dit-on, sous les coups de cette petite mousqueterie, organisée aussi à l'improviste. Les Arabes se servent de longs chariots, comme de transport: ils s'en servirent pour charroyer leurs morts et en cacher ainsi le nombre.

Toutefois ces faits étaient trop isolés pour arrêter le carnage. — Les Européens, hommes, femmes, enfants, surpris, sans défense, continuaient à tomber sous les coups des assassins dans toute l'étendue de la ville.

Pendant qu'ainsi le pillage, l'épouvante, la mort se répandaient partout, une partie de la population catholique se trouvait réunie dans notre église paroissiale, pour la procession solennelle du *Corpus Domini* et que notre Archevêque devait présider lui-même: au milieu de la frayeur, des plus vives alarmes, la procession se fit dans la Cathédrale.

Dieu les protégea. Les pillards et les assassins passèrent dans le voisinage et respectèrent la cérémonie sainte. Aucune personne de l'assistance ne fut victime des horribles massacres : tandis que les catholiques qui allèrent à la promenade furent victimes, en grand nombre, de la fureur populaire. Quelques-uns même furent massacrés sur les bords du bassin maritime sous les yeux des Frégates Anglaise et Française qui stationnaient dans le port, et qui restèrent immobiles.

Enfin, vers les six heures du soir, les soldats de la troupe régulière sortirent de leur caserne, et chassèrent devant eux, comme on chasse un vil troupeau d'animaux, ces hordes sauvages, ployant sous le poids de leurs rapines et dégoûtantes de sang !

CHAPITRE IV.

Bombardement d'Alexandrie et incendie de la ville

Lettre du R. P. Guillaume, Franciscain, curé pour la Colonie Française, Alexandrie d'Egypte, au T. R. P. Vicaire Custodial de Terre-Sainte.

Alexandrie 2 août 1882.

Mon Très Révérend Père,

Depuis longtemps déjà, je vous aurais envoyé la Relation des lugubres événements d'Alexandrie, si le Révérend Père Gardien ne l'eût fait avant moi, dans ses diverses lettres au Révérendissime Père Custode. Je vais tâcher néanmoins de satisfaire de mon mieux à votre demande, vous priant de me

pardonner si j'omets encore bien des détails qui auraient pu vous intéresser : pour tout dire, il faudrait un long volume....

La nuit du 9 au 10 juillet, un délégué du Consulat Français nous arriva au Couvent, enjoignant à tous les Religieux de se rendre à bord, immédiatement, vu que le lendemain cela ne serait peut-être plus possible. Cependant le Révérend Père Gardien, pour ne pas jeter l'émoi parmi ses Religieux en pleine nuit, préféra attendre le jour. Ce fut donc le 10 que notre Supérieur nous réunit tous pour nous communiquer la sombre nouvelle. Comme il ne voulait pas exposer la vie de ses enfants, sans leur propre consentement, il nous laissa la plus entière liberté, ou de rester avec lui au Couvent, ou de nous rendre immédiatement à bord.

Quant à moi, comme je savais que plusieurs Français étaient bien décidés à ne pas quitter la ville et que j'avais aussi plusieurs malades à l'hôpital, je crus de mon simple devoir de rester (1). *Six autres Pères* et

(1) Inutile de faire observer que si le Père avait quitté le Couvent pour des raisons personnelles, un autre se serait chargé de son ministère. Le Vrai Pasteur ne quitte point ainsi ses brebis au moment du danger.

quatre Frères Convers en firent autant. Nous étions donc au Couvent onze Religieux et environ *cent* Européens réfugiés chez nous, attendant avec une certaine confiance, la suite des événements que nous étions bien loin de croire nous-mêmes devoir être si terribles, lorsque le 11, à sept heures et demie du matin, le premier obus fut envoyé aux Forts Egyptiens, par les Frégates Anglaises.

C'était le signal des hostilités et aussi des cruelles angoisses que nous aurions à endurer, durant les quatre longs jours qui devaient suivre. Les soldats d'Arabi répondirent à la flotte anglaise, et depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures et demi du soir, ce ne fut qu'un feu roulant d'obus et de bombes, qui se croisaient dans les airs.

Comme notre Couvent se trouvait précisément en ligne avec la Flotte Anglaise et les principaux forts de la ville, nous entendions passer tous ces projectiles au-dessus de nos têtes, avec un sifflement prolongé qui donnait des frissons même aux plus courageux.

Vers les neuf heures, j'étais monté à ma cellule pour y réciter mon office : je l'avais à peine commencé qu'un bruit extraordinaire, suivi d'une sorte d'effondrement, ne me laissa aucun doute qu'un obus ne fût venu se loger au Couvent. Je cours à ma porte et je me trouve devant un nuage de poussière qui remplit tout le corridor.... C'était en effet un obus qui s'était contenté de démolir une partie de notre devant. Un autre vint se loger dans notre jardin, après s'être pratiqué un assez large passage dans le mur qui nous sépare de la rue. Nous retenons ce projectile, comme souvenir du bombardement. Un troisième est allé ruiner de fond en comble le parloir des Frères des Ecoles Chrétiennes, à trois ou quatre mètres de notre église (la cathédrale), et un quatrième est allé saccager une chambre à l'étage supérieur de l'hôpital (aussi contigu à l'église), au quartier des femmes, au moment même que je m'y trouvais pour entendre les confessions de toutes celles qui voulaient mettre leur conscience en règle. Et certes, en présence d'une mort qui nous menaçait de si près, bien peu s'y refusèrent.

Au Couvent, tout le monde s'était porté à l'église et y cherchait le salut, qui derrière un pilastre, qui sous une arcade, qui dans quelque coin retiré, mais surtout en la protection divine que chacun implorait par d'ardentes prières. Cette journée du bombardement se passa pour tous, comme on se l'imagine, dans les plus vives angoisses.

A cinq heures et demie tous les feux avaient cessé. Les forts de la ville étaient rasés, mais nous ignorions ce qui nous attendait pour le lendemain. Nous pûmes cependant passer une nuit relativement calme et tranquille. Pour me reposer des fatigues et des émotions de la veille, j'aurais peut-être désiré prolonger mon sommeil un peu plus que de coutume : mais, de grand matin, des cris extraordinaires, partis de la rue, ne me le permirent pas. Ma première pensée fut que les Anglais étaient descendus à terre, et que la paix et la sécurité nous étaient rendus. Je me lève, je cours vite à ma fenêtre, mais au lieu de nos sauveurs que nous attendions tous, je vois défiler devant ma croisée, des bandes d'Arabes et de Bédouins, armés de bâtons, de haches,

de fusils, poussant des cris de mort contre les Européens. Ces misérables allaient accomplir leur œuvre de pillage, de destruction et de massacre, sans rencontrer la moindre résistance, dans cette ville infortunée, abandonnée complètement à leur rage infernale.

En effet, une demi-heure s'était écoulée à peine, que du Couvent nous pûmes entendre voler en éclats les portes et les fenêtres des maisons qui nous avoisinent, sous les coups répétés des terribles massues dont les pillards étaient armés. C'était là l'œuvre des hommes : les femmes et les enfants avaient la charge de porter à leur domicile ce qui leur plaisait le plus de choisir, dans cette immense quantité d'objets, livrés ainsi à leur brutale rapacité, et si, parmi ces objets, ils s'en trouvaient que les Arabes crussent ne pouvoir leur être d'aucune utilité, ils les détruisaient de façon à ne pouvoir plus servir à personne. C'est ainsi que plusieurs jours après ce hideux vandalisme, on ne pouvait circuler en ville sans fouler aux pieds les débris des choses les plus précieuses !

Vous comprenez, mon Très Révérend Père, combien cette journée fut encore pour nous pleine d'inquiétudes et de noires appréhensions. A chaque instant, une de ces bandes sauvages, pouvait se présenter chez nous. Sans doute nos portes étaient solidement barricadées, mais rien ne résistait à leurs engins destructeurs. Ils savaient sans doute que chez de pauvres Franciscains, il n'y a pas grand chose à piller ; mais ils pouvaient savoir qu'il y avait chez nous beaucoup de chrétiens à massacrer, et cela suffisait pour attirer au Couvent une de ces bandes d'assassins. Je ne sais quel bon ange veillait à notre porte : personne ne pensa à nous inquiéter.

Cependant le bruit et le tumulte avaient diminué au dehors, le calme semblait renaître dans les rues ; nous commencions à respirer un peu, lorsque vers les quatre heures du soir, nous vîmes s'élever une colonne de noire fumée d'une maison assez proche de l'église : c'était un incendie. Nous cherchâmes d'abord à nous faire illusion, l'attribuant à quelque accident imprévu. Cette illusion s'évanouit bientôt ; car quel-

ques minutes après, nous vîmes le même sinistre se répéter sur quatre ou cinq points différents de la ville. L'incendie gagna tout le quartier Européen, avec une effrayante rapidité.

Quelle nuit terrible et pleine d'horreur nous allions passer ! Nous avions échappé au bombardement et au pillage : échapperons-nous aux irrésistibles envahissements de ces flammes dévastatrices. Nous jeter au dehors, n'est-ce pas nous jeter entre les mains des sauvages incendiaires qui reparaissent dans les rues et qui demandent à grands cris le sang des chrétiens ; et si nous échappons à leur lâche cruauté, où fuir dans une ville toute livrée aux flammes ?

D'un autre côté, rester au Couvent, n'est-ce pas nous condamner à trouver au milieu des flammes elles-mêmes une mort plus cruelle encore. Il y eut là, ce me semble, un moment de terreur, solennelle et muette. Après m'être vu moi-même, avec une morne stupeur, dans cette effrayante alternative, je promenai mes regards autour de moi, dans notre pauvre Couvent. Oh ! mon Dieu ! quel déchirant spectacle ! Je vis des pères

et des mères, en proie à la plus excessive douleur, rassembler autour d'eux leurs chers petits enfants, les embrasser avec des tremblements convulsifs, les serrer contre leur cœur, les arroser de leurs larmes, les embrasser encore et déposer sur leur front un baiser en signe d'un adieu suprême ! Un père surtout me paraissait fou de douleur. Il était assis à côté de son enfant, âgé de cinq ans, qu'il couvrait de baisers et de larmes. Me voyant à quelques pas de lui, il vint à moi : mon Père, me dit-il, je suis armé, voici un révolver à six coups : mais, ajouta-t-il, si nous sommes obligés de descendre cette nuit dans la rue, ne croyez pas que mon premier coup sera pour les Bédouins ; non, il sera pour celui-ci, en me montrant son cher petit enfant ; car je ne veux pas qu'il tombe entre les mains de ces barbares. J'essayai, avec beaucoup de douceur, d'éloigner de son esprit une pensée aussi noire, en lui disant que le bon Dieu éprouve ceux qu'il aime, mais qu'au moment du danger, jamais il ne les abandonne. Pauvre chrétien, son cœur paternel, égaré par la douleur sans doute, ne comprit pas ce lan-

gage : il ne voulut pas m'écouter davantage et s'éloigna de moi.

Moi-même, accablé par tant d'émotions et à la vue de semblables scènes, je monte à ma cellule, pour donner à la pauvre nature un peu de repos qu'elle réclame avec tant d'empire. Mais c'est bien impossible. Le sommeil fuit devant les sombres heures de l'embrasement. Voulant alors constater par moi-même les sinistres progrès de l'incendie, je monte à la terrasse du Couvent d'où je domine toute la ville. Quel spectacle ! c'est grandiose ; mais c'est terrible ! Je regarde devant moi ; je regarde derrière moi ; je regarde à droite ; je regarde à gauche ; je ne vois que du feu ! Je me trouve comme dans un cercle de feu ! Et pendant que je contemple cet effroyable incendie, à la clarté des flammes, je vois distinctement se promener dans les rues, des soldats, portant à la main de grandes cruches et versant le pétrole sur les murs, les portes et les fenêtres des maisons, y mettre le feu et s'enfuir en poussant des cris de triomphe. Dans le même temps, un de nos Pères, placé devant une croisée de l'étage inférieur, prêtait l'oreille à une con-

versation qui se tenait sur la rue, en face de notre porte. C'étaient deux arabes munis du liquide incendiaire, et discutant entr'eux pour savoir si oui ou non ils mettraient le feu au Couvent. L'un le voulait absolument; l'autre s'y opposait et apportait, en notre faveur toutes les raisons que pouvait lui suggérer son bon sens. Après un long quart d'heure de discussion, ces deux misérables continuèrent leur chemin, portant ailleurs la désolation et la mort.

Ce fut pour ainsi dire entre l'incendie et le massacre que nous passâmes cette épouvantable et interminable nuit. Le jour suivant n'apporta guère d'amélioration à notre position : les Anglais n'étant pas encore descendus, les incendies et les massacres continuèrent.

Enfin, le 14 juillet, fête de notre séraphique Docteur, saint Bonaventure, nous apprîmes l'heureuse mais trop tardive nouvelle de notre délivrance. En débarquant, les Anglais avaient mis en fuite tout ce qui restait encore d'Arabes dans Alexandrie, sauf quelques malfaiteurs cachés çà et là et dont la présence fut révélée par de nouveaux

incendies qui éclatèrent sur divers points de la ville, et à des heures différentes de la journée, ce qui durant plusieurs jours encore nous laissa de graves inquiétudes pour notre église, avec tout ce qui l'avoisine, le Collège de Terre-Sainte, tenu par les Frères, notre Couvent, l'hôpital tenu par les Sœurs de St Vincent, où il y avait, avec les Sœurs, bon nombre de malades et de blessés, avec une *centaine* environ de petits enfants trouvés, transférés là de leur établissement qui se trouve sous le fort Napoléon, etc, et enfin le palais archiépiscopal, avec ses dépendances.

Néanmoins la nouvelle de la présence des Anglais parmi nous, enleva de nos cœurs un poids énorme. Nous ouvrîmes pour la première fois, depuis quatre jours, la porte du Couvent, et nous pûmes respirer un peu plus à l'aise. A ce moment, j'avais à côté de moi un Père Lazariste qui, désireux de voir ce qu'était devenu leur établissement et leur église, me proposa de l'accompagner jusque chez lui. Hélas ! le pauvre Père n'avait plus de chez lui : les flammes achevaient de consumer sa demeure bien-aimée.

Après avoir pleuré sur les ruines de sa maison, nous voulûmes savoir en quel état se trouvait la place des Consuls, distante à peine de quelques pas. Quel triste, quel affreux, quel désolant spectacle ! Il y a huit jours à peine, on regardait encore, avec un œil d'admiration, cette magnifique place, avec ses riches magasins, ses hôtels luxueux, ses superbes palais : en ce moment, nous n'y voyons partout que des ruines fumantes, des pans de murs noircis par la fumée et qui menacent de s'écrouler, des monceaux de décombres. Cette place, naguère si pleine d'animation et de vie, ne présente plus aujourd'hui que l'image d'un vaste cimetière : pas un être vivant pour troubler ce champ de mort et de dévastation. Je me trompe : j'aperçois des oiseaux de proie, planant dans les airs et que l'odeur de quelque cadavre attire en ces lieux : je vois aussi des chiens qui se disputent entre eux. Je m'approche et je les trouve occupés à se partager les restes....d'un chrétien tombé sous le fer des lâches assassins. Tous deux nous étions là, silencieux, immobiles de stupeur, lorsque nous vîmes s'avancer vers

nous trois ou quatre militaires Anglais. Ils paraissaient contents de rencontrer sur leur chemin (et quel chemin!) des hommes vivants, des prêtres surtout, nous disait l'un d'eux, qui pourront nous donner quelques renseignements sur les lieux et les personnes qui auraient le plus besoin de notre aide et de nos secours.

Après avoir satisfait de notre mieux à leur demande, nous les quittâmes, pour continuer notre course à travers des monceaux de ruines. Nous rencontrâmes sur notre passage quelques Européens échappés au massacre, et sans nous connaître tous venaient à nous, comme à des amis, comme à des compagnons d'infortune. Chacun s'empressait de nous raconter son histoire. L'un s'était caché dans un souterrain, où il était resté deux jours, privé de nourriture et de lumière. Un autre se voyant assailli par les brigands s'était jeté dans la rue et, se faufilant derrière les maisons, trouva un refuge dans des constructions nouvelles et encore inachevées. Un troisième, gravement blessé à la tête, était resté étendu sur le pavé et laissé pour mort par

ses assassins. Enfin, je n'en finirais pas, mon très-révérend Père, si je voulais vous citer tous les actes de sauvagerie que les Arabes commirent durant ces deux sanglantes journées du 12 et du 13. Du reste, pour en juger, nous n'avons qu'à regarder *les nombreux cadavres* étendus sur le sol : nous n'avons qu'à examiner les horribles blessures dont ils sont couverts et qui disent assez les tortures atroces qu'ils ont dû endurer avant que la mort vînt mettre un terme à leurs souffrances !

Nous venions de traverser la place des Consuls : nous voulions voir encore les deux rues principales d'Alexandrie. Nous arrivâmes à la rue dite Chérif-Pacha, la plus belle de la ville. Mais comment y pénétrer ? C'est à peine si l'on distingue que là il y avait une rue autrefois. Pour la traverser, il nous faut gravir les montagnes de décombres. Nous avançâmes péniblement et au péril de notre vie, au milieu du fracas de murailles qui s'écroulaient de toute parts, autour de nous. De toutes ces maisons si belles, il n'y a absolument plus que le Crédit Lyonnais et la maison d'en face qui soient restés debout :

tout le reste est devenu la proie des flammes. Hélas ! ce n'est plus qu'un monceau de ruines servant de tombeau aux nombreuses victimes du massacre ou de l'incendie. L'odeur fétide qui s'en exhale ne nous laisse plus d'illusion sur ce point. La rue dite de la Porte Italienne présente le même spectacle. Deux ou trois maisons à peine sont restées intactes.

Après avoir parcouru le centre de la ville qui forme la plus grande et la plus belle partie du quartier Européen, nous nous dirigeons vers la station de Ramleh. La rue qui y mène n'a pas été autant maltraitée. Nous arrivons ainsi devant la Synagogue, où bon nombre d'Israëlites s'étaient réfugiés : ces infortunés avaient aussi bien souffert. Durant quatre jours, ils étaient restés renfermés ; quand nous passâmes, ils étaient tous là, devant leur maison, regardant de droite et de gauche, et n'osant encore s'aventurer dans la rue. Chose singulière, ces hommes qui en temps ordinaire nous sont si antipathiques, vinrent tous à nous, nous baisant les mains et nous montrant la plus vive sympathie. Nous fîmes quelques pas

encore et nous nous trouvâmes au milieu d'une foule de gens qui venaient à nous, avec les témoignages du plus vif intérêt. Nous étions devant l'église cophte schismatique où s'étaient réfugiés plus de six cents des leurs. Plusieurs familles catholiques et françaises y avaient trouvé aussi un abri hospitalier. Il nous fallut entrer, visiter l'église, prendre le café, etc, ça n'en finissait pas. Nons les quittâmes donc, car il se faisait déjà tard et nous regagnâmes notre propre Couvent.

Jamais, mon très révérend Père, la course que nous venons d'accomplir ne s'effacera de ma mémoire.

Fr. GUILLAUME.

CHAPITRE V

Nos Religieux au Caire durant les derniers événements.

Relation du Frère Crescence (1).

Immédiatement après le bombardement d'Alexandrie le Caire fut inondé par cette multitude de fuyards qui, passant à Cafr-Zaïat, vociféraient des cris de mort contre les chrétiens et voulaient massacrer, à la Station, le Père Francesco d'Orta, avec les autres Franciscains de cette mission et toutes nos Sœurs Franciscaines.

Toute cette foule, presque en totalité gens de la plus basse classe, à figure sinistre, remplissait les rues et les places publiques. Le Gouverneur de la ville, pour leur donner un gîte, avait mis à leur disposition

(1) Faisant suite au Bombardement d'Alexandrie.

plusieurs des palais du Vice-Roi, provisoirement abandonnés, avec d'autres établissements du gouvernement. Mais tout cela était insuffisant, et la plupart restèrent logés, comme on dit, à la belle étoile.

Leur arrivée en masse jeta l'épouvante parmi la population européenne qui continua, avec plus de précipitation que jamais, à émigrer, comme elle l'avait fait à Alexandrie après les massacres.

Déjà le R. Père Gardien, dès le commencement des événements, était allé trouver Arabi Pacha, en personne, à l'effet d'obtenir une Garde militaire, pour l'établissement des Religieuses du Bon Pasteur de Choubrah, dirigé par nos Pères. Son isolement, loin de la ville, inspirait les plus vives craintes. Le Révérend Père demanda une autre Garde pour l'Hôpital Européen, tenu par les Sœurs de St Joseph, également sous notre direction et isolé du centre de la population urbaine. Enfin une troisième Garde pour notre Couvent avec notre grande église de la Paroisse.

Arabi Pacha accueillit le Père Gardien et sa supplique, avec une entière bienveil-

lance : il accorda les Gardes et chercha à nous rassurer, disant : “ Mon Père, soyez sans crainte, ce n’est pas à vous que nous voulons faire la guerre, mais à nos vrais ennemis, les Anglais, qui veulent se rendre maîtres de l’Egypte.” Le même Arabi offrit une abondante distribution de farine aux Communautés religieuses, et cette distribution fut effectuée très facilement pour toutes celles qui lui en demandèrent.

Cette sollicitude et ces prévenances d’Arabi ne calmèrent point les trop justes craintes des Européens ; et ils continuèrent à quitter la ville.

Déjà les consuls avaient abandonné leur poste, laissant à leur place des gérants subalternes. Leur départ ne contribua pas peu à augmenter la panique de leurs administrés. Les deux seuls Consuls d’Allemagne et d’Italie restèrent les derniers. Cependant la situation devenait chaque jour plus grave.

Enfin, le 13 juillet, ils avertirent les chrétiens, restés encore nombreux au Caire, ainsi que toutes les Communautés Religieuses, qu’il n’y avait plus de sécurité pour eux et que s’ils ne voulaient pas s’exposer à

un péril imminent, il fallait partir d'urgence. Aucune Communauté ne voulut assumer sur elle une semblable responsabilité.

Le lendemain donc, 14 juillet, à cinq heures du matin, les Pères Jésuites, une partie de la Communauté des Frères des Ecoles Chrétiennes, les Sœurs du Bon Pasteur, les Franciscaines, etc. quittaient leurs demeures pour se rendre à la Station centrale. Nos Pères insistèrent presque jusqu'à l'importunité, près des deux Consuls, pour les autoriser à rester au moins au Grand Couvent, pour le garder et faire en même temps le service de la paroisse ; et les Consuls, de leur côté, firent encore plus d'urgence pour les faire partir, leur affirmant de nouveau que ce serait le comble de l'imprudence, un excès de témérité que de persister davantage à vouloir rester. Nos Pères se joignirent alors aux autres Communautés pour partir avec elles. Le départ des Religieux entraîna celui de beaucoup de chrétiens encore décidés à rester.

L'opinion publique était qu'il ne restait presque plus d'Européens au Caire, à tel point qu'on en faisait un argument con-

cluant pour déterminer le départ de nos Pères, puisqu'il ne restait plus de ministère pour eux, tous les chrétiens étant déjà partis.

Arrivés tous à la Gare, ils s'y rencontrèrent avec une foule inattendue d'émigrants. Deux immenses trains partirent pour Ismaïlia, le jour même du 15 juillet. Les deux intrépides Consuls les accompagnèrent en propre personne jusqu'à Ismaïlia même, avec une bonne escorte de soldats que le Gouverneur de la Citadelle avait accordée à leur demande.

La voie du Canal de Suez était restée la seule praticable pour le rapatriement des Européens : arrivés à Ismaïlia, ils étaient en pleine sécurité. Lorsque les deux trains furent arrivés à Ismaïlia, et que les deux Consuls eurent tout disposé en faveur des chrétiens, ils retournèrent au Caire, au milieu des plus grands périls ; et bravant résolument toute éventualité, ils réussirent dans l'espace de deux ou trois jours à former un nouveau et dernier train d'Européens et autres étrangers qui voulaient quitter l'Egypte. Ils mirent eux-mêmes ordre à leur consulat respectif, et reprirent la voie

d'Ismaïlia, avec leurs protégés, pour ne plus revenir.

On voit par ce qui précède combien l'opinion publique était mal renseignée sur le nombre des chrétiens restés au Caire, et déjà le Lecteur, anticipant sur mon récit, aura porté ce jugement contre nous : " Certainement il reste encore dans cette immense ville du Caire des Catholiques cachés ci et là : les Franciscains chargés de l'unique paroisse qui comprend toute la ville avec ses alentours, peuvent-ils les abandonner ainsi et les priver de leur ministère ?. . . ."

Le cas avait été bien prévu : à son départ forcé, le Père Gardien laissa deux Pères pour les besoins spirituels des catholiques restants, le Père Placide, lequel, durant les quinze premiers jours qui suivirent le départ général, séjourna chez les Frères, où s'étaient réfugiés plus de *deux cents* personnes, de tout rite, de tout âge et de toute nations ; et le Père Théophile qui prodigua ses soins aux malades de l'hôpital Européen et qui protégea les Sœurs de S. Joseph qui restèrent toutes à leur poste avec un courage et une intrépidité au-dessus de tout éloge.

Pour moi, sacristain de la paroisse, je restai seul au Couvent, pour le garder jusqu'à la venue du Père Placide, quittant les Frères pour revenir avec moi, ainsi que je le dirai un peu plus loin.

Durant ce temps, et jusqu'à la prise de la ville par les Anglais, la conduite du Gouverneur fut admirable. L'histoire, un jour, lui rendra ce témoignage, et je croirais moi-même manquer au devoir sacré de la reconnaissance, si je passais ici sous silence, comment il sut, par la sagesse de son administration, sauver la Capitale, en la préservant des plus effroyables malheurs, dans ces circonstances si difficiles et si alarmantes.

Le maintien du bon ordre était de première nécessité : mais comment l'obtenir au milieu de cette multitude confuse, irritée, ivre de sang chrétien ? Comment maîtriser l'exaltation du fanatisme musulman, excité jour et nuit, par les *Santons*, dans les *trois à quatre cents* mosquées et oratoires de la ville ?

Le Gouverneur, en homme expérimenté, forma une *milice urbaine*, composée de civils et de militaires, à pied et à cheval. Ils

devaient faire la patrouille *jour et nuit* ; et ils avaient les ordres les plus rigoureux. Lui-même paya largement de sa personne. On le vit, chaque soir, faire la ronde, et inspirer la crainte aux émeutiers et aux pillards, par sa courageuse présence. C'était le mois du *Ramadan* (le grand jeûne des Musulmans), ce qui rendait la situation encore plus périlleuse. Et de fait, chaque nuit et *durant toute la nuit*, les indigènes mêlés aux fuyards Alexandrins, formant des processions éclairées par d'énormes torches répandant une lueur sinistre, parcouraient les rues de la ville, poussant des hurlements que l'on entendait facilement à deux mille pas de distance. Combien de fois les ai-je observés moi-même du haut de nos terrasses, lorsque leur hideux cortège défilait devant notre église !

Dans leurs chants féroces, je distinguais fort bien ces paroles : *Vive Mahomet, notre Prophète ; vive Arabi-Pacha ; mort aux chrétiens !*

Pour conjurer ce nouveau danger, le Gouverneur s'adressa directement à Arabi Pacha, et lui demanda un ordre formel de faire

cesser entièrement ces démonstrations, auxquelles les disciples de Mahomet, à l'occasion du Ramadan, voulaient sans doute attribuer un caractère religieux, tandis qu'en réalité ce n'était qu'une excitation à la révolte. Arabi fut obéi. Le Gouverneur chercha alors à haranguer les émeutiers et il le fit à peu près en ces termes : " Disciples du grand Prophète, habitants de ce beau et fertile pays d'Egypte, voulez-vous continuer à en rester les possesseurs fortunés et tranquilles, cessez d'irriter *Allah* (le bon Dieu) par vos clameurs sanguinaires. Non, ce n'est pas contre les chrétiens que vous avez à combattre, mais contre les Anglais que vous devez diriger vos efforts ! Voilà vos vrais ennemis : ce sont eux qui veulent envahir le sol qui vous a vus naître, eux qui veulent vous ravir le patrimoine de vos ancêtres ! En ce temps de pénitence et de prière, au lieu de ces saturnales qui vous déshonorent, faites monter vos supplications jusqu'au trône de Dieu : *c'est par la prière que vous triompherez de vos ennemis !*

Le Gouverneur avait inventé aussi un moyen nouveau pour punir les coupables.

Tout indigène, convaincu d'avoir fait une insulte même la plus légère à un Européen était arrêté sur le champ et envoyé à la Citadelle : là, il était enrôlé comme soldat, prêt à être expédié au champ de bataille. On traitait de même les indigènes qui étaient surpris se livrant entre eux à des querelles particulières. Cette mesure fit grande impression sur toute cette populace lâche et poltronne et servit efficacement à maintenir le bon ordre, et à assurer au moins momentanément la tranquillité publique. Maintenant je reviens à mes deux Pères.

Le Père Placide resta chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, depuis le 14 juillet jusqu'au 1er août. Durant ce temps l'église paroissiale resta fermée. La plupart des catholiques, comme je l'ai déjà dit, avaient cherché là un asile, et c'est près d'eux que le Père exerça son ministère. Il y fit les offices religieux, avec les cérémonies ordinaires.

Comme la chapelle de l'établissement des Frères longe la voie publique, les pillards et les émeutiers entendaient parfaitement, du dehors, les chants et la musique, comme

eux aussi, du dedans entendirent plus d'une fois leurs cris et leurs menaces. Ils n'osèrent cependant jamais en venir à des voies de fait. Une seule fois, un jour de Dimanche, ils jetèrent des pierres dans les fenêtres, à la Bénédiction du Très-Saint-Sacrement.

Le Père Placide, bien qu'habituellement renfermé avec les catholiques, sortait néanmoins quand on l'appelait à l'hôpital, pour donner les secours de son ministère aux pauvres malades. Pour cela, il avait à traverser tout un quartier musulman, et jamais il ne fut insulté par personne. On a toujours remarqué que les Franciscains se sont acquis l'estime des Indigènes (1) et conservent leur sympathie générale dans toutes leurs missions d'Egypte. Puissions-nous la conserver toujours, et le Seignenr nous fasse la grâce d'en user fructueusement pour le bien des âmes !

Pour rester dans la stricte vérité, je dois confesser néanmoins, qu'un jour il reçut une insulte grossière, non dans le quartier musulman, mais dans le voisinage de l'hôpital,

(1) Ceci ressortira mieux encore dans l'histoire du Père Francesco d'Orta.

et cela de la part d'un officier de l'armée régulière ! Cet individu, évidemment un étranger, n'a fait en cela que se déshonorer lui-même. Pour le Père, le bon Dieu le dédommagea largement de cette petite humiliation, par la consolation qu'il eut de recevoir à l'hôpital l'abjuration d'une Dame protestante, qui avant de mourir, entra ainsi dans le giron de l'Eglise catholique.

Le Père Théophile resta, lui, à l'hôpital, avec les Sœurs et ses chers malades, jusqu'à la fin des événements. Ils avaient mis leur confiance en Dieu, et la protection divine fut visible sur leur sainte demeure. Exposés à tous les dangers, dans leur isolement, il ne leur arriva aucun accident pénible, et ils conservèrent une sainte tranquillité au milieu de la consternation générale.

Pour moi, comme je l'ai dit plus haut, je suis resté *seul* au Couvent jusqu'au 1er août, sans domestique, ni personne, veillant sur le monastère et sur l'église. Chaque soir, je donnais à manger à mes deux braves soldats qui faisaient la garde au-dehors. Comme c'était le temps du *Ramadan*, ils ne prenaient leur unique repas

qu'à cette heure, c'est-à-dire après le coucher du soleil, et ils me forçaient, je ne sais pas pourquoi, à manger avec eux. Si je refusais, eux aussi ne touchaient pas au plat, du reste bien frugal, que je leur avais préparé.

Durant ces quinze jours, j'allais aussi de temps en temps faire une petite visite à notre résidence d'Ismaïlia (dans le quartier aristocratique de la nouvelle ville), où nous avions laissé un domestique fidèle. Moi aussi, en allant et en venant, je pus me convaincre comme le P. Placide et le P. Théophile que la population indigène ne nourrissait aucun sentiment hostile contre les pauvres Enfants de St. François d'Assise.

Le lendemain du départ des Religieux du Caire, il m'arriva un petit incident, sans conséquence aucune, et que je ne relate ici que pour simple mémoire.

C'était le matin du 16 juillet : on frappe à la porte : je m'empresse d'ouvrir. C'était un de nos bons catholiques, refugié chez les Frères, qui m'apportait des nouvelles du P. Placide. Je profite de sa présence pour le prier d'aller m'acheter deux ou trois *œufs* en ville, pour mon modeste repas du jour,

le Couvent étant resté sans provisions, au départ de nos Pères. Or, pendant que nous étions là à échanger deux ou trois paroles entre nous, voici trois Arabes fuyards alexandrins qui passent. En nous apercevant, ils s'arrêtent et nous disent : "Ah ! vous êtes encore ici ! Eh bien, attendez-nous un peu : à Alexandrie, nous avons déjà fini avec les chrétiens. Bientôt ce sera votre tour ici, au Caire !" Et en parlant ainsi, ils faisaient signe avec la main qu'ils nous couperaient la tête ! C'était la menace, de leur part, d'un nouveau massacre ! Et moi, devant cette menace, je le confesse ingénûment, sans me sentir ému en aucune manière, j'ouvre instinctivement les bras et je leurs dis : "Faites donc de suite ce que vous voulez remettre à plus tard : frappez, me voici !" Entre-temps, ils avaient aperçu nos deux soldats de garde, et ils s'enfuirent au galop.....

Au 1er août je réouvris notre église au public, malgré la situation qui restait toujours alarmante : et le P. Placide, quittant la maison des Frères, vint en reprendre le service régulier. Le soir du même jour, nos cloches restées silencieuses durant toutes

cette quinzaine tintèrent modestement l'*Angelus ;* mais le lendemain, jour de la Portioncule, je les fis sonner à toute volée. C'était un véritable coup d'audace ; car le son des cloches auquel le fanatisme musulman est demeuré hostile, pouvait, dans les circonstances actuelles, être facilement pris pour un acte de provocation par les sectateurs de Mahomet et nous attirer toute leur colère. Pour le moment, il n'eut d'autre résultat que d'avertir les chrétiens qui accoururent nombreux aux offices de la Fête. Ils remplirent notre église, et nous pûmes constater de nouveau que leur nombre dépassait de beaucoup le chiffre fixé par l'opinion publique. Nos cloches firent même sortir de leurs retraites cachées, des catholiques qui ne les avaient pas quittées depuis le départ de nos autres Pères.

Le P. Placide continua à faire en paix les offices de la paroisse jusqu'à la fin du mois : c'est alors seulement que la garde préposée à la sécurité publique nous conseilla amicalement de suspendre de nouveau la sonnerie des cloches : la populace était extrêmement irritée et par là même la

situation devenue beaucoup plus alarmante.

Nous suivîmes ce conseil plein de prudence, et de fait, nos cloches ne sonnèrent plus jusqu'à l'arrivée des troupes anglaises ; mais les offices continuèrent régulièrement à la paroisse.

Que le lecteur ne s'imagine pas toutefois que cette continuation régulière et paisible du service religieux à notre église soit l'indice de la pacification des esprits au dehors : c'était le simple effet de notre confiance en Dieu, de notre abandon à sa Protection divine. Les complots se tramaient dans l'ombre. Les quelques Européens restés encore dans la capitale étaient le point de mire du fanatisme musulman.

Vers la mi-août, au Vieux Caire, *deux cents* Musulmans excités par un *Cheick* fanatique étaient prêts à faire un massacre au Grand Caire : tout était parfaitement organisé. Le Gouverneur qui avait aussi sa police secrète en fut averti à temps. Il les fit tous arrêter, conduire à la Citadelle, et tous ceux qui étaient aptes au service militaire furent enrôlés dans les cadres de l'armée, et les autres, exilés de la ville.

Qnelques jours avant la bataille de *Tel-el-Kébir*, un autre complot était ourdi dans la mosquée qui se trouve au pied de la Citadelle. Là le principal *Cheick* tenait un dépot d'armes et *trois cents* des plus fanatiques sectateurs du *Prophète* qui avaient, je crois, leurs listes de proscription, et qui, à un signal donné par leur chef, devaient faire main basse sur tous les Européens qu'ils trouveraient en ville. Le Gouverneur en fut également averti : il connut le complot, mais il lui était difficile d'en pénétrer tous les secrets. Voici donc le stratagème dont il usa pour mieux connaître les desseins de ces fanatiques, afin d'en déjouer plus sûrement l'exécution sanguinaire. Il alla lui-même trouver le grand *Cheik* en personne et feignant de partager ses idées criminelles, il lui dit ouvertement : " Il faudrait en finir une bonne fois avec les chrétiens.... Quel conseil me donneriez-vous pour arriver à cette fin ? "

Le *Cheick* qui ne se doutait en rien de la dissimulation du Gouverneur, lui dévoila toute la trame du complot ourdie dans sa propre mosquée. " J'ai à ma disposition, ajouta-t-il,

trois cents hommes des plus résolus, et leurs armes sont prêtes. — Eh bien, répondit le Gouverneur, réunissez demain tous vos hommes dans la mosquée, mais ne choisissez que les plus valides et les plus déterminés. De mon côté, je vous enverrai un nombre égal de soldats, et vous, vous les organiserez de manière à ce qu'ils puissent se diviser la ville entière : j'attends de l'habileté de vos dispositions, le résultat de ce coup décisif. "

Le lendemain, en effet, le *Cheick* tenait tous ses hommes à la mosquée, et le Gouverneur y envoyait fidèlement ses soldats. Ceux qui les commandaient avaient des ordres précis, pour faire main basse sur tous les hommes du *Cheick*. Ils furent exécutés avec une intelligente énergie : tous furent saisis, mais non à la mosquée même. Le Gouverneur avait fait entendre que c'était à la citadelle qu'ils devaient organiser ensemble leurs divers groupes avec lesquels ils devaient ensuite envahir toute la ville.

Lorsqu'ils furent donc tous entrés dans la citadelle, le Gouverneur en fit fermer soigneusement toutes les portes et les tenant

ainsi prisonniers, il leur adressa ces courtes, mais signifiantes paroles : " Vous voulez exercer votre valeur guerrière ! allez, volez au champ de bataille : là sont vos ennemis, les envahisseurs du pays de vos pères : c'est là, en combattant vaillamment, que vous donnerez des preuves de votre bravoure et non en assassinant lâchement ici dans votre propre Capitale des êtres inoffensifs et incapables de se défendre. "

Ils furent équipés tous immédiatement et expédiés vers *Tel-el Kébir*, au champ de bataille. Ces divers détachements de troupes qui allaient combattre, étaient toujours accompagnés de leur musique qui leur jouait des marches guerrières. Nos *trois cents* fanatiques s'obstinèrent à la rejeter et force fut au Gouverneur de leur accorder leurs seuls et affreux *tambours* arabes. Ils traversèrent ainsi la ville, accompagnés des applaudissements frénétiques de tous les bandits alexandrins et des autres sicaires. C'était un spectacle horrible !

Mais la ville, grâce au stratagème du Gouverneur, venait d'échapper à un nouveau danger.

On se battait à *Tel-el Kébir :* et au Caire, on ignorait complètement de quel côté se trouvait le succès des armes. Entre-temps, on y fit circuler des nouvelles triomphantes. On disait entr'autres choses que le fils de la Reine était prisonnier et que Arabi Pacha avait fait capturer *trois grands* vaisseaux de guerre, dans le canal, à Ismaïlia. Cette nouvelle était tellement acceptée dans le public que nous considérâmes tous la chose comme un véritable fait accompli. Cette séduisante illusion pour les Caïriens s'évanouit dès le lendemain, devant la réalité des événements.

La veille de l'entrée des troupes anglaises, Arabi, fuyant le champ de bataille, après sa défaite, arriva ici, un peu avant midi, avec quelques-uns de ses officiers, tous en habits négligés et noircis par la poussière. Le vaincu de *Tel-el Kébir* entra dans la ville, en voiture, sans bruit, évitant de se faire reconnaître. Déjà le bruit courait au Caire que c'était le Général anglais qui venait d'arriver ainsi sans se faire connaître. Arabi Pacha avait en arrivant, la prétention de se rendre à la citadelle : le Gou-

verneur ne voulut pas le lui permettre.

En ces derniers jours, la frayeur de la population était arrivée à son comble : on assure que l'arrivée des anglais fut un vrai coup de la Providence. Le Gouverneur lui-même, malgré son inébranlable fermeté, commençait à désespérer de la situation. Les pillards, les émeutiers, les échappés des prisons et des bagnes allaient se porter aux dernières extrêmités. Le jour qui précéda l'arrivée des anglais fut un jour lugubre. Un silence de mort planait sur cette immense ville, naguère si mouvementée, si bruyante, ses rues étaient désertes : la nuit même qui suivit cette sombre journée, l'avant-garde de l'armée anglaise arrivait sans bruit, au Caire : la ville était sauvée !!! Les vainqueurs, sans perdre une minute, mirent incontinent des sentinelles à tous les postes, en union avec la Garde Egyptienne, déjà existante. Ils firent pour la Citadelle comme ils venaient de faire pour la ville : ils y placèrent des gardes ; mais ils n'en prirent officiellement possession que la journée suivante.

Nous respirâmes enfin, et les communau-

tés religieuses qui avaient émigré le 14 juillet revinrent promptement et avec une entière confiance : le R. Père Gardien revint le lendemain de l'arrivée de l'armée anglaise: il fut témoin avec moi d'un événement qui faillit de nouveau tout compromettre, mais qui se borna à une simple perte matérielle, d'ailleurs fort considérable.

Vers les quatre heures du soir, une détonation épouvantable fit tressaillir toute la ville ! nous montâmes sur nos terrasses. Un épais nuage de fumée couvrit la ville tout entière. On sentait une odeur de poudre asphixiante : une immense explosion de projectibles de guerre venait de se produire à la gare centrale : les détonations continuèrent avec une étonnante rapidité et durèrent jusqu'à dix heures. On se serait cru en un vaste champ de bataille.

En même temps un effroyable incendie se déclara tout à l'entour de ces détonations formidables. Les causes du sinistre sont jusqu'ici restées inconnues. Le lendemain, nous apprîmes que douze wagons, chargés de poudre, de cartouches et d'autres munitions avaient pris feu et que l'incendie, se trans-

mettant, avait consumé, en grande partie, la vaste station du Caire.

Nous en fûmes tous, comme l'on dit, quittes pour la peur : il ne se produisit plus ensuite aucun incident déplorable : la tranquillité, avec la confiance était rentrée en Egypte : on sait le reste.

Le premier dimanche de leur arrivée au Caire, tous les officiers et soldats catholiques de l'armée anglaise vinrent entendre la sainte messe dans notre église. Le R. P. Placide fit à cette occasion un discours en quatre langues en langue anglaise, française, italienne et en langue allemande. Il exprima avec émotion et beaucoup d'à propos, notre commune gratitude vis-à-vis de tous ceux qui, par la valeur de leurs armes, l'énergie de leur dévouement, ou leur habileté administrative avaient sauvé de la mort, nos personnes, et préservé nos œuvres d'une ruine certaine.

Les soldats catholiques continuèrent à fréquenter la paroisse et à assister aux offices. Les officiers, sans ombre de respect humain, venaient publiquement se confesser dans l'église. Dieu fasse que nous continuions à jouir de la liberté et de la tranquilité

présente, pour sa plus grande gloire et pour le bien des âmes !

Avant de clore ce récit qui s'est prolongé au-délà de mon attente, je ne saurais passer sous silence une petite anecdote, assez peu intéressante en elle-même mais dont le Lecteur intelligent saura apprécier le motif qui qui me la fait reproduire.

C'était vers la fin du mois d'août : nous étions tranquilles et recueillis, le P. Placide et moi, dans la silencieuse retraite de notre vaste Couvent, resté désert, lorsqu'arrive avec grand empressement, un envoyé d'Arabi Pacha, porteur d'un message. Le porteur était un officier de l'Etat-Major du Maître actuel de l'Egypte. Le message, c'était une lettre adressée distinctement à Arabi, mais écrite à l'intérieur, dans une langue qu'aucun homme, dans tout son camp de *Tel-el Kébir* ne fut capable d'interprêter. Le Révérend père Placide qui disons-le en passant, sans vouloir blesser son humilité, a un peu le don des langues, accepta la lettre, l'ouvrit et à première vue en eut l'intelligence. Elle disait en substance :

“ Excellence ! le bruit de votre renommée

est arrivé jusqu'à nous ! en lisant les hauts faits accomplis par votre bravoure, j'ai senti se rallumer dans mon cœur toute mon ardeur guerrière. Honneur à vous, âme généreuse, noble cœur, champion intrépide de nos libertés modernes, invincible défenseur de la patrie, je vous annonce la victoire. Expert dans l'art des combats, je brûle du désir de mettre à votre service mon épée avide de carnage, afin d'accélérer votre triomphe. Je suis, comme militaire, déjà avancé en grade : si vous m'acceptez comme officier dans vos cadres, j'accours, j'arrive, je vole au champ de bataille !. . . ."

Celui qui s'épanchait devant Arabi avec tant d'enthousiasme, se signait X. . . officier de l'armée d'Espagne : sa lettre était écrite dans sa propre langue nationale. Arabi Pacha, par son délégué, pria le P. Placide de la lui traduire en langue française ; ce que le Père exécuta avec un empressement facile.

Cette démarche près d'un pauvre Religieux de la part de celui qui présidait alors aux destinées de toute l'Egypte, n'est-elle pas une nouvelle preuve de la haute estime que l'on nourrit, dans ces contrées, pour les hum-

bles Fils de François d'Assise ? Encore une fois, puissions-nous, en nous maintenant fermes à la hauteur de cette estime, mettre bien à profit cette réputation qui nous est faite, pour le développement de notre mission déjà grande et pour le salut des âmes si nombreuses confiées à notre direction spirituelle dans ce beau pays d'Egypte !

Fr. CRESCENCE, Franciscain.

CHAPITRE VI

NOS RELIGIEUSES FRANCISCAINES DU CAIRE.

RÉCIT DE SŒUR COLOMBE.

UNE semaine environ avant notre départ et qu'on pourrait bien appeler le départ général et dernier des Européens résidant au Caire, Arabi-Pacha nous avait donné *deux* soldats de l'armée régulière et qui devaient garder notre maison nuit et jour. Or, il arriva dans cet intervalle qu'une fois les fuyards d'Alexandrie, groupés en masse devant notre porte, voulaient par force entrer dans notre maison. Le gouvernement d'Arabi avait du reste autorisé cette foule à chercher un abri dans les maisons en ville, et tout particulièrement dans les maisons des Européens. Nous entendîmes un grand



bruit, au dehors, mais nous restâmes, dedans, sans bouger. Dans le même temps, nos deux vaillants soldats faisaient bravement leur devoir.

Cette tourbe hideuse de fugitifs, de pillards et d'assassins, faisait de grands efforts pour forcer l'entrée de notre pauvre communauté : nos deux soldats auraient certainement dû céder devant la violence, sans une inspiration qui leur vint je ne sais d'où, mais qui leur réussit à merveille : " ceci est le *Harem* du Pacha X., crièrent-ils à cette foule; on n'entre pas." Puis ils s'armèrent de leurs fusils et résistèrent fortement. On sait que les Turcs professent un grand respect pour ces sortes de maisons ; le bruit dura quelques minutes encore, et la foule s'écoula : notre communauté était sauvée.

Nous avions aussi dans notre voisinage un fonctionnaire Turc qui jouit d'une grande influence auprès de ses connationaux : nous l'appelons, nous, *Capo Strada.* Cet homme (un Turc) vint nous trouver et nous dit ; " mes bonnes Sœurs, pour le moment, vous pouvez vivre sans crainte : je réponds de vous toutes : *on me tuera d'abord, moi,*

avant qu'il ne vous soit fait aucun mal." Son quartier, qui est le nôtre, était habité par un très grand nombre de chrétiens. Il arriva, grâce à son influence et à son énergie, à empêcher absolument les pillards d'y pénétrer, et souvent il vint en propre personne chez nous, pour voir si nous ne courions aucun danger et pour nous avertir de ce qui pourrait nous molester.

Cet homme fut une vraie providence pour nous et certainement le bon Dieu lui tiendra compte de son admirable conduite. Je retourne maintenant à nos deux braves gardiens.

Lorsque ces deux hommes, Turcs eux aussi, et qui firent tout le service presque seuls, eurent appris la nouvelle de notre très prochain départ, ils en éprouvèrent un visible déplaisir. Avant la séparation, il leur fallait bien un petit souvenir des pauvres Filles de saint François d'Assise : la chose était toute simple. Ils avaient vu, suspendue au chapelet de nos Sœurs, la médaille de la sainte Vierge. De suite, comme de petits enfants, il leur en fallait chacun une. Leur désir fut satisfait, sans

retard. Puis, apercevant à la porte une de nos petites orphelines qui portait extérieurement le petit scapulaire du Mont Carmel, ils voulurent aussitôt l'avoir également. Mûnis de ces deux objets de piété, ils nous disent, avec une simplicité naïve, à laquelle se mêlait un certain pressentiment de l'avenir: "maintenant, mes Sœurs, si nous devons aller au champ de bataille, nous n'avons plus peur, car il ne nous arrivera aucun mal."

Quatre mois plus tard, à mon retour de Jérusalem au Caire, alors que l'Egypte jouissait déjà d'une tranquillité relative, je vis, un jour, devant l'hôtel d'Angleterre, un de nos deux soldats qui accourut au-devant de moi, tout joyeux, et qui en me montrant sa médaille de la sainte Vierge me dit : " voilà, ma Sœur, ce que vous m'avez donné à votre départ. Or, sachez-le bien, si *je vis encore*, c'est à elle (montrant sa médaille) que je le dois." Daigne la sainte Vierge continuer à couvrir de sa protection ce brave musulman et lui obtenir sa conversion !

Cependant le jour du départ était irré-

vocablement fixé : jour de deuil et de grandes angoisses ! c'était le 14 juillet. La veille, à midi, le R. P. Vicaire du couvent de nos Révérends Pères Franciscains du Caire, en compagnie de Sami-Bey, cophte catholique, très-ami de nos Pères et bien dévoué à notre communauté, nous apporta l'affligeante nouvelle : il fallait absolument partir le lendemain, et avant l'aurore, pour n'être pas observé par la populace. Le comte Gloria, ce jeune consul d'Italie dont la conduite énergique et prudente lui acquit tant d'honneur dans cette grave circonstance, leur avait dit : " J'avais répondu de la sécurité publique, et jusqu'à l'heure présente, les faits sont venus confirmer ma promesse. Désormais, il ne m'est plus possible de répondre du bon ordre et par suite de protéger vos personnes. Tous nos collègues des divers consulats ont déjà quitté le Caire : nous ne sommes plus ici que deux : le consul de . . . et moi. Or, il reste convenu que c'est lui qui vous accompagnera, à votre départ, et qui veillera sur vous, durant le trajet, jusqu'au Canal, à Ismaïlia . . . "

Nous commençâmes immédiatement les

préparatifs du départ. Notre première et plus grande sollicitude était naturellement pour nos chères orphelines. Celles qui avaient quelque parent qui pût répondre de leur sécurité lui furent confiées : toutes les autres partirent avec nous. Notre petit troupeau d'élection, celui qui nous est cher comme la prunelle de nos yeux, nos chères *petites négresses*, au nombre de *quarante* environ, furent jointes à leurs autres petites compagnes. Une pauvre aveugle et deux infirmes furent confiées à l'Hôpital Européen, à la garde et aux soins des intrépides Sœurs de St Joseph de l'Apparition. Enfin, les *enfants trouvées*, toutes baptisées, et forcément en nourrice chez des femmes musulmanes, durent rester chez elles. Un cophte catholique, du pays, se chargea de veiller, en notre absence, sur ces petites créatures ; et nous eûmes la joie, à notre retour, de les retrouver toutes vivantes : elles étaient au nombre de *dix-huit*.

Nos préparatifs durèrent toute la nuit : le Père Franciscain, notre Aumônier, nous dit, le matin, la messe, vers deux heures. Toutes les Religieuses et toutes celles de nos enfants

qui en avaient l'âge firent la sainte communion. Après quoi, le Père consomma les saintes espèces ; et, à trois heures précises, nous quittâmes notre maison, avec un serrement de cœur qu'il est facile de deviner, mais qu'il me serait impossible de décrire ! Toutefois, cet homme vraiment providentiel, le *Capo Strada*, dont j'ai parlé plus haut, se tenait à nos côtés ; il était là avec tout son dévouement. Nous lui consignâmes notre chère demeure. Il accepta, disant : " Mes Sœurs, *si Dieu qui est Grand, Allah !* me conserve la vie, je réponds de tout : à votre retour, vous trouverez tout intact." Nous lui recommandâmes surtout notre chapelle.

A notre sortie, il ferma notre maison, à l'intérieur, et déposa la clef en un endroit connu seulement de lui : il s'était, avec le cophte catholique, chargé de nos petits enfants trouvés. Ils sortirent tous deux par une fenêtre qui donne sur les terrasses : ce dernier étant menuisier de profession, referma et barra fortement cette fenêtre, et ils se rendirent par-dessus les terrasses à la maison du *Capo*, assez voisine de la nôtre.

Les deux petits traits suivants prouvent

encore mieux le dévouement et la fidélité de cet honnête musulman :

Le menuisier cophte dont je viens de parler est fort pauvre. La guerre, les troubles civils et surtout le départ des Européens le rendirent encore plus nécessiteux en lui enlevant sa petite clientèle. Il alla donc un jour trouver notre brave *Capo, Strada*, et lui dit : Vous le voyez, je suis pauvre, sans travail, et sans pain ! certainement, les Sœurs, en quittant leur Etablissement, n'auront pas tout emporté, absolument : il restera bien encore quelques provisions, un peu de farine, par exemple. Laissez-moi donc entrer, pour prendre un peu de ces restes et subvenir ainsi à ma misère. " — " Non, répondit avec fermeté notre fidèle gardien : tout cela est sous ma garde : personne ne doit y toucher. Si vous êtes véritablement dans le besoin, adressez-vous directement à moi, et je vous aiderai : mais quant à vous permettre d'entrer dans la maison des Sœurs, jamais ! "

On nous raconta, à notre retour, qu'en notre absence ce *Capo strada* apprend, un jour, que les pillards veulent forcer l'entrée de notre monastère;à cette nouvelle il accourt

immédiatement, se place devant la porte et ouvrant les bras, pour barrer le passage, dit résolument à toute cette populace : entrez maintenant, si vous en avez le courage ; mais vous me tuerez d'abord, avant d'entrer ; car je ne bougerai pas d'ici. Ils reculèrent devant un tel forfait et aussi par égard pour sa personne : notre chère maison était sauvée de nouveau !

Nous partîmes donc à trois heures : nous avions une seule voiture, retenue dès la veille et telle qu'on avait pu la trouver dans ces circonstances extrêmes, elle était exclusivement destinée au transport des plus infirmes, entre autres notre très révérende Mère Générale, qui relevait de grande maladie et qui n'était pas encore entièrement hors de danger : toutes les autres, Religieuses et orphelines, grandes et petites, marchèrent à pied.

Les deux soldats, possesseurs de la médaille de la sainte Vierge, nous ont accomgnées jusqu'au train, et ils sont restés là jusqu'au départ.

Mille bruits sinistres nous étaient communiqués sur le sort de nos autres maisons

de Mansourah, de Damiette, de Cafr-Zaïat. On nous assurait qu'on y avait tout *massacré !*

Nous marchions silencieuses, consternées, le cœur plein de toutes les angoisses d'une vraie agonie. On nous dirigeait, non vers la Station Centrale, mais vers une station particulière et plus éloignée, celle de Ghizir, où le Vice-Roi avait coutume de prendre le train: c'était pour tromper la populace. Nous évitions un inconvénient pour en rencontrer un autre. La place de Ghizir était le point de ralliement de tous les conscrits. Nous trouvâmes là une foule immense, houleuse, et furieuse. Nous restâmes là, pas moins de *cinq* mortelles heures, debout ou assises par terre, comme nous pouvions, sans abri, sous les rayons brûlants du soleil d'Egypte, au mois de juillet. Enfin, vers neuf heures, arrivent des wagons, précisément ceux qui transportent le charbon. Nos Religieuses, nos orphelines, nos infirmes, tous les autres chrétiens qui devaient partir avec nous, réunis là en une foule compacte, essaient de prendre place sur ces hideuses machines de transport. C'est un véritable assaut ; car,

ces affreux wagons n'ont ni marchepied, ni portière, ni rien. Ce sont d'énormes bacs à ciel ouvert, et tout noirs du charbon qu'ils transportent. Sur ces entrefaites arrive le Comte Gloria, l'organisateur de ce dernier départ. Mais quand il nous voit là, tous entassés les uns sur les autres, dans ces voitures horriblement sales, avec moins d'égards qu'on n'en a pour un vil troupeau de bétail, il entre dans une grande indignation, défend absolument qu'on parte en cet équipement, et télégraphie immédiatement à Arabi-Pacha pour l'inviter à mettre à sa disposition des wagons plus convenables.

Arabi répond en envoyant des wagons de voyageurs qui nous arrivent à Ghizir vers les onze heures. Il nous fallut bien une heure pour descendre de nos noirs véhicules et reprendre place dans des compartiments mieux accommodés. Notre train, qui était immense, tant le nombre des partants était considérable, se met en mouvement vers midi. Arrivé à la voie ordinaire, le train, on n'a jamais su pourquoi, dut retourner en arrière.

Il y eut à la suite de ce nouveau contre-

temps, des évolutions pour appareiller, des mouvements de va et vient qui durèrent *quatre* heures. Tout semblait concourir pour rendre cette journée une des plus douloureuses de notre vie. Il est vrai que dans cet intervalle, encore sur la demande du Comte Gloria, Arabi-Pacha avait envoyé un nombreux détachement de soldats pour défendre les Chrétiens : mais nous restions toujours en péril, tant que nous n'aurions point quitté le Caire : le moindre incident, en présence de cette foule, ivre de sang, pouvait provoquer les malheurs les plus extrêmes. Pour nous, nous nous recommandions à la divine Providence.

Pendant que nous étions encore tous entassés dans nos wagons de charbon, déjà la foule était accourue et de loin elle nous adressait des menaces. Elle en voulait surtout à nous, pauvres Franciscaines, parce que nous emmenions les *petites négresses*. Il n'y avait, de fait, la permission de partir que pour les seuls Européens. C'est pourquoi la populace noire, de colère, criait aux Sœurs : " Laissez les noires (de peau), laissez-les ; ce sont les nôtres. "

C'était vers l'heure de midi, et avant le premier mouvement du train, sœur Marie Christine qui s'était chargée de trouver place pour une Sœur très âgée et infirme et qu'on ne trouvait à placer nulle part, lui trouva finalement sa place; mais elle sœur Christine resta dehors. Toutefois la courageuse Sœur ne se déconcerta point. On avait placé entre chaque wagon, deux soldats armés, pour la sécurité du train. Sœur Christine alla bravement s'installer entre ces deux soldats, debout, sur un sac de pain qu'elle portait pour provision de voyage. Le Comte Gloria la voyant dans cette position lui fit donner immédiatement un troisième soldat pour sa garde personnelle! Sœur Christine est restée là dehors en plein soleil, exposée à toutes les menaces, toute la durée du voyage, jusqu'à l'arrivée du train à Ismaïlia.

Pendant que le train entre midi et quatre heures exécutait ses mouvements d'aller et retour sur l'embranchement de Ghizir qui mène à la grande voie du Caire à Zagazig, la foule qui était alors immense, parvenait de temps en temps à approcher de nos wagons, entre la file de nos soldats à cheval

qui circulaient sur la voie pour maintenir l'ordre.

Alors sœur Christine, qui était la plus exposée, distribuait aux plus rapprochés du pain pour les faire taire. Ces pauvres affamés le prenaient de ses mains avec avidité, et allaient le manger de grand appétit, sur la place de Ghizir.

Enfin, à *quatre heures* du soir, après *douze heures* d'attente, nous partîmes définitivement ! Nos bons Anges veillèrent sur nous, durant le voyage. Notre énorme train traversa les diverses gares, sur le parcours, sans s'arrêter. Dans les villages, les *Fellahs* essayèrent bien de nous jeter des pierres ; mais il n'y eut à déplorer aucun accident sérieux.

A notre arrivée à Zagazig, seule station où nous nous arrêtâmes, nous trouvâmes la foule parquée derrière des palissades pour l'empêcher de nous assaillir. Il y avait là également un nombreux détachement de troupes pour maintenir l'ordre. Malgré la vigilance des soldats, plusieurs des plus fanatiques réussirent à franchir les palissades, et l'un d'eux à demi-nu, comme les

Bédouins, et armé jusqu'aux dents et tenant en main un coutelas, s'approcha de sœur Christine dans cet air menaçant.

Son soldat de garde, à cette vue, la bayonnette au fusil, se met à la défendre. D'un autre côté, deux enfants lui jettent des pierres. La Sœur, pleine de calme, offre à ces deux petits enfants méchants, un grand pain, et ils se retirèrent contents : puis elle se retourne, sans se décontenancer davantage, vers l'autre bandit au grand coutelas et lui donne aussi un pain. Cet homme farouche tend à la Sœur inoffensive sa main désarmée ; et ce pain de la charité, en apaisant sa faim, lui fait passer aussi sa stupide colère.

Pendant que cette scène se passait au-dehors, sur la plate-forme, nos sœurs qui se trouvaient au-dedans du wagon, les plus voisines des trois soldats, les entendirent répéter entre eux : nous aussi nous avons faim ! L'une d'elles sachant bien l'arabe dit à sœur Christine : les soldats ont faim ! Aussitôt la Sœur tire de son sac deux pains, qu'ils acceptent avec joie.

Les Sœurs de leur côté se mirent à dire entre elles : quelle chaleur ! comme nous

avons soif! Un des trois soldats comprit également la dernière parole des sœurs. *Moyeah*, *Moyeah*, et il dit aux deux autres: attendez-moi un peu, et il disparut. On se demande où il court. Quelques instants après, il revient, armé de deux *bardaques* pleines d'eau fraîche!.... C'est ainsi que se vérifia pour nous toutes, au milieu de cette foule ivre de notre sang, la vérité de ce bel adage: *un bienfait n'est jamais perdu!*

Nous quittâmes la grande gare de Zagazig, sans autres incidents, et nous arrivâmes toutes saines et sauves à Ismaïlia, sur le Canal de Suez, à l'abri désormais de tout péril.

Nous trouvâmes, à notre couvent d'Ismaïlia, nos Sœurs de Damiette que nous croyions toutes mortes! Elles, de leur côté, conservaient de grandes craintes pour celles de Mansourah et de Cafr-Zaïat.

Le lendemain, à minuit, celles de Mansourah nous arrivèrent par un train express, appareillé pour elles et pour cinq ou six employés du *Tribunal Mixte* restés les derniers à leur poste. Ce train était envoyé par Arabi-Pacha, encore sur la demande du Comte Gloria.

Nos Sœurs de Cafr-Zaïat arrivèrent plus tard : on connaît aussi maintenant leur histoire....

Ici finit la Relation de la sœur Colombe.

N. B. — Après l'apaisement des troubles civils et politiques en Egypte, nos Religieuses Franciscaines reprirent la possession de leur Maison-Mère au Grand Caire. Le *Capo Strada*, ce musulman fidèle, leur remit intact ce dépôt qu'elles lui avaient confié à leur départ. Un grand nombre de nos Sœurs vinrent nous demander un asile à Jérusalem. Elles furent logées à notre petit Couvent de la Flagellation, où j'ai transcrit ces lignes, en les traduisant de la langue italienne qui est la langue mère de la Sœur Colombe.

CHAPITRE VII

Les Franciscains et Franciscaines de Cafr-Zaiat

Récit du Père Francesco d'Orta.

Dans les derniers jours de jùin 1882, le Révérendissime Père Custode vint à Alexandrie, où il m'appela : c'était quelques jours après les massacres. Prévoyant les graves circonstances qui allaient surgir, il m'investit d'un pouvoir exceptionnel, afin que je pusse agir librement, m'exhortant au reste à n'abandonner mon poste que dans un péril extrême. Je m'entendis avec le Père Gardien d'Alexandrie, le priant de me télégraphier, dans le cas où il y aurait un débarquement de troupes Européennes.

Le Père Gardien, fidèle à sa promesse, m'écrivit ; et sa lettre, datée du 7 juillet,

était ainsi conçue : " Si vous voulez vous sauver, venez vite, le *bombardement* est imminent (1)."

J'obligeai aussitôt les autres Religieux de la Résidence à partir. Pour moi, je restai, à cause des Sœurs Franciscaines qui sont ici avec nous, dans la même Mission, et à cause de deux familles pauvres, à qui les moyens manquaient pour partir. Tous les *Cheicks* du pays nous encourageaient et nous exhortaient à ne rien craindre. Ils se plaisaient à nous redire qu'ils étaient avec nous et que pour nous leurs maisons étaient ouvertes.

Le Gouverneur, au reste, était un homme capable, intelligent, énergique, qui s'efforçait d'éteindre la flamme du fanatisme, là où elle voulait s'allumer. Nous nous rendîmes chez lui pour demander son avis sur l'opportunité de notre départ, ajoutant que s'il continuait à nous couvrir de sa protection, comme il l'avait fait jusqu'ici, nous étions heureux de rester à Mansourah (2).

" Tant que je commanderai ici, nous

(1) De la Résidence.
(2) A l'époque des événements, le R. P. Francesco était Supérieur à Mansourah, mais très connu à Cafr-Zaïat où il avait été également Supérieur.

répondit-il, vous êtes certains que rien de funeste ne vous arrivera : le passé vous est garant de l'avenir." Je sus depuis qu'il avait été très flatté de notre démarche et qu'il s'était trouvé honoré de la confiance que nous lui témoignions.

Le 9 courant, je reçus une nouvelle lettre du Père Gardien d'Alexandrie, me confirmant ce qu'il m'avait dit dans la première et me priant avec plus d'instance de prendre mes mesures : " Faites vite, me disait-il ; faites vite...."

Mais comment faire ? Le cœur me manquait à la pensée d'abandonner nos Religieuses et les deux familles dont j'ai parlé.

Me confiant dans le Seigneur, j'étais résolu de rester à mon poste, quand vers deux heures de l'après-midi, m'arriva un messager de notre Mission de Cafr-Zaïat, porteur de deux lettres ; l'une de la résidence, l'autre de la Supérieure des Franciscaines, qui ont aussi, comme nous, leur maison à Cafr-Zaïat. L'une et l'autre m'exprimaient leur consolation du fait qui leur était arrivé la veille, et ils me conjuraient d'aller les rejoindre au plus tôt, pendant que

la voie d'Alexandrie était encore libre. Ce qu'ils n'avaient pu m'écrire, Saïd, c'était le nom du porteur, me le raconta.

Dans la soirée du 10, les Franciscaines avaient reçu un télégramme de leur Supérieure Générale qui les appelait de suite au Caire. Le lendemain, après avoir fermé et barricadé leur porte, elles se dirigèrent vers la Station pour prendre le train de 9 heures du matin. Là, elles trouvèrent une famille d'Alep (en Syrie) composée de six personnes : deux hommes, un jeune adulte et trois femmes, qui devaient partir avec elles. Le train attendu arriva, mais il était bondé de fuyards, venant d'Alexandrie où les Anglais commençaient à jeter l'épouvante par leur terrible bombardement. A ce premier train en succédèrent d'autres, tous également pleins de fuyards, de blessés, de malfaiteurs et de brigands : on avait ouvert toutes les prisons à Alexandrie.

Nos Sœurs, devant ces hordes sauvages, ivres de sang, ne respirant que carnage, se réfugièrent, pour se soustraire à leur fureur, dans le dépôt de marchandises, fermé seulement par un simple grillage en bois. Le Père

Hugolin, un de nos Missionnaires de Cafr-Zaïat et la famille Aleppine étaient avec elles. Sitôt qu'on les aperçut, cette foule hideuse jeta contre elles des vociférations horribles et poussa ce cri sinistre : *mort à ces chiens de chrétiens !* Ils parvinrent à se saisir, ces forcenés, de nos deux domestiques, qui furent battus et horriblement maltraités. Quant à elles, pauvres Sœurs, par bonheur, le *Mâahmour* qui se trouvait là, avec sept soldats fidèles, les put soustraire à cette foule en furie, et parvint à les faire entrer dans un magasin plus à l'intérieur, où il les laissa à la garde de trois de ses Vétérans.

Elles passèrent là *onze mortelles heures* dans les plus cruelles angoisses, jusqu'à 8 heures du soir. Enfin, à la faveur de la nuit et protégées par la garde, le *mâahmour* réussit à les conduire à la maison de cette famille d'Alep qui se trouvait plus voisine de la gare que notre Couvent et la maison des Sœurs. Ce fut de cette maison qu'elles m'expédièrent Saïd, afin que je me rendisse de suite à Cafr-Zaïat.

A Mansourah, il régnait alors une tranquillité parfaite. Je voulais que cet homme

retournât à Cafr-Zaïat et me les amenât tous, mais lui n'y voulut point consentir, objectant qu'il avait pour mandat exprès de ne retourner qu'avec moi.

Alors, sans rien dire à personne, je fermai l'église, j'appelai le domestique de la Résidence et, après lui avoir donné les ordres nécessaires, je lui dis : " aujourd'hui même à minuit, ou, au plus tard demain soir, je serai ici ; et si quelqu'un s'informe de moi, réponds-lui que je suis allé traiter une affaire, à la campagne. Je quittai mon habit de religieux, pour revêtir un costume Arabe ; et, accompagné de Saïd, je partis avec l'*Express*, pour Cafr-Zaïat. Il était nuit quand nous entrâmes dans la maison de cette famille d'Alep.

Au premier abord, ces braves gens ne me reconnurent point ; mais ensuite, quands ils surent que j'étais l'ancien Missionnaire de leur paroisse, leur joie fut au comble. Sans perdre de temps, je leur dis qu'il fallait se travestir et me suivre à la gare, afin de partir ce soir même pour Mansourah avec l'*Express*, venant d'Alexandrie. Mais arrivés là, nous apprîmes, à notre grand déplaisir,

que ce train n'était point parti à cause de l'extrême confusion qui régnait dans la ville par suite du *bombardement.* Tout tristes nous retournâmes sur nos pas, les Franciscaines à la maison Aleppine, et moi à notre Couvent.

Le 13, tout était préparé de nouveau pour notre départ, quand je reçus une lettre d'un nommé Joseph Bittar, me conseillant de ne point sortir de la Résidence, parce que le pays se trouvait déjà en pleine révolution. L'élan avait été donné par un soldat fanatique arrivé de Taulat, qui allait par la bourgade de Cafr-Zaïat, publiant le télégramme suivant : " Le gouverneur ordonne de massacrer tous les chrétiens."

La première victime fut un jeune français : deux coups de massue l'étendirent à terre, raide mort ! puis on lui coupa la tête et son corps mutilé resta gisant sur les rives du Nil. Saïd avait été témoin de ce crime affreux : il nous le racontait tout tremblant encore, quand arriva Gad, son frère, qui nous apprit qu'un Cophte venait d'être massacré également ! Il parlait en-

core, quand nous entendîmes frapper à la porte, c'était le deuxième frère de Saïd, qui, anxieux et tout palpitant, venait nous supplier de nous cacher au plus vite, dans la cave.

Mais qu'y a-t-il, lui demandai-je? Viennent-ils pour nous tuer: parle-moi clairement?— Oui, me répondit-il, en sanglotant: uue foule immense, partie de la gare, arrive en hurlant: *mort aux chrétiens*: nous envoyâmes Gad pour voir la direction qu'ils prenaient. Il retourna sur le champ pour nous dire qu'ils se dirigeaient sur la maison Aleppine où se trouvaient nos Sœurs Franciscaines, ainsi qu'un de nos Religieux. Il n'y avait plus à se faire illusion: nous allions être assiégés à notre tour. Nous descendîmes donc dans la cave, comme dans un dernier refuge. Saïd nous renferma dedans, ferma également le couvent et partit.

Pour nous, nous nous préparions à la mort. Mais les cris, les pleurs des femmes de nos Fellahs que la vue de notre infortune mettait au désespoir, augmentaient notre tristessse et nous rendait plus terrible encore l'approche du moment fatal.

Nous étions dans cet état, quand par le soupirail de notre cachette, il nous sembla distinguer des pas timides qui s'avançaient vers nous. A ce premier bruit succédèrent des coups légers, mais répétés sur la porte de la cuisine. Je me retournai vers mon confrère pour lui demander ce que cela voulait dire, quand tout à coup nous nous entendîmes appeler par notre nom, par une voix langoureuse et à demi étouffée par l'émotion. — *Padre Francesco, Padre Fabiano, uscite presto, non temete nulla* : sortez vite, ne craignez rien. Il n'y avait plus de doute, j'avais reconnu la voix de la sœur Maria Pia.— Comment vous ici, lui dis-je, vous êtes donc vivante ? Oui, oui, me dit-elle, voici Abd-el-Kâni qui nous a sauvées et veut aussi vous sauver : ouvrez, n'ayez aucune frayeur.

Nous sortîmes aussitôt, je me précipitai vers la porte de la cuisine et allai me jeter dans les bras du chef des Bédouins, que je connaissais déjà, sans toutefois en avoir la haute opinion que j'en eue plus tard.

Lui m'embrassa, et comme j'étais encore tout tremblant, il m'exhorta à ne rien craindre, m'assurant que personne ne nous tou-

cherait. Il parcourut la résidence, puis il s'assit me tenant toujours les mains dans les siennes ; et pour m'encourager, il me dit : *Vous croyez en Dieu !* (c'est un musulman qui parle à un Franciscain missionnaire) — Oui, certainement. — Eh bien, je vous jure au nom d'*Allah* (le Dieu véritable) qu'il ne vous sera fait aucun mal !

En ce moment même, je m'aperçus qu'un des Bédouins, entrés à la suite de leur chef, brandissait le grand couteau qu'il avait pris en passant à la cuisine comme pour nous en frapper. Une telle attitude ne justifiait que trop nos terreurs : je dis au chef : — Si vous ne voulez pas nous tuer, pourquoi le couteau que cet homme tient en main ? — Je n'avais pas fini de parler qu'il arracha l'arme homicide des mains de ce misérable et ordonna à ses gens de le jeter dehors, ce qu'ils exécutèrent à coups de poings. Puis, se retournant vers moi, il me demanda où nous voulions aller. — A Mansourah, lui répondis-je. — Il ne fit aucune objection. Nous recueillîmes notre petit bagage, le P. Hugolin et le P. Fabien prirent avec eux un peu de linge, nous consignâmes notre

Résidence à nos Fellahs, et au milieu de deux rangées de Bédouins, nous nous rendîmes à la maison Aleppine, où nous trouvâmes, avec les six personnes qui la composaient, nos *quatre* Sœurs Franciscaines de la mission de Cafr-Zaïat, et le *Mâahmour*, avec sept soldats fidèles.

Ici on me demandera peut-être d'où nous vint cette protection si inattendue des Bédouins. Il est vrai qu'autrefois j'avais connu leur chef Abd-el-Kâni : mais je ne me souviens pas de lui avoir rendu jamais de signalés services. Je le traitais avec affabilité quand je le rencontrais par le pays, et, quand parfois il se présentait au couvent, je le recevais cordialement et avec les petites prévenances dues à son titre de chef de Tribu. Cet homme, au cœur droit, conservait le souvenir de ces petits égards et le bon Dieu fit germer dans ce cœur le sentiment de la reconnaissance. Abd-el-Kâni, que la divine Providence nous donnait pour notre salut, dans cette terrible circonstance, accompagné seulement de *dix* hommes de sa Tribu, se rendait à son village, lorsque, passant sur la digue du Nil, il aperçut ces bandes de for-

cenés, avides du sang chrétien. A l'instant, avec ses *dix* hommes résolus, il se jeta contre eux et les mit en fuite. Au même moment arriva le *Mâahmour*, avec ses *sept* vétérans. Ils se trouvèrent réunis devant la maison Aleppine déjà envahie par les pillards et les assassins. Ils les chassèrent et appelèrent les habitants avec les *quatre* Sœurs, les invitant à sortir sans crainte de leur cachette où elles n'attendaient que la mort ! c'est là que Abd-el-Kâni apprit tout d'abord notre détresse.

Mais je reprends mon récit : notre petite caravane, composée donc de treize personnes, six de la famille d'Alep, nos quatre Sœurs, nos deux Pères et moi, marchait sous la protection des Bédouins d'Abd-el et des soldats du *Mâahmour* qui devaient l'escorter jusqu'à la Station, où il était convenu de prendre le train pour Mansourah, lorsque je m'aperçus qu'au lieu de nous conduire droit, ils appuyaient à gauche et nous faisaient prendre le chemin de la *Zaptieh* (prison militaire) : ceci réveilla tous mes soupçons. Nous sommes trahis, ils vont nous massacrer selon l'ordre donné par le fameux

Edit ; et me retournant brusquement vers le chef des Bédouins : — Pourquoi, lui demandai-je, nous menez-vous à la *Zaptieh*, et non à la gare, comme vous nous l'avez promis ?

Pour toute réponse, il ordonna à l'escorte de changer de direction, mais oh ! mon Dieu! quel spectacle ! Nous nous rencontrâmes à la gare avec un train de *cinquante* wagons, traînés par deux locomotives, pleins de fuyards et de blessés. Notre nouvelle situation était pleine de péril, et je supposai justement que la mesure qui m'avait tant inquiété, n'avait été prise que pour nous faire éviter cette funeste rencontre. Les soldats se serrèrent autour de nous et Abd-el avec le *Mâahmour*, sans perdre un instant, s'avance vers le chef de gare et lui demanda la clef d'une pièce réservée aux Dames en voyage. La moindre hésitation nous pouvait coûter la vie : ils nous poussèrent dedans et réussirent à en refermer l'entrée, laissant à la porte soldats et Bédouins pour la défendre.

Mais là que d'insultes, que de menaces, que d'imprécations vomies contre nous, par cette foule hideuse qui nous assiégeait au

dehors : on devine les angoisses de mon pauvre cœur, moi qui comprenais si bien leur langue ! — *Nous les mettrons en pièces aujourd'hui, ces chiens de chrétiens*, criaient les uns, frémissant de rage ; — *quand ils sortiront de là nous les égorgerons tous*, hurlaient les autres. — Ces cris et ces menaces durèrent tout le reste de la journée, — journée ténébreuse, interminable agonie, accompagnée d'inexprimables terreurs et dont le souvenir ne sortira jamais de notre mémoire !

Dans tout cet intervalle le chef de Station, un Cophte schismatique, venait constamment nous trouver pour nous répéter qu'il était impossible de partir. Les trains venant d'Alexandrie se succédaient à de courts intervalles, il est vrai, mais tous chargés d'une foule hostile au milieu de laquelle nous nous serions certainement trouvés en péril d'être massacrés. Nous restâmes donc ainsi, dans ces mortelles angoisses, jusqu'à six *heures !*

Enfin le chef de gare nous déclare l'impossibilité absolue où nous étions de partir. Le massacre des chrétiens de Tantah (ville sur la voie de Mansourah) est commencé,

nous dit-il ; le départ serait votre ruine. Le Mâahmour, en présence de notre situation qui devenait toujours plus grave, voulait s'en laver les mains, lui, en nous persuadant au contraire de partir quand même : il se voyait impuissant à nous protéger davantage.

C'est alors qu'Abd-el-Kâni, ému de compassion, mit à notre disposition, sa personne, sa tribu, sa propre maison.

Emu moi-même et après avoir fait part à mes confrères, aux Sœurs et à la famille Aleppine d'une offre si cordiale, je lui répondis : " Homme généreux, nous nous remettons entre vos mains : vous nous avez déjà délivrés de la mort : je suis sûr que vous ne nous abandonnerez pas ! "

Aussitôt il ordonna de préparer les montures, et en moins d'un quart d'heure, ses Bédouins nous amenèrent quatorze petits ânes : lui-même nous aida à monter en selle, et protégés par nos braves Bédouins, leur chef en tête, nous perçâmes, par un vrai miracle, cette foule hurlante, et sortis de la gare de Cafr-Zaïat, nous nous acheminâmes paisiblement vers la Résidence d'Abd-el-Kâni, au village Arabe d'Elkom.

Cependant nos deux Pères, dans la précipitation du départ, n'avaient point songé à consommer les Saintes Espèces. Nous ne pouvions, à aucun prix, laisser ainsi à l'abandon, le Très-Saint-Sacrement, exposé aux outrages des infidèles, Une de nos quatre Franciscaines, sœur Hélène, s'offrit, par un acte héroïque, à aller le chercher.

Elle partit, escortée de deux Bédouins, sous prétexte d'aller rejoindre du linge oublié ; et, à l'insu de ses gardes, elle rapporta le *Précieux Trésor* que nous eûmes la consolation d'emporter avec nous. Le Lecteur comprendra aisément pourquoi cet acte fut accompli par un femme : nous sommes en plein pays musulman. Peu de soupçons planèrent sur la démarche de sœur Hélène : un Père se rendant à la Résidence pouvait tout compromettre.

Vers les sept heures du soir, nous fîmes notre entrée dans le village. Une foule de Bédouins vint à notre rencontre, pour nous souhaiter la bienvenue.

Nous comprîmes de suite par leurs gestes, comme par leurs paroles, qu'ils nous ménageaient cordialement tous les droits de l'hos-

pitalité, qui est tradionnelle chez tous les disciples de Mahomet ; nous allions en jouir plus largement, comme les protégés, les hôtes, les amis de leur chef et maître, Abd-el-Kâni.

Le *Cheykh* de la Tribu des Bédouins d'Elkom, possédait plusieurs résidences : il nous céda la plus belle. C'était une habitation spacieuse, bien aérée, élégante même. Un grand appartement fut réservé aux Sœurs avec les dames de la famille Aleppine : un autre semblable nous était destiné à nous-mêmes. Entre les deux se trouvait un beau *divan* (salon arabe) orné de coussins et de tapis de Perse ; au-dehors s'étendait une vaste cour, entourée de murailles. A droite se trouvait le logement pour les serviteurs ; à gauche la cuisine avec deux autres chambres !

Il me reste maintenant à parler de l'étonnante cordialité dont les Bédouins usèrent à notre égard, durant les *neuf jours* que nous passâmes au milieu de leur Tribu dans le village d'ELKOM (1).

(1) Le reste, ou la suite du Récit du Père d'Orta, originairement écrit en langue italienne, se trouve traduit textuellement dans le beau Livre de Mme Sodar de Vaulx, intitulé : *Les Splendeurs de la Terre-Sainte* : chap. 37 et 38. C'est cette traduction que nous offrons ici au Lec-

A peine donc avons-nous pris possession de nos appartements, que Mohammed Abd-el-Kâni entra avec une escorte nombreuse. Un *Marghââba* (souhait de bienvenue) aussi cordial que bruyant sortit des lèvres de ces hommes dont le seul regard, un peu avant notre infortune, nous faisait trembler. “ Ma maison est la vôtre, nous dit le Cheykh; éloignez donc toute idée de crainte. Je ne suis pas seul, j'ai à mes ordres vingt mille hommes armés, nous sommes tous prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour vous protéger.” Nous couvrîmes ces paroles de remerciements enthousiastes ! Abd-el-Kâni se retournant vers les siens, ajouta qu'il ne nous avait sauvés que par miracle de l'abominable multitude des fuyards d'Alexandrie.

— Et telle et telle famille, répliqua un des Bédouins, que sera-t-elle devenue ?

— J'ai donné l'ordre à plusieurs des nôtres d'aller les chercher et de les conduire ici.

teur. — Nous avons connu l'*Auteur* personnellement à Jérusalem ; et durant *deux* ans, nous lui avons fourni tous les documents pour son ouvrage, le plus *exact* et le plus *complet* de tous ceux qui ont été écrits jusqu'ici sur la Terre-Sainte.

Alors arriva un homme armé jusqu'aux dents qui, après les saluts d'usage, lui annonça que la famille Mardok, et quelques autres personnes Juives, Grecques et Maronites avaient été sauvées et conduites dans la maison d'un autre Cheykh, son parent. Peu après un second messager entra porteur d'une semblable nouvelle, disant qu'un prêtre latin accompagné d'une troupe de Coptes, de Grecs et d'Hébreux venait aussi d'être mis en sûreté. De ces diverses informations nous conclûmes qu'en dehors de nous treize, une cinquantaine de personnes avaient échappé au danger et étaient installées au village, dans diverses maisons où elles étaient toutes bien traitées et bien nourries. Au coucher du soleil, Abd-el-Kâni se leva, et sans prononcer une seule parole, sortit avec sa suite. Tel est l'usage chez les Bédouins. Immédiatement entrèrent les serviteurs qui devaient préparer la table pour le dîner. Cette table consistait en un grand plateau de cuivre rond qu'ils disposèrent sur un tabouret de même forme, haut d'un pied et demi. Le plateau était couvert de plats de viande, de pastèques, d'herbes aro-

matiques, de riz, de lait caillé et de pain, pain rudimentaire, espèce de galette qu'on mange ici depuis les temps primitifs. Le menu fut toujours le même : cette fois on nous servit à l'européenne, c'est-à-dire que nous eûmes des couverts en argent ; dans la suite nos doigts furent notre seule fourchette, et le pain remplaça la cuillère. Nous nous assîmes autour de cette table d'un genre si nouveau pour nous ; les uns par terre, et c'était le plus commode ; les autres sur une chaise, et c'était le plus fatigant parce qu'ils devaient s'incliner à chaque bouchée. Nous eûmes d'abord plus d'étonnement que d'appétit, mais nous finîmes par rire de nos maladresses et par prendre plaisir à étudier des coutumes et des usages si différents des nôtres. Après le dîner on nous donna du savon, et l'on nous versa de l'eau pour nous laver les mains.

Il était environ neuf heures : nous étions réunis dans la grande salle du milieu quand apparut le Cheykh. Nous nous levâmes aussitôt, mais lui, d'un geste, nous fit rasseoir : " prenez courage, dit-il, soyez joyeux, nous espérons que la paix sera prochaine ! Une

fois conclue, nous vous accompagnerons sains et saufs à votre demeure, heureux d'avoir connu des personnes telles que vous et d'avoir pu vous rendre service."

Deux fois le jour, Abd-el-Kâni recevait des nouvelles : ce soir-là, elles étaient très-alarmantes. La ville de Tantah était pleine de désordre et de confusion, les chrétiens aussi bien que les juifs y étaient cruellement mis à mort. Le gouvernement ne pouvait ou ne voulait pas opposer de résistance, car les victimes était assommées sous ses yeux.

Le jour suivant Arabi-Pacha expédia cent cinquante soldats à Cafr-Zaïat, et trois cents à Tantah, preuve évidente qu'il n'était pas complice du massacre. Le Gouverneur fut révoqué et conduit sous bonne escorte au Caire pour rendre compte de sa conduite, et expliquer comment un négociant Arabe avait sauvé dans sa maison beaucoup de chrétiens ; tandis que lui, revêtu du pouvoir, n'avait pu en délivrer un seul. Et ici Abd-el-Kâni s'éleva avec fureur contre de telle barbaries. " Je les hais, dit-il, je les réprouve ;" nous donnant ainsi à en-

tendre que sa tribu était du parti d'Arabi.

Au milieu de ces discours, nous bûmes le nectar arabique qu'on nous servait chaque jour après souper comme après dîner, avec différence que le matin il était accompagné de sucre, tandis que le soir il était offert dans toute son amertume et sa saveur primitive. La cérémonie du café terminée, nous échangeâmes quelques compliments, puis le Cheykh s'apercevant que ses serviteurs avaient étendu nos lits sur le sol, se retira discrètement avec sa suite, nous laissant enchantés de la dignité de ses manières et des démonstrations de sa politesse franche et affectueuse.

Nous nous rassemblâmes alors devant le Saint-Sacrement, notre *Trésor caché*, pour remercier le Seigneur de ses bienfaits ; nous ne pouvions assez lui rendre grâce de nous avoir délivrés des mains de nos bourreaux et de nous avoir fait trouver le salut auprès de nos ennemis eux-mêmes ! Ainsi se termina notre première journée chez les Bédouins d'*Elkom*..... C'est en prononçant le nom du Seigneur et celui de notre libérateur que nous nous endormîmes, l'esprit

tout préoccupé des étranges péripéties par lesquelles nous avions passé.

Le lendemain, 14 juillet, nous étions déjà debout lorsqu'avec les premiers rayons du soleil nous vîmes, à notre grande surprise, entrer nos domestiques musulmans de Cafr-Zaïat, accompagnés de leur mère. Ils venaient nous féliciter et se réjouir avec nous de nous voir en lieu sûr ; ils nous portaient des figues de Barbarie, des melons et des pains pétris au beurre. L'affection de ces braves gens nous était connue, néanmoins nous étions émerveillés et touchés de la spontanéité de leur démarche. La famille d'Alep, au contraire, bien que très riche et très charitable, ne vit approcher d'elle aucun de ceux à qui elle donnait depuis tant d'années nourriture et logement : cette indifférence la chagrinait beaucoup.

Afin que les Sœurs et nous puissions de plus en plus captiver la bienveillance de notre hôte, il me vint dans l'idée de leur conseiller, comme elles étaient fort habiles dans les ouvrages à l'aiguille, de s'offrir à travailler pour ses femmes. “ Je suis certain, dis-je, que cette proposition sera très

agréable à Abd-el-Kâni. " A peine avais-je prononcé ces mots qu'il entra, comme d'habitude, car il venait, deux fois le jour, nous rendre visite : le matin avant de sortir et le soir quand il rentrait de ses excursions. Je lui fis aussitôt l'offre convenue, ce qui le remplit d'une joie enfantine ; son visage était devenu riant et il répétait toujours : "*Ttayeb, Ttayeb !*" Bien, bien ! A peine eut-il pris congé de nous que deux gracieuses petites filles, accompagnées de Gohar, leur fidèle serviteur, arrivèrent auprès des Franciscaines, tenant en main un coupon d'indienne pour faire deux robes.

La Supérieure les embrassa, leur fit mille caresses et les combla de dragées qui, je crois, ne servirent pas peu à cimenter l'affection naissante, car ses nouvelles amies ne voulaient plus la quitter.

Après le dîner, les Franciscaines demandèrent à être reçues chez les femmes du Cheykh. Elles furent accueillies avec tous les raffinements de la courtoisie orientale. Les Bédouines les firent asseoir à leurs côtés, sur une grande natte étendue au pied d'un divan circulaire ; elles leur baisaient les

mains et les portaient ensuite à leur front en signe de respect. Leur conversation fut animée par des sentiments de bienveillance, de joie et de curiosité.

Cependant les deux robes furent bientôt terminées et endossées par les enfants. Quelles furent les impressions d'Abd-el-Kâni, lorsqu'à son retour, il aperçut ces deux petites créatures rendues encore plus gracieuses sous le joli et frais vêtement confectionné par les Sœurs ? que dit-il au récit des événements de la journée ? je ne sais, mais ce qui est certain, c'est que quand il se rendit auprès de nous, vers les neuf heures, il était radieux, et sa générosité semblait n'avoir plus de bornes. Nous apprîmes également qu'il avait reçu les félicitations d'Arabi-Pacha sur sa magnanime conduite à notre égard ; et cette approbation de celui qu'il regardait comme son ami et son maître le rendit fier et heureux.

Avant de nous retirer, nous remerciâmes notre hôte de toutes ses bontés. “ Pourquoi serais-je méchant, nous répondit-il, les soupirs de l'opprimé montent au pied du trône divin plus rapidement que le vent ne tra-

verse l'espace, et la malédiction pèse sur les jours de l'oppresseur. "

Quant à moi, dévoré, d'inquiétude, je ne pus dormir ; j'attendais le retour d'un de mes bons fellahs que j'avais expédié la veille à Mansourah, pour faire savoir aux Franciscaines que je ne pouvais ni retourner, ni leur ramener leurs compagnes, alléguant pour unique motif, afin de ne pas les effrayer, l'état périlleux de la route.

Enfin, dans la matinée il apparut porteur d'une lettre de la Supérieure, sœur Célestine, ainsi conçue :

Révérend Père,

Nous avons reçu votre lettre, et nous sommes désolées d'apprendre de si déplorables nouvelles ! On ne sait plus que faire ni que devenir... Il y a peu d'heures encore nous étions tout heureuses; nous attendions nos Sœurs, nous avions fait le dîner, préparé les lits, puis nous sommes restées comme abasourdies en voyant s'évanouir ainsi qu'un songe notre chère espérance. De grâce, mon Père, venez vite : faites tout ce que vous pourrez, faites l'impossible pour nous ramener nos compagnes.... Il faut que vous

sachiez que notre bon *Modir* a été changé. Qui aurons-nous à sa place ?

Agréez, etc.

A huit heures, Abd-el-Kâni arriva accompagné d'une garde nombreuse. Il nous annonça que des hordes sauvages arrivaient d'Alexandrie, que la ville de Damanhour venait d'être saccagée par la tribu *d'Auladali* (laquelle était du parti de Tewfik) et que Ramleh, ainsi qu'une bonne partie d'Alexandrie, avait été mise à feu et à sang.

En partant, notre Cheykh nous laissa un derviche célèbre nommé Aly, dans lequel il nous semblait voir son frère et qui ne cessa de nous entourer d'attentions. Si nous allions en promenade, il ordonnait aussitôt à trois ou quatre des siens de nous accompagner ; et, arrivés dans les champs, ces gens couraient devant nous et revenaient tout chargés de fleurs et de fruits qu'ils nous apportaient avec empressement.

Aly occupait une petite chambre contiguë à la nôtre d'où il était très facile de l'observer. Il lisait du matin au soir ; son étude préférée était le Coran et l'Arabe littéraire. Il était devenu si habile dans cette langue, qu'il

s'en servait en poésie comme en prose, avec une facilité et une élégance incomparables. Quand il lisait à haute voix, selon l'usage arabe, son articulation était si nette et si vibrante que, même étranger à cet idiome, on se prenait à l'écouter avec attention. Notre derviche n'avait pas plus de quarante-deux ans, ses manières étaient simples, nobles, je dirai même distinguées ; son visage empreint d'une singulière douceur et d'un grand calme trahissait les qualités de son cœur. Attiré par une secrète sympathie, je cherchais à le connaître plus intimement. J'appris qu'il était natif de Tripoli, et qu'il avait fait ses études au Caire, à la célèbre mosquée d'El-Azhar, ou *mosquée des fleurs*, à laquelle il était attaché.

“ Les affiliés à cette mosquée, me dit-il, sont au nombre de quinze mille ; ils reçoivent chacun une pension journalière d'une piastre égyptienne (cinq sous de notre monnaie) et cinq pains ; quand ils sont absents, le pain leur est donné en monnaie, ce qui représente une seconde piastre. El-Azhar a des chaires dans lesquelles le Coran, la philosophie, les mathématiques, la gram-

maire, la prosodie arabe et la médecine sont enseignées. Elle reçoit comme étudiants, des jeunes gens musulmans des différentes parties de l'Orient ; on y vient de l'intérieur de l'Afrique, de la Syrie, de l'Arabie et de l'Inde. — C'est là, ajouta-t-il, *qu'on cueille des fleurs qui feraient honte à la rose et au narcisse, et que l'on se compose un collier précieux avec les perles des bonnes leçons et des bons discours.* "

Tous les ans, Aly venait passer deux mois à la campagne du Cheykh dont il se glorifiait d'être l'ami intime ; il était arrivé le 2 juillet, deux jours avant nous. Il m'affirma n'avoir jamais eu de relation avec aucune femme et ajouta qu'il était résolu à n'en avoir jamais. Quand ensuite je lui expliquai notre état régulier, nos obligations, notre vie et surtout quand je lui dis notre vœu de chasteté, il se prit pour nous d'une affection extraordinaire et d'un enthousiasme qui n'avait plus de bornes. Il nous disait : " Vous êtes mes Frères ; et aux Franciscaines : Vous êtes mes Sœurs ; " et ces expressions il les répétait sans cesse.

Un soir il nous raconta qu'un fellah le

voyant parler avec nous, lui avait dit : “ Pourquoi parles-tu avec ces gens ? ce sont des chrétiens, il faut les tuer. — Je le réprimandai fortement, ajouta-t-il,et lui fis comprendre que des personnes vouées à Dieu doivent être respectées. ” Comme nous admirions son équité, il répliqua : “ Cette équité n’est qu’un simple devoir, car un de nos sages a dit *qu’un acte de justice est plus méritoire que dix années de prières.* ”

L’amitié qu’Aly avait contractée avec nous se reflétait dans tout l’entourage et augmentait singulièrement la bienveillance de nos protecteurs.

Cependant, Abd-el-Kâni rentra et, me voyant pensif, m’en demanda la raison : “ La raison, lui dis-je, c’est qu’à Mansourah il y a sept Franciscaines qui ne sont plus en sécurité depuis le départ de Modir. Ne pourriez-vous pas envoyer des hommes pour les prendre et les conduire ici ? ” Il me le promit et le jour suivant il leur envoyait une escorte.

Quand il fut sorti, Gohar entra avec l’ordre de faire évacuer la salle : les femmes

d'Abd-el-Kâni arrivaient pour faire visite aux Franciscaines. Je me levai aussitôt ; le serviteur s'en aperçut et voulut me faire rester. Mais je tins à me retirer, ainsi que la politesse musulmane me le commandait. Toute la latitude qui nous était laissée permet de conclure en quel estime nous étions auprès des Bédouins. Les Sœurs accueillirent les femmes de notre chef avec toute leur bonne grâce, et en retour celles-ci les prièrent d'accepter le lendemain à dîner chez elles.

A neuf heures, Abd-el-Kâni rentra avec sa troupe ; les nouvelles qu'il apportait étaient mauvaises. La voie ferrée ainsi que le télégraphe avaient été coupés à Kafar-Daouar et à Alexandrie, Arabi-Pacha se fortifiait de plus en plus et recrutait tous les soldats en disponibilité. En outre il avait ordonné à toutes les *modiryeh* (municipalités) de le pourvoir de grains, de beurre, de riz, de lentilles, de bœufs, de buffles et de chameaux ; et on s'était empressé de mettre ses ordres à exécution.

Dimanche, fête de la Vierge du Carmel, fut, selon les nouvelles que nous recevions,

un jour mélangé de tristesse et de consolation, en cela image parfaite de la vie avec ses contradictions perpétuelles, ses espérances caressées et déçues, ses projets tour à tour formés et abandonnés.

Le soir, Abd-el-Kâni vint nous annoncer que les trains d'Alexandrie, chargés de fuyards, au lieu de diminuer augmentaient et que ceux-ci semaient sous leurs pas la terreur et les ruines. La haine contre les Anglais dont malheureusement les chrétiens du pays subirent la fatale conséquence, se répandit dans toute la population, qui ne pouvait pardonner aux vainqueurs la destruction de la magnifique cité d'Alexandrie, et moins encore leur projet de domination sur l'Egypte entière.

Je reçus une lettre de la Supérieure des Franciscaines de Mansourah, quand déjà les Bédouins étaient en route pour aller les prendre ; elle m'informait qu'à la suite d'un télégramme envoyé par le consul d'Italie, leur promettant un détachement de soldats jusqu'à Ismaïlia, elle et ses compagnes se décidaient à partir avec l'espérance d'arriver au port. Elle ajoutait : “ Mais vous, mon

Père, que faites-vous ; vous ne venez point? avez-vous intention de rester parmi les Bédouins ? ”

A neuf heures, le Cheikh vint nous raconter qu'Arabi, pour empêcher les massacres, expédiait des télégrammes dans tous les lieux importants, investissant les autorités compétentes de la faculté de condamner à mort, sans jugement, celui qui aurait tué un chrétien, ce chrétien fût-il un Anglais !

Enfin, au milieu de ces alarmes et de ces espérances, nous nous retirâmes dans nos chambres. Le Ramadan était commencé : Abd-el-Kâni et ses compagnons demeurèrent, le soir, dans la salle, comme ils le firent durant tout le mois, pour entendre chanter quelques versets du Coran. Cette nuit, on rappelait l'histoire de l'Hégire : ce chant lugubre et monotone nous amena le sommeil, et ainsi se termina notre quatrième journée chez les Bédouins d'*Elkom*.

Le lendemain, 17 juillet, nous avions l'esprit travaillé de projets : nous désirions partir sans nous rendre compte des difficultés du voyage. Abd-el-Kâni et ses com-

pagnons nous en dissuadaient à cause des périls certains qui nous attendaient sur le chemin, tandis qu'auprès d'eux nous étions en sûreté : " Vous avez raison, leur dis-je, mais si un débarquement de troupes anglaises avait lieu, vous seriez tous appelés à la guerre, et alors aux mains de qui nous laisseriez-vous ?

— Je vous enverrais avec mes femmes à Fayoum, répliqua Abd-el-Kâni, et là vous n'auriez aucun péril à courir.

— Mais si Arabi, vaincu par les Anglais, voulait se venger et demandait de nous livrer pour être fusillés ?

— Cela ne saurait être ; d'abord parce qu'Arabi n'est pas capable d'une action si noire ; mais le fût-il, moi et les miens, nous sommes résolus à mourir plutôt que de vous confier à des mains ennemies et de vous laisser faire aucun mal. "

Pour achever de détourner de notre projet toute inquiétude, Abd-el-Kâni ajouta : " Je vais à Cafr-Zaïat ; là, je parlerai avec le *Mâamour*, et lui demanderai des soldats ; unis aux Bédouins que je vous donnerai, ils formeront une escorte avec

laquelle vous pourrez tenter d'aller à Ismaïlia. »

Les nouvelles de la journée étaient plus mauvaises encore que celles de la veille : de toute l'Egypte, on envoyait des hommes à Kafar-Daouar pour grossir l'armée d'Arabi, ou pour être employés aux travaux de fortification. Déjà on avait coupé le canal Mahmoudieh, qui fournit l'eau à Alexandrie, et on avait décidé, pour inonder cette ville, de rompre les digues qui existent dans le voisinage d'Aboukir ; mais la crainte de submerger en même temps la vaste province de Berkhire fit renoncer à ce projet. Schebrkit avait été saccagée et tous les chrétiens mis à mort. Un français, voulant défendre sa maison, tua neuf des rebelles, mais, accablé par le nombre, il succomba à son tour. Alors, ces féroces Arabes, après l'avoir éventré, prirent ses entrailles et les promenèrent comme un trophée glorieux dans tout le village. La nouvelle de cet acte de barbarie nous terrifia.

A neuf heures du soir, Abd-el-Kâni étant de retour, nous communiqua la réponse du *Mâamour* ; il ne pouvait nous donner ses

soldats que jusqu'à Tantah ; pour aller plus loin, il fallait l'ordre du Modir.

Toutefois, Abd-el-Kâni nous rassura en nous annonçant que les Consuls avaient écrit à Arabi pour l'amener à traiter de la paix. Sur cette bonne nouvelle, nous allâmes nous reposer. Le matin, après avoir pris conseil du Cheikh, nous télégraphiâmes au Modir de Tantah, pour lui demander une escorte jusqu'à Ismaïlia. En même temps, je lui écrivis en ces termes :

" Sauvés par le *Cheikh-el-Arab*, dans le village duquel nous nous trouvons, nous supplions votre Excellence de nous faire accompagner de quelques soldats jusqu'à Ismaïlia. "

Peu d'heures après, nous envoyâmes au Caire, une dépêche au Consul d'Italie, M. le comte Gloria, homme éminent qui s'est acquis une belle renommée, en sauvant avec le plus noble dévouement un grand nombre de victimes de la guerre, sans distinction de nationalité. Enfin notre Cheikh devant aller chez Arabi-Pacha pour lui annoncer de la part de son père que dix mille Bédouins armés seraient mis à sa

disposition, nous le priâmes de lui demander aussi une escorte jusqu'à Ismaïlia. Nous épuisions ainsi tous les moyens de sortir de cet état critique qui nous tenait dans une perpétuelle inquiétude.

Avant de partir, Abd-el-Kâni ordonna au Derviche de nous conduire à son jardin. Dans cet enclos fermé par des haies vives de nopals et de cactus, le sycomore, le dattier, l'oranger, le cassier, l'amandier, le mimosa à fleurs jaunes, croissaient pêle-mêle sans symétrie, comme les arbres dans nos forêts. L'ombre et la fraîcheur y étaient délicieuses, et nous aurions pu y reposer agréablement ; mais cette verdure, ces orangers, le beau ciel d'Egypte, n'avaient plus aucun charme pour nous. Tout est amer à qui redoute le lendemain, et c'est en vain qu'Aly s'efforçait de nous arracher à nos préoccupations et de dissiper notre mélancolie.

Au retour de la promenade, on nous dit qu'il était question d'un débarquement des troupes ottomanes à Alexandrie, et je demandais à nos Bédouins s'ils s'y opposeraient.

“ Jamais, me répondirent-ils fièrement, il ne nous est point permis de marcher contre le successeur de notre prophète ! Les Anglais, voilà l’ennemi !..... Depuis que Tewfik s’est donné à eux, nous le considérons comme traître, et déchu du trône, nous accepterions plutôt comme vice-roi un *Affritt* (démon) qu’un tel homme. ”

Le 19 juillet, vers les sept heures du matin, le Cheikh passa chez nous pour nous saluer et partit immédiatement pour Kafar-Daouar afin d’accomplir sa mission. Sa suite était composée de six Bédouins, chefs subalternes, vêtus élégamment et couverts d’armes de grande valeur. A peine montés sur leurs brillants coursiers, ils disparurent à nos regards avec la promptitude de l’éclair.

Durant toute la journée nous ne parlâmes que d’Abd-el-Kâni et des bonnes nouvelles qu’il nous rapportait. De temps à autre, rassemblés autour de notre *Trésor caché*, prosternés aux pieds du divin Maître, nous élevions vers lui des mains suppliantes, et, le cœur plein d’espérance, nous lui demandions avec plus de ferveur que jamais

d'exaucer nos prières. Mais quoi ! le jour passe, le soleil se couche, et le Cheikh qui nous avait assuré son retour, n'apparaît point. Après souper commença le chant plaintif du Bédouin, et, comme la veille, ces strophes monotones ne tardèrent pas à nous endormir.

Vers une heure du matin, j'étais plongé dans une espèce de somnolence, quand j'entendis tout-à coup le piaffement de nombreux chevaux, accompagné d'un murmure de paroles insaisissables et d'un va-et-vient continuel de nos gens. Puis le Derviche entra dans notre chambre, en disant: *Edjà abou esch-Cheikh men el-Fayoum qoumou*, c'est-à-dire : Le père du Cheikh est arrivé de Fayoum, levez-vous ! Je compris qu'il voulait que nous allions saluer le père de notre Cheikh. J'éveillai donc mes compagnons, fis avertir les Sœurs, et nous nous rendîmes en corps présenter nos hommages au père d'Abd-el-Kâni.

Il me serait bien difficile de rapporter tout son discours, mais à ses bienveillantes et affectueuses paroles, il était aisé de comprendre qu'il avait été mis au courant de

nos aventures par Aly : “ Mon fils, nous répétait-il toujours, n’a fait que son devoir ; une fois que vous êtes sous sa protection, vous devez être en sûreté. Si vous préférez ne pas rester ici, à mon retour (il se rendait près d’Arabi-Pacha) je vous emmènerai avec moi à Fayoum, dont les habitants sont en grande majorité chrétiens ; et, maîtres comme moi dans mon propre palais, vous pourrez y ouvrir une école.” Pour nous, après lui avoir exprimé notre reconnaissance avec toute l’effusion possible, nous prîmes congé de lui et allâmes retrouver le toit que nous avions abandonné un instant, remplis d’admiration pour ce noble et grand caractère.

Malgré cet incident, nous fûmes sur pied au lever du soleil ; mais déjà le père d’Abd-el-Kâni était parti par Kafar-Daouar, et nous ne pûmes avoir aucune nouvelle de son fils.

Vers neuf heures du matin, quelques Bédouins arrivant de Cafr-Zaïat nous informèrent que le *Mâamour* avait reçu de Tantah, une lettre nous concernant et adressée à notre Cheikh. En effet, lorsque Abd-el-

Kâni revint vers les six heures du soir, il dit que le Modir lui avait écrit de conduire à Cafr-Zaïat les Religieux et les Religieuses qu'il avait recueillis, ajoutant que le *Mâamour* et le commandant de la troupe avaient les instructions nécessaires pour nous escorter jusqu'à Ismaïlia. Notre joie fut immense, personne n'en doutera.

Abd-el-Kâni voulut dîner avec nous ; ses attentions devenaient plus délicates, plus empressées, et une étroite amitié semblait nous lier ensemble. J'éprouvais un sentiment plein de tendresse et d'admiration pour ce musulman, dont la conduite honorerait un chrétien, et lui, il semblait heureux d'avoir trouvé des êtres qui le comprissent et qui lui fussent reconnaissants. Il parla beaucoup ; sa parole était grave, spirituelle, insinuante ; ses vues étaient élevées, ses aperçus d'une grande justesse. La conversation tomba naturellement sur la guerre, sur Arabi, sur l'Angleterre. Tantôt Abd-el-Kâni reconnaissait l'importance politique de ce grand pays, louait sa belle et puissante flotte et la valeur de ses soldats ; tantôt il la méprisait et la couvrait de malé-

dictions : " Nous nous ferons mettre en pièces, s'écriait-il, mais nous ne nous donnerons jamais pour vaincus ; nous préférons une guerre éternelle à une éternelle oppression ! ... Le mécontentement du peuple est à son comble, et les petits, quand on les pousse à bout, ne connaissent plus de mesure : le chat dans son désespoir arrache les yeux du tigre. Les massacres qui portent l'épouvante dans tous les villages retomberont sur leurs envahisseurs, leur audace a allumé la fureur des indigènes qui se vengent sur les chrétiens des maux qu'ils ont soufferts. Le sac de Ramleh et d'Alexandrie a été le fait de la tribu d'*Auladali*, du parti de Tewfik ; et non-seulement Arabi-Pacha ne les a pas commandés, comme on veut le faire croire, mais il les a réprouvés avec toute l'énergie de son âme et avec toute l'indignation de son cœur. Au reste Arabi est décidé à résister de toutes ses forces aux convoitises de la superbe Angleterre ; s'il n'est pas homme à s'abaisser pour plaire au gouvernement, il est de ces héros qui savent s'élever, alors même qu'on les envoie boire les eaux

amères de l'exil." En parlant ainsi, Abd-el-Kâni était profondément remué, et quand nous nous séparâmes, une ombre noire avait passé sur son front. Nous avions été frappés de la hardiesse de ses confidences et de la peinture qu'il nous traçait de l'état des esprits en Egypte. Il nous semblait que quelque chose de plus funeste encore se préparait dans l'avenir, et ce présage assombrissait un peu les joies de notre délivrance.

Le lendemain à l'aurore nous étions tous sur pied et équipés pour le départ. Notre premier soin fut de prendre le Saint-Sacrement que j'emportais respectueusement, tout en le mettant à l'abri des regards indiscrets.

Les Franciscaines se rendirent ensuite chez les épouses du Cheikh pour les remercier de leur hospitalité! Elles parurent très sensibles à leurs compliments, mais encore plus affligées de leur départ. " Pourquoi nous quittez-vous, disaient-elles, restez ici, n'êtes-vous pas aussi bien que chez vous?" Les Sœurs, en effet, s'étaient attirées non seulement la sympathie de ces

femmes en se rendant utiles par leur habileté à manier l'aiguille, mais le respect et l'admiration de tous par leur candeur, leur réserve et leur affabilité.

Enfin nous saluâmes une dernière fois cette demeure hospitalière au milieu des bénédictions de tous. Le *Mâa-es-Salameh*, si doux au voyageur, partait de toutes les lèvres, j'en avais le cœur ému et ne pus retenir mes larmes.

Le Cheikh et Aly, montés sur de superbes chevaux, nous précédaient ; nous suivions à pied avec une troupe de Bédouins, qui voulurent nous accompagner jusqu'en dehors du village. Oh ! que de poignées de mains nous reçumes sur ce petit parcours ! Si nous n'avions point contraint nos gens à se retirer, ils seraient venus avec nous jusqu'à la station. Nous leur dîmes un dernier adieu et poursuivîmes notre route, toute encombrée de curieux, que nos cavaliers avaient peine à écarter.

Arrivés à la gare, dont certes nous n'avions pas perdu le souvenir, nous trouvâmes que rien n'était changé et l'on nous plaça exactement dans le même lieu que

nous avions occupé neuf jours auparavant. La porte fut immédiatement fermée ; les soldats et les Bédouins la gardèrent soigneusement, car nous étions environnés de fuyards et de gens suspects.

En attendant, les trains de marchandises passaient et repassaient chargés de soldats et de munitions pour Kafar-Daouar ; mais on n'apercevait aucun train de voyageurs pour Ismaïlia, de sorte que deux télégrammes, l'un venant du Caire, l'autre de Kafar-Daouar, donnant ordre de nous faire partir avec une bonne escorte, demeuraient forcément sans effet !..

La matinée se passa dans cette anxiété, et, à quatre heures de l'après-midi, rien n'annonçait encore le départ. On pensa alors à nous fournir un train exprès, pour lequel toutefois l'administration demanda quarante-quatre guinées égyptiennes, c'est-à-dire onze cent vingt-quatre francs de notre monnaie. En présenee d'une telle exigence, je perdis tout espoir. Le chef de gare, *Moallem Tchalaby*, s'aperçut de ma peine et télégraphia aussitôt à Arabi que nous ne pouvions nous embarquer faute

d'argent. Arabi-Pacha répondit immédiatement : " *Qu'on les fasse partir aux frais du Gouvernement.*"

Il n'y avait pas en ce moment de locomotive, mais on nous assura que la première qui arriverait soit du Caire, soit de Kafar-Daouar, serait pour nous. Hélas ! les locomotives passent et repassent, aucune ne s'arrête. . ! Notre angoisse devenait extrême.

Au milieu de ces perplexités et de cette longue attente, nous fîmes la connaissance du Commandant des cent cinquante soldats, qui gardaient la station, Ey-Pacha, homme excellent, affectueux, généreux, qui se multiplia pour nous être utile. En ce fatal moment, où tout était embûches et difficultés, son intervention en faveur des Franciscaines fut des plus heureuses. Ces dernières avaient remis, en fuyant précipitamment et sans avoir le temps de faire aucune convention écrite, leur maison, leur jardin et leur bétail à un fellah qu'elles croyaient honnête. Notre homme, au contraire, se prévalant des circonstances, se rendit maître absolu de l'immeuble et nia ensuite que le bétail appartînt aux Sœurs. Le

Commandant ayant entendu leur déposition, envoya chercher le fellah, l'obligea à restituer, à tout consigner, selon le désir des Sœurs, au gardien de notre Hospice. De plus, il nous offrait un piquet de soldats si nous voulions rentrer dans nos habitations et ne pas aller plus loin. Nous le remerciâmes avec effusion, lui disant que nous nous laisserions séduire par une offre si obligeante, si nous avions espoir que sa demeure en ces lieux dût se prolonger quelque temps.

Le soleil était déjà couché et personne ne pouvait encore prévoir l'heure de notre départ.

Le père d'Abd-el-Kâni arrivait en ce moment de Kafar-Daouar ; ayant appris par son fils que nous étions à la station, il vint nous saluer avec sa suite. Quel plaisir nous éprouvâmes à revoir cet homme vénérable, à le remercier, à lui exprimer notre éternelle reconnaissanee !.. Il nous écoutait avec sympathie, et nous répétait toujours : “ Que le Seigneur vous accompagne ! Quand vous serez à l'abri du danger, faites-nous connaître votre bonne arrivée, et puis, venez

nous retrouver ; ma demeure sera la vôtre, et l'hospitalité sera plus douce pour vous, car alors la guerre aura cessé d'étendre sur nos campagnes son crêpe funèbre." Ce touchant adieu et cette expression de la plus noble politesse, m'ont vivement touché. Il voulait nous laisser quelques Bédouins pour escorte, mais le Pacha le remercia, lui disant que cela n'était pas nécessaire.

Toutefois, avant de nous séparer, nous priâmes nos amis de jeter un coup d'œil sur nos habitations. Ils portèrent aussitôt leurs mains au front puis au cœur et nous dirent : " Vos biens sont sous notre surveillance, partez tranquilles et sans préoccupation." Ayant dit ces mots, ils se préparèrent au départ ; nous leur serrâmes la main et je surpris quelques larmes le long de leurs paupières brûlées par le soleil.

Cependant nos affaires n'avançaient point: à onze heures du soir, nous étions encore là, sans avoir mangé de la journée, de sorte qu'aux angoisses de notre position venaient se joindre les tortures de la faim. Le chef de gare télégraphia de nouveau à Arabi, lui donnant avis que nous nous trouvions encore

à Cafr-Zaïat et sans moyens d'en sortir.

Eh bien ! qui le croirait ? Cet homme que ses ennemis dépeignent si cruel, si inhumain, nous expédia de suite, de Kafar-Daouar, une locomotive qui arriva à une heure du matin. Elle fut aussitôt attachée à notre wagon, et, une demi heure après, nous étions en route. Les soldats que nous donna le Commandant, sous la conduite d'un officier, se montrèrent bons et honnêtes.

La défense d'allumer aucune lampe dans l'intérieur des voitures fut formelle, ainsi que l'ordre de tenir les fenêtres fermées et de baisser les rideaux. Nous ne tardâmes pas à apprécier la sagesse de cette mesure, car, à peine étions-nous arrivés à Tantah, que nous fûmes environnés de toute la populace échappée d'Alexandrie, qui lançait à tue-tête des vociférations et des menaces.

L'officier, directeur du train, fit en sorte que personne ne pût pénétrer jusqu'à nous, et ainsi nous échappâmes à ce nouveau danger. Les mêmes scènes se renouvelèrent à Benha et Zagazig.

Enfin, samedi, 22 juillet, à six heures et

demie du matin, nous descendions à Ismaïlia, à l'Hospice de Terre-Sainte !....

Après quelques moments de repos, nous dûmes, la Supérieure des Franciscaines et moi, nous présenter au Gouverneur, qui, d'après notre déposition, remit à l'officier un certificat constatant que nous étions arrivés sains et saufs, puis nous retournâmes chacun dans nos demeures respectives. Les Franciscaines se rendirent chez leurs compagnes qui venaient joyeuses à leur rencontre, et nous, à l'Hospice, auprès du Père Pascal, Président, et du Père Léonard, qui nous reçurent comme on reçoit des naufragés, des gens qu'on a crus la proie de la mort, et qui nous arrivent pleins de vie !

CHAPITRE VIII.

ABD-EL-KANI EN PRISON ET CONDAMNÉ A MORT.
LE PÈRE FRANCESCO D'ORTA OBTIENT SA DÉLIVRANCE.
GRAND TRIOMPHE.

ABD-EL-KANI était du parti d'Arabi ; mais admettez qu'il n'en fût pas, comment aurait-il pu résister aux ordres du Pacha dans un temps aussi critique ? En effet pour rendre ses positions de Kafar-Daouar plus solides et empêcher les forces anglaises de marcher sur le Caire, la capitale, il avait besoin d'hommes, et ces hommes, le chef des Bédouins devait les lui fournir : tel était le commandement absolu du maître !

Quand, dans la suite des événements, Arabi fut battu et fait prisonnier à Tel-

el-Kébir, le 14 septembre, on fit rechercher partout avec grande diligence et arrêter tous ses partisans et ses complices. Or, parmi les détenus, se trouva aussi notre Bédouin, notre sauveur et celui de tant d'autres chrétiens.

C'était le 1er Octobre, à onze heures de la nuit, que me fut expédié, à Mansourah un messager nommé Elyan, pour m'annoncer la triste nouvelle de l'arrestation de notre Bienfaiteur, et pour me supplier de faire pour lui ce qu'il avait fait le premier pour nous.

Sans perdre un seul instant, je pris avec moi deux Sœurs Franciscaines, et nous partîmes pour Tantah. A notre arrivée, je me rendis chez le Gouverneur pour lui présenter une lettre du Vice-Consul de France à Mansourah, qui lui faisait connaître qu'Abd-el-Kâni avait sauvé du massacre les Franciscaines et beaucoup d'autres chrétiens, et le priait, en considération d'un tel bienfait, de me permettre au moins de lui faire une visite dans sa prison. Mais le croirait-on ? à cette demande si légitime, le Gouverneur, en présence de tout son entourage, jetant la

lettre à terre avec colère, s'écria : "Quoi? demander à voir ce misérable qui voulait tuer le Vice-Roi ? " Je sortis découragé et me mis à faire le tour de ces affreuses prisons. Avec ma vieille expérience de l'Egypte, je m'approchai fort prudemment de la sentinelle et je lui demandai à voix basse si c'était là que se trouvait le chef des Bédouins. Il me répondit par un signe de tête affirmatif. Je lui glissai alors adroitement dans la main le magique *Bakhschiche*, en le suppliant de me le faire voir. Après un court délai, une sombre porte s'ouvrit, je me sentis pousser en avant et l'entendis se refermer sur moi. Je trouvai sept ou huit prisonniers couchés par terre et dont les chaînes rivées au cou et aux pieds rendaient tout mouvement impossible. Si le Chef n'avait pas crié: " *Ya abouna erhamni !* ô Père, ayez pitié de moi, " je ne l'aurais pas reconnu dans ce lieu plein d'horreur et d'obscurité. Je m'approchai de lui et, à travers les larmes de notre mutuelle et profonde émotion, je lui donnai l'assurance que les Franciscains et les Franciscaines de la Mission tenteraient l'impossible pour obte-

nir sa liberté, et que Dieu, qui ordonne la reconnaissance envers nos Bienfaiteurs, nous viendrait lui-même en aide dans cette entreprise.... Je parlais encore lorsque je sentis une main de fer s'abattre sur mon épaule, et je dus sortir au plus vite.

J'offris à la sentinelle mes plus vifs remerciements et je courus à la station, où je retrouvais les Franciscaines à qui je racontai tout ce qui venait de m'arriver.... Nous convînmes qu'aussitôt arrivés au Caire nous irions frapper à toutes les portes pour obtenir l'élargissement de notre Cheikh. Je passe sous silence les nombreuses démarches que nous fîmes pour cela ; qu'il me suffise de dire que pendant quinze jours entiers nous mîmes en émoi toute la diplomatie Egyptienne, Anglaise et Française au Caire avec nos incessantes suppliques en faveur d'Abd-el-Kâni. Je serais ingrat si je ne mentionnais ici ceux qui nous aidèrent particulièrement dans notre entreprise. En nous entendant raconter les prodiges que ce chef de Bédouins avait faits pour nous sauver des massacres, les Pachas, les Ministres, les Amiraux anglais et jusqu'au fils lui-même

de la Reine Victoria, s'écrièrent d'une commune voix : " Cet homme mérite vraiment d'être mis en liberté ! " Dans toute la ville du Caire on ne parlait que de la noble conduite du Bédouin à notre égard, et de nos démarches pour sa délivrance. Enfin, je reçus du Ministère la consolante nouvelle que notre ami nous serait rendu, et que je pouvais aller moi-même à Tantah présider à son élargissement.

Je partis, en effet, le lendemain, mais non sans quelque crainte secrète, parce que je savais qu'Abd-el-Kâni avait de nombreux et de puissants ennemis qui demandaient sa tête à tout prix. Arrivé à Tantah, je m'acheminai lentement vers les prisons. La sentinelle était là, et, du plus loin qu'elle m'aperçut, elle me fit signe d'allonger le pas. Arrivé près d'elle, elle me dit avec empressement : " Le gouverneur a reçu ce matin un télégramme conçu en ces termes : " " Mettez en liberté le chef des Bédouins Abd-el-Kâni, et le consignez au P. Francesco. "

Délivré de ses chaînes, le Cheikh était assis dans une petite chambre où il m'attendait, et, tout en larmes, il se jeta à mon cou

dès qu'il me vit entrer. Après cette première effusion, nous sortîmes et Abd-el-Kâni se rendit à la mosquée voisine pour remercier Dieu de sa délivrance. Quant à moi, je m'empressai de télégraphier au Père Gardien (Supérieur) de notre Couvent du Caire et aux Franciscaines pour annoncer la délivrance définitive de notre ami.

J'allais partir pour le Caire, lorsqu'arriva notre Cheikh avec ses Bédouins. Ils sautèrent sur le premier train de marchandises qui passa et m'entraînèrent avec eux.

Tout le long du parcours, ces enfants du désert laissèrent libre cours à leur enthousiasme et ne cessèrent de faire entendre des chants de triomphe. A l'approche des villages qui bordent la voie ferrée, ils attachaient des banderolles blanches à l'extrémité du canon de leurs fusils. La population, déjà informée de la délivrance de son chef, répondait à ces signaux par des acclamations prolongées ; un cavalier parti à bride abatue, avait en effet devancé le train, pour annoncer la bonne nouvelle aux villages de la tribu. Nous arrivâmes près de Cafr-Zaïat vers quatre heures et demie du soir ;

mais notre convoi s'arrêta à une certaine distance de la station. Toute la gare était bondée de monde et la foule arrivait jusqu'au lieu de notre arrêt. Les personnes les plus distinguées de notre pays, de tout rang et de toute religion, étaient là avec la Tribu qui attendait son Chef.

Notre trajet jusqu'à la gare fut difficile, Abd-el-Kâni me tenait par la main et voulait marcher à mon côté ; ce fut impossible, tant la foule qui nous serrait était compacte. Il devait les embrasser tous parce que tous l'embrassaient et lui exprimaient leurs chaleureuses félicitations comme à un homme revenu de l'autre monde. Le Cheikh répondait à chacun d'eux, en me désignant de la main : « Voici celui qui m'a sauvé la vie ! » Alors cette foule et spécialement les hommes de sa tribu, se portaient vers moi, me baisaient les mains, m'embrassaient avec une expression de reconnaissance et de joie qui tenait du délire ; c'était un spectacle indescriptible.

Nous réussîmes enfin à traverser la gare ; à la porte stationnaient les cavaliers avec deux chevaux en laisse. Et moi qui me

croyais enfin délivré de cette parade au milieu d'un peuple et dans une ville où j'étais si connu, je me vois tout à coup enlevé par les Bédouins et placé sur un beau cheval blanc, malgré toute la résistance que je pus opposer à cette ovation extraordinaire. Me voilà donc chevauchant escorté par la multitude. Les cavaliers Bédouins marchaient en avant et se livraient à leur *fantasia* avec force décharges de mousqueterie. Ceux qui étaient restés dans les maisons montaient sur leurs terrasses ; à toutes les fenêtres, à tous les balcons on agitait les écharpes avec des acclamations frénétiques! C'est au milieu de ces ovations que nous arrivâmes à la maison des Franciscaines qui, elles aussi, nous attendaient. Nous descendîmes de cheval et Abd-el-Kâni s'avança gravement vers les Religieuses pour les remercier publiquement de tout ce qu'elles avaient fait de leur côté pour sa délivrance. De là, nous l'accompagnâmes jusque sur les rives du Nil, où il remonta à cheval après nous avoir adressé à tous un chaleureux adieu.

Le lendemain il offrait un banquet splendide à tous les négociants et à toutes les

familles aisées de Cafr-Zaïat, tandis que je retournai paisiblement à Mansourah où je rendis grâces à Dieu et à notre Père saint François de ce qu'il m'avait été donné de payer de cette manière ma dette de reconnaissance envers Abd-el-Kâni.

CHAPITRE IX

LES FRANCISCAINES APRÈS LA GUERRE.

Les Franciscaines (1) rentrèrent au Caire, le 29 septemdre 1882, avec leur bien-aimée Supérieure.

A peine de retour, elles furent demandées à la citadelle pour soigner les soldats anglais. Elles acceptèrent et consacrèrent à ces malheureuses victimes de la guerre leurs soins les plus dévoués. La Reine d'Angleterre leur décerna une croix d'honneur en témoignage de reconnaissance, tandis que le Kédive leur faisait en argent un don considérable employé aussitôt à

(1) Mme Sodar de Vaulx continue sa narration, en consacrant une dernière et très belle page à nos humbles Sœurs Franciscaines, auxquelles elle semble avoir voué une particulière vénération.

la reconstruction des couvents qui avaient souffert de la dévastation et du pillage. Toute crainte d'hostilité nouvelle avait disparu et l'on reprenait peu à peu les travaux de la paix.

Cédant aux vœux des habitants d'Alexandrie, les Franciscaines allèrent établir dans cette ville une école dans le quartier du port (*alla Marina*): c'était en mars 1883. En peu de mois le nombre de leurs élèves dépassait le chiffre de deux cents. Evidemment l'habitation qui était petite ne pouvait plus suffire, et elles en achetèrent une autre spacieuse et commode au prix de cent mille francs.

C'était peut-être téméraire ; comment payer cette somme?....La Providence y pourvut et les filles de saint François furent récompensées de leur confiance illimitée, comme ces multitudes qui suivirent Jésus au désert sans souci d'elles-mêmes. La moitié de la somme fut donnée par l Archevêque d'Alexandrie et d'autres personnes charitables ; l'autre fut empruntée au Crédit Foncier, payable en dix années.

Nous avons visité la maison Francis-

caine d'Alexandrie; elle est très florissante; elle compte quatorze Sœurs, cinquante pensionnaires et plus de trois cents externes. Elle est dirigée par la sœur *Maria Pia* dont nous avons parlé dans l'épisode des Bédouins d'*Elkom.*

J'ai eu occasion de la voir pendant notre séjour dans la ville des Ptolémées et j'ai été charmée de l'élévation de son âme et de la tendresse de son cœur à l'égard des pauvres : se faire tout à tous, est sa devise.

Comme je la félicitais de tant de succès obtenus, elle me répondit modestement comme tous ceux qui se consacrent à l'exercice de la charité : " Il nous reste encore beaucoup à faire."

On appelle les Franciscaines de toutes parts, on se les dispute, c'est un irrésistible entraînement qui gagne de proche en proche. Leur fondation d'Alexandrie était à peine terminée qu'elles furent demandées instamment par l'évêque de Malte qui leur faisait don d'une maison et du mobilier. Elles étaient heureuses d'aller dans cette ville célèbre, semée de monuments chrétiens,

depuis le magnifique temple de saint Jean qui garde les cendres des chevaliers, champions de la Croix contre la barbarie musulmane, jusqu'à la modeste église des Frères Mineurs, qui a le privilège d'attirer les foules. Vivre au milieu d'un peuple fidèle à ses traditions et le plus religieux de tous, retrouver en quelque sorte le ciel et les coutumes de leur patrie, c'était une grande consolation pour nos Franciscaines.

A leur arrivée elles furent accueillies par le clergé et les habitants avec de grandes démonstrations de joie : depuis elles n'ont cessé d'être honorées et choyées; leur couvent de Malte est un des plus prospères.

Les Franciscaines à Jérusalem.—La qualité maîtresse de l'esprit de Sœur Catherine, comme nous l'avons vu (1), c'était la raison, nourrie de piété et éclairée de lumières sur naturelles. Son coup d'œil était sûr, et en toutes questions, elle trouvait le point pratique qu'elle étudiait à fond. A cette qualité si

(1) Plus haut, lorsque l'*Auteur* a parlé de la grande Maison du Caire dont la Sœur Catherine est la Fondatrice.

rare elle joignait la patience : partie de Férentino avec la pensée de fonder un établissement à Jérusalem, elle vit, sans se décourager, s'écouler trente années avant la réalisation du plus ardent désir de son cœur.

Le Père Guido (1), Custode de Terre Sainte, dont nous avons eu occasion de louer l'habile et bienfaisante administration, appela les Franciscaines pour compléter l'œuvre de Mgr Gaudenzio (2), et leur remit la direction de l'orphelinat de jeunes filles, qui, fondé par son prédécesseur, était jusqu'alors confié à de pieuses laïques.

Ce fut sur la terre, la dernière consolation de Sœur Catherine !

Sa longue carrière pleine d'œuvres fut couronnée par cette installation rapidement organisée au pied du Calvaire. Cette fondation restera comme une prière permanente pour celle qui, sans calcul, sans or ni provisions, s'élança à la conquête des âmes, le Cru-

(1) Aujourd'hui Archevêque d'Alexandrie.
(2) Son Prédécesseur dans le gouvernement de la Custodie.

cifix sur la poitrine et la charité dans le cœur.

Sœur Catherine fut admirable de résignation dans sa dernière maladie. Au milieu de douleurs aiguës, elle ne perdit point sa gaîté habituelle ; elle relevait le courage de ses filles éplorées et les consolait de son départ prochain. Quand la parole expira sur ses lèvres, son regard, devenu plus expressif, semblait dire : " Mes enfants, ne pleurez pas votre mère ; Jésus l'appelle.... Suivez la voie que je vous ai tracée, et nous nous retrouverons en Lui ! "

Elle s'éteignit doucement, sereine et tranquille comme le Juste.

Les sombres images de la mort se dissipent promptement là où brillent les clartés éternelles ; bientôt la maison du Caire mit fin à son deuil et ne conserva que le parfum des vertus de sa Fondatrice.

Sœur Colombe (1) fut acclamée Supérieure Générale par ses compagnes réunies en chapitre extraordinaire. Son élection fut ratifiée avec joie par l'Archevêque d'Alex-

(1) Dont nous avons rapporté plus haut l'intéressante relation.

andrie, qui n'ignorait pas l'influence heureuse et puissante qu'elle exercerait dans la Congrégation naissante destinée à rayonner dans tout l'Orient.



CONCLUSION



NOUS avons rappelé au Premier Chapitre du présent Ouvrage, la Mission de saint François en Egypte et en Terre-Sainte, et comment ce voyage du séraphique Patriarche avait eu pour résultat d'ouvrir ces contrées au zèle et à l'apostolat de ses Enfants. La grande Mission de la Terre-Sainte était désormais fondée.

Que le Lecteur Bienveillant nous permette, avant de terminer, de rappeler aussi à son souvenir, avec l'origine de cette Mission,

sa rapide histoire à travers les siècles (1).

La Mission de Terre-Sainte ! qui intéresse la catholicité tout entière, et à tel point que plus de *cinquante* Papes l'ont recommandée par des Bulles spéciales, trouva aussi, dès son origine, aide et secours auprès de nos communs ancêtres, les Fidèles de la vieille France catholique, comme elle a toujours trouvé appui et protection chez tous les gouvernants qui se sont succédé à la tête de la Nation très chrétienne (2).

En effet, c'est en France, par les entraînements de la parole ardente d'un moine Français (Pierre l'Ermite) et dans un concile présidé par un Pape Français (Urbain II), que la première Croisade fut résolue. Personne n'ignore qu'un Royaume Français, à Jérusalem, en fut la conséquence. Saint Louis expira sur la plage africaine, et nos

(1) L'Auteur des *Splendeurs de la Terre-Sainte* (splendide volume qui a été accueilli si favorablement en France) prépare un ouvrage complet et de haute valeur, sur cette page de l'Eglise d'Orient qui n'a encore été retracée *en entier*, par aucun Ecrivain, jusqu'à l'heure présente.

(2) Les quelques pages qui vont suivre ont été empruntées presque textuellement au *Rapport* rédigé par le R. P. Marie Léon Patum, Missionnaire Apostolique de Terre-Sainte (mort il y a peu d'années), et lu à l'assemblée générale des Œuvres catholiques à Paris, le 16 mai 1879.

monarques héritèrent de son zèle pour les Saints-Lieux. François Ier les sauva de leur perte imminente : Louis XIII leur fit des dons magnifiques : Louis XIV et Louis XV les protégèrent, et cette tradition de la France ne s'est jamais interrompue, pas même aux plus mauvais jours de la Terreur : et actuellement encore, et plus explicitement que par le passé, la Custodie de Terre-Sainte se trouve, depuis le Congrès de Berlin, *officiellement et exclusivement* sous le haut Protectorat de la France catholique.

Les Sultans d'Egypte et de Constantinople viennent à leur tour, et, malgré leurs propres persécutions, confirment, de distance en distance, à travers les siècles, les *droits* des Francs (catholiques Latins) *sur ces principaux sanctuaires*, par une suite de *Firmans*, dont le texte original se conserve précieusement dans nos Archives de Terre-Sainte.

La Mission ou Custodie de Terre-Sainte embrassa successivement l'île de Chypre, l'Egypte, la Syrie, et la Palestine, toutes ces contrées que saint François avait visitées lui-même. Aujourd'hui elle s'étend

des rives du Bosphore (Constantinople) aux confins de la Mer Rouge.

Les Franciscains en Terre-Sainte depuis près de sept cents ans, Gardiens des Sanctuaires, au prix de mille sacrifices, au prix de leur propre sang.

De retour en Italie, saint François envoya Frère Benoît d'Arezzo comme Provincial d'Orient, où ses Religieux avaient dejà bâti plusieurs Couvents. En 1222, les Franciscains construisaient une petite Résidence sur le Mont-Sion près du Saint Cénacle. En 1226, le Gardien du Couvent de la Ville Sainte, Frère Jean de saint Martin, était sacré Patriarche de Jérusalem ; et en 1229, le même Ministre Provincial, Frère Benoît, donnait l'habit de novice à l'Empereur de Constantinople, son ami, Jean de Brienne, qui quittait ainsi le sceptre et la couronne pour revêtir les humbles livrées d'un disciple de François d'Assise.

Le Pape Grégoire IX, par une Bulle

datée de l'année 1230, confia aux Franciscains *la garde des Sanctuaires ;* et une autre Bulle du même Pape recommande les Frères-Mineurs (les Franciscains) aux patriarches d'Antioche.

Vers la même époque et pendant les années subséquentes, le Sultan d'Egypte reconnaît et accorde aux Cordeliers (Franciscains) des droits sur les sanctuaires, les regarde comme Custodes et maîtres du très Saint Sépulcre et du Calvaire. Un nouveau firman de Saladin confirme leurs titres de propriété sur le Cénacle et le très Saint Sépulcre. Et de tous ces précieux Sanctuaires, pas un n'avait été confié à notre Père saint François, ni à ses enfants, à leur arrivée en Terre-Sainte.

Les catholiques ne possédaient déjà plus alors un seul pouce de terrain, ni à Jérusalem ni dans la Judée entière ; ce sont nos Pères, qui, avec les aumônes d'Occident, les acquirent peu à peu, un à un, au prix de mille difficultés et de grandes souffrances, et bientôt il auront à les défendre au prix de leur propre sang.

En 1245, les farouches Karesmiens, qui

avaient été appelés contre les Croisés accoururent en Palestine, s'emparèrent de Jérusalem et firent, des chrétiens, un affreux carnage. *Cinq mille* catholiques y furent massacrés par ces barbares, et avec eux tous les Franciscains qui se trouvaient dans le très Saint Sépulcre au Saint Cénacle. D'autres Franciscains, des diverses missions dela Terre-Sainte, partagèrent bientôt avec leurs Frères de Jérusalem la gloire du martyre. Les Mamelouks pillèrent et brûlèrent les villes de Bethléem, Nazareth, et Arsouf, et y mirent à mort plusieurs de nos Pères. A Saphet, deux Franciscains furent écorchés vifs en haine de la foi, puis soumis à une flagellation inhumaine et enfin décapités. En revenant d'Egypte, son Sultan le cruel Bibars, saccagea la ville de Jaffa, ravagea la Syrie, détruisit nos couvents de la Montagne Noire, d'Antioche et de Tripoli et *en massacra tous les Religieux.* Ailleurs ce furent d'autres martyrs. A Azoth, un Franciscain eut, par ordre du Sultan, la langue arrachée et toutes les phalanges des doigts coupées successivement les unes après les autres. On l'écorcha vif, après cette

cruelle torture, et enfin on lui trancha la tête.

L'an 1291, saint Jean d'Acre, dernier boulevard des Croisés en Palestine, tomba au pouvoir des infidèles. Tout le clergé latin, avec tout ce qui restait de Croisés en Palestine, ainsi que tous les Ordres tant religieux que militaires, tous quittèrent la Terre-Sainte. Les Franciscains restèrent seuls au milieu des ruines et de la désolation générale ; et ils resteront ainsi durant près de *six siècles*, en butte à des vexations sans nombre, visités par des tribulations continuelles, mais gardant fidèlement, et comme précédemment jusqu'à l'effusion de leur sang, la double mission qui leur est confiée : la garde des Sanctuaires et la conservation de la foi parmi les Latins indigènes.

Quelques exemples choisis entre mille suffiront pour montrer que les tribulations de tout genre ont été durant *six siècles* comme le pain quotidien de nos Pères en Terre-Sainte.

Un Franciscain français, le père Royer Guérin d'Aquitaine, avait été délégué par l'Ordre pour ouvrir des négociations avec

les nouveaux maîtres de la Palestine. Il obtint en 1307 du Soudan d'Egypte, la faculté pour les Franciscains d'habiter les Sanctuaires et de les desservir librement. En 1337, ce même père Roger fit bâtir le Couvent du très Saint Sépulcre, celui du Mont-Sion et celui de Bethléem, après avoir couclu un nouveau traité avec le Sultan du Caire, auquel il transmit la somme énorme de plusieurs millions, pour prix des Sanctuaires payé par le pieux Roi de Sicile, Robert d'Anjou, et sa vertueuse épouse, Sanche de Majorque. Le Roi en demanda ensuite la confirmation au Pape Clément VI qui, par deux Brefs, l'un au Ministre Général de l'Ordre et l'autre au Roi lui-même, *confie, à perpétuité, la garde des Saints-Lieux aux Enfants de saint François d'Assise.*

L'œuvre de la Terre-Sainte, par ce grand acte, ne pouvait être reconnue et confirmée d'une manière plus authentique et plus solennelle. De telles garanties semblaient devoir lui assurer une sécurité tranquille.

Il n'en fut pas ainsi cependant : car, nos Annales nous disent qu'à l'époque même de ces transactions, le sang de nos Mission-

naires coulait sous le cimeterre musulman aiguisé par la vengeance ou le fanatisme. C'est ainsi qu'un Franciscain, au Caire, fut écorché vif en haine de la foi chrétienne; qu'un autre y fut scié par le milieu du corps, qu'un troisième fut scié entre deux planches, dans la Basse-Egypte.

En 1365 Pierre de Lusignan et le Grand-Maître de Rhodes mirent à sac la ville d'Alexandrie et se retirèrent chargés de butin. Les Musulmans, ne pouvant user de représailles contre leurs ennemis, se vengèrent sur les Frères Mineurs, et les *vingt-huit* Franciscains qui se trouvaient alors en Palestine furent plongés dans d'affreux cachots. Plus de la moitié moururent dans les fers, et les autres ne sentirent leurs chaînes se briser que le jour où le tyran les fit mettre à mort après trois ans de tortures.

En 1441, tous nos religieux de Jérusalem, de Bethléem, etc. furent mis en prison et massacrés ensuite. En 1517, le Sultan Sélim s'empare de Jérusalem et emprisonne tous les Franciscains de cette ville dans la Tour de David. Il les délivra au bout de vingt-sept mois, mais plusieurs étaient morts!

En 1537, tous ceux qui les avaient remplacés dans les Couvents de Judée furent plongés dans d'affreux cachots, où plusieurs moururent, épuisés de souffrances. Les autres furent délivrés par l'intervention du roi de France, après trente-huit mois de prison.

Il serait trop long de retracer tous les faits de ce genre : ce fut une persécution permanente qui dura *six cents ans*, et la seule Mission des Franciscains de Terre-Sainte ne compte pas moins de *deux mille martyrs du sang* !

Les Franciscains en Terre-Sainte eurent à endurer jusqu'à la première moitié de ce siècle un autre genre de martyre, *le martyre de la charité*. La peste d'Orient, épidémie affreuse qui sévit pendant un siècle, emportait quelquefois des populations presqu'entières. Ceux de nos Pères qui moururent victimes de dévouement pour leurs frères, les chrétiens, sont au nombre de *six mille*.

Enfin l'on peut dire que tous les autres furent *des Martyrs de la Patience* par suite des avanies sans cesse renaissantes qu'ils eurent à endurer, de la part des

Musulmans des Schismatiques et des Juifs.

Quelques exemples suffiront également pour prouver combien il a fallu de patience aux Gardiens des Saints-Lieux pour endurer ces *Avanies*, qui étaient de tous les jours.

Vers la même époque où Sélim fit la conquête de Jérusalem, nos Pères du Saint Cénacle étaient en butte aux plus odieuses vexations de la part des Juifs et des Musulmans. On portait contre eux, à Constantinople, les accusations les plus ridicules, comme celle d'avoir des dépôts d'armes, avec la perspective d'appeler les *Francs* à leur secours, pour transformer leur couvent en citadelle, d'où, dominant la Ville, ils pourraient facilement s'en rendre maîtres et la livrer aux chrétiens ! Souvent le Grand Turc les condamnait sans même les entendre ; et finalement, après des *Avanies* intolérables, les Franciscains furent expulsés pour toujours de leur couvent, et l'auguste Sanctuaire fut converti en une mosquée Turque, comme il l'est encore aujourd'hui.

Les Grecs, de leur côté, essayèrent d'obtenir, au très Saint Sépulcre et dans la

Vallée de Josaphat, ce que les Juifs et le Turcs avaient obtenu sur le mont Sion. Le Père Custode de Terre-Sainte avait fait, vers ce même temps, une restauration à la Coupole du Saint Sépulcre et à la Pierre de l'Onction : les Grecs (schismatiques) accusèrent les Franciscains d'avoir volé cette Pierre, d'avoir volé le Tombeau de Notre-Seigneur ; et, accusation inouïe, d'avoir volé... *le corps de la Sainte Vierge, après l'avoir vendu au Pape de Rome !* Ces choses doivent paraître invraisemblables à ceux qui les lisent ; et cependant, malgré son odieuse absurdité, cette accusation coûta aux Franciscains des sommes fabuleuses !

L'hospitalité même exercée par les Franciscains était pour eux une occasion de nouvelles avanies de la part des Musulmans. Un jour, au couvent de Jérusalem, un haut dignitaire Turc se présentait avec une grande suite pour prendre son dîner, chez les Franciscains, ce qui occasionnait aux pauvres Religieux de grands embarras et des dépenses considérables. Vers le milieu du repas, un employé subalterne feint d'avoir un message important à com-

muniquer à Son Excellence. Il est admis auprès de sa personne et il lui dit : “ Votre Excellence a bu de l’eau d’une citerne dans laquelle un Religieux, à dessein, a laissé tomber un *chat !* . . . .” Ordre est donné sur champ d’arrêter ce Religieux, et de le jeter en prison, avec menaces de mort. . . . Et c’est ainsi que cent et mille fois les Turcs payèrent aux pauvres Franciscains une très dispendieuse hospitalité qu’ils étaient obligés de leur donner !

Une *Avanie*, avons-nous dit, était suivie d’autres Avanies.

Un jour, c’était un caloyer grec qui porta à deux reprises un cadavre dans le jardin de nos Pères à Bethléem, afin de les faire passer pour homicides. Et il y eut alors des avanies tellement nombreuses que l’on dut, en une seule année, recourir jusqu’à sept fois au Sultan lui-même contre les exactions de ses subalternes.

Une autre fois c’est le Cadi (1) qui fait

(1) C’est le Juge, établi pour rendre la Justice ! Le *Cadi* et le *Pacha*, sont encore les deux plus hauts dignitaires Turcs de la ville de Jérusalem.

renverser le four (où nous cuisons chaque jour plusieurs centaines de livres de pain pour nos pauvres), avec l'infirmerie de notre Couvent de Jérusalem qu'il disait être une forteresse capable de recevoir jusqu'à *dix mille* hommes. Il fait murer la porte du Couvent, et les Religieux n'ont plus d'autre sortie que par la fenêtre.

Plus tard, un autre Cadi de Jérusalem persécute affreusement les chrétiens et renouvelle l'ancienne Loi qui fixe la couleur de leurs vêtements, leur défend *de rester assis en présence d'un Musulman*.... Loi odieuse et vexatoire qui, jusqu'à la dernière guerre de Crimée, était restée en vigueur dans bien des localités, comme dans les grandes villes d'Alep, de Damas.

Jusqu'à l'année 1756, c'est-à-dire pendant plus de *cinq cents* ans, les Franciscains avaient été en butte à une autre vexation vraiment intolérable. Jusque-là, ils n'avaient jamais eu le droit de faire les réparations nécessaires à leurs Couvents et autres Résidences. Ils faisaient bien de leur mieux, secrètement et de nuit, quelques réparations à l'intérieur, mais à l'extérieur cela n'était

pas possible. Finalement ils obtinrent, à force d'instances et à des *prix fabuleux*, la permission de faire les réparations les plus urgentes aux terrasses des *quatre Couvents de Judée*, et du Sépulcre de la Ste Vierge.

On était à l'époque de la grande Révolution. De nouvelles tribulations attendaient les Gardiens des Sanctuaires. En 1798, Bonaparte entre en Egypte ; et aussitôt 80 soldats Turcs sont mis de garde à notre Couvent de Jérusalem, et l'on ameute les Musulmans contre les chrétiens. Le Procureur Général de Terre-Sainte et un autre Religieux sont jetés en prison. La populace envahit le Couvent et le met au pillage. Les Religieux qui veulent fuir sont pris et enfermés dans la Basilique du Saint Sépulcre pour y être *brûlés vifs*, si Bonaparte avance sur Jérusalem. Quand il arrive à Jaffa, tous les chrétiens sont enfermés avec eux, durant deux mois et demi, dans la même église du Saint Sépulcre. Un ordre de Constantinople délivre les schismatiques Arméniens et Grecs ; mais les catholiques, Laïcs et Religieux, ne sont délivrés que moyennant une

rançon de *soixante mille* piastres turques, à payer par les Franciscains.

L'Europe n'envoyait plus d'aumônes. Nos Pères restés sans ressources se virent forcés d'emprunter sur gages. N'ayant plus de crédit, ils voyaient approcher l'heure où ils devraient quitter l'Orient, en abandonnant les Sanctuaires. La nourriture était rationée et se bornait à un simple plat de fêves par jour. Dans cette extrémité, les Supérieurs permirent à tous les Religieux de retourner dans leur patrie, s'ils ne se sentaient pas assez de force pour supporter une privation si grande. *Tous restèrent.* La divine Providence veillait sur eux : les secours arrivèrent (1).

Qu'il nous soit permis, en terminant, de dire un mot de l'

Œuvre de la Terre-Sainte.

Sa Sainteté Léon XIII, dans son Bref *Salvatoris*, le 26 décembre 1887, ordonna une quête, tous les ans, le Vendredi-Saint, ou un autre jour dans l'année, au

(1) Les événements de Terre-Sainte, depuis cette époque, trouvent leur place ailleurs, dans un autre Ouvrage.

choix de l'Ordinaire, dans toutes les églises paroissiales de chaque Diocèse, pour les besoins de la Terre-Sainte.

Des Religieux Franciscains, avec le titre de Commissaires de Terre-Sainte, sont envoyés par le Saint-Siège, dans les diverses contrées du monde pour recueillir, de la main des Ordinaires, le produit de la quête sus-mentionnée, comme aussi les offrandes spontanées des Fidèles.

C'est également au R. P. Commissaire que l'on peut s'adresser pour les renseignements concernant l'Œuvre de la Terre-Sainte.

Le Commissariat de Terre-Sainte, pour tout le Dominion du Canada, a été fixé dans la ville épiscopale des Trois-Rivières, par le Révérendissime Père Général de tout l'Ordre Séraphique, avec l'assentiment de Sa Grandeur Monseigneur Laflèche et la sanction de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

PRIVILÈGES SPIRITUELS ATTACHÉS A L'ŒUVRE.

Pie VI, dans sa Bulle *Inter cætera* du 31 juillet 1778, renouvelant les Bulles de tous ses Prédécesseurs, après avoir excité, par les plus saintes exhortations, la commisération des Fidèles en faveur des Saints-Lieux de la Palestine, leur annonce ainsi ces Privilèges :

" ... Nous, dit ce saint Pontife, constitué par Dieu dispensateur des trésors inépuisables de l'Eglise, et les ouvrant en faveur des Fidèles inspirés de laisser pour cette Œuvre pieuse et sainte de charité chrétienne, une partie des biens temporels que leur a donnés la divine Providence, dans la plénitude de Notre autorité et l'étendue de Nos pouvoirs, Nous rendons ces généreux Bienfaiteurs des Saints-Lieux, participants à tous les fruits spirituels et mérites, résultant de l'oblation du Saint-Sacrifice, des prières, jeûnes, pénitences, travaux, pèlerinages et autres œuvres pies, accomplies et par les Religieux profès de cet Ordre (les Franciscains) et par

les chrétiens qui habitent les Saints-Lieux ou vont, avec la bénédiction de Dieu, les vénérer ; Nous les affilions à ces fruits et mérites pour l'expiation de leurs péchés et en gage spécial de la gloire éternelle ; Nous les y associons dans le Seigneur, les y agrégeons, nourrissant dans notre cœur la rassurante espérance qu'une fois admis à une participation si féconde et si sainte, ils y persévéreront dans la joie avec une fidélité inébranlable, rendant grâces à Dieu le Père qui les a rendus dignes d'être admis dans le partage de l'héritage des Saints.... "

La statistique de la Custodie de Terre-Sainte indique plus de *vingt mille messes* pour les Bienfaiteurs !

Ce sont donc, avec toutes les prières, pénitences et autres œuvres pies, plus de vingt mille messes qui se célèbrent, *chaque année*, dans les plus augustes Sanctuaires du monde, aux intentions des âmes généreuses qui offrent leur pieuse obole pour la *Garde* et l'*Entretien* des Lieux-Saints.

Aussi l'*Œuvre de la Terre-Sainte*, par ses Richesses Spirituelles, reste-t-elle une Œuvre à part, unique dans l'Eglise ; et lui suffit-il

d'être bien connue pour attirer à elle la religieuse sympathie et le concours de tous les Fidèles.



APPENDICE

SOUVENIRS D'EGYPTE

La Sainte Famille : Fuite en Egypte.



E premier et le plus précieux de nos souvenirs de l'Egypte, c'est celui de la *Sainte Famille*, fuyant la terre de Juda, devant la persécution du cruel Hérode, et séjournant ensuite dans l'antique terre des Pharaons, alors toute remplie d'affreuses idoles.

Le Lecteur nous pardonnera, dans son indulgence, de rappeler ici ce qui est resté dans notre mémoire de ce voyage douloureux et sur les détails duquel, avec le silence absolu de l'Evangile, nous n'avons qu'une simple Tradition et de pieuses Légendes.

Les Pères de l'Eglise, on le sait, et les Commentateurs de nos Saints Livres, ne sont pas d'accord, ni sur le lieu, ni sur l'époque du départ de la Sainte Famille, dans sa fuite en Egypte. Les uns, et ils sont nombreux, s'appuyant sur le texte de saint Luc, la font partir de Nazareth : d'autres avec saint Augustin, la font partir immédiatement de Jérusalem.

Pour nous, avec la Tradition locale, nous adoptons humblement le sentiment de ce grand Docteur et nous invitons nos pieux Lecteurs à nous accompagner en esprit à l'église de la Présentation d'où nous suivrons la Sainte Famille, dans le chemin de l'exil. Si on aimait mieux revenir à Bethléem, après la Purification, et mettre là l'apparition nocturne de l'ange à Joseph, ainsi que le représente le beau tableau, vrai chef-d'œuvre de l'art, placé dans son sanctuaire, rien ne s'opposerait à cette pieuse croyance. Jérusalem et Bethléem se touchent et nous croirions toujours avec saint Augustin que c'est non de la Galilée, mais bien de la Judée, que la Sainte Famille partit en exil pour la terre d'Egypte. Le récit de l'Evangile qui doit nous sanctifier partout, puisque c'est la *parole de vie*, laisse dans notre âme une impression singulièrement profonde, lorsqu'en le relisant on peut dire : c'est ici, ici même que se sont accomplies ces grandes choses !

C'est donc *ici*, près de l'emplacement du temple détruit, sur ce rocher béni, que le Vieillard Siméon prit dans ses bras le divin Enfant qu'il reconnut pour le Consolateur après lequel il soupirait depuis longtemps, et que bénissant Dieu, il entonna le sublime cantique : *Nunc dimittis...* C'est *ici* que le Père et la Mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses merveilleuses que l'on disait de lui : *ici* que le saint Vieillard les bénit, relevant par ses louanges la grâce que Dieu leur avait faite, et qu'il dit à Marie sa Mère : "Cet Enfant que vous voyez est pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre dans Israël, et Dieu l'a mis en ce monde pour être en butte à la contradiction. Et vous, Mère de cet Enfant, *vous aurez le cœur percé d'un glaive !*" Et là où les autres mères trouvent la plus douce joie, Marie ne trouva que la douleur, comme elle le révéla plus tard à sainte Mechtilde : "Toute ma vie, à ces paroles, se changea en un océan de douleur." Une douleur succèdera désormais à une autre douleur. Dieu nous ayant donné Marie comme modèle de la perfection, dit un grand Docteur de l'Eglise, il était nécessaire qu'il la comblât de tribulations afin que nous puissions admirer et pratiquer son héroïque patience !

Après le départ des Mages (et la Purification au Temple) un ange, continue le Saint Evangile,

un ange du Seigneur apparut, dans son sommeil, à Joseph et lui dit : Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère et fuyez en Egypte...... Admirez ici avec nous, pieux Lecteur, l'obéissance de Joseph. Quelle promptitude dans la volonté ! A la voix de l'ange, il se lève, prend l'Enfant et sa Mère. Et quelle soumission dans le jugement ! Il part, la nuit même, pour l'Egypte. Il part, sans préparatifs, sans provisions, pour un voyage long, difficile, semé de mille périls, dans la nuit, par des chemins inconnus et vers un pays idolâtre ! O bon saint Joseph, partant pour l'exil, avec cette admirable résignation à la volonté divine, soyez donc notre guide, dans cette vallée de larmes, et après cet exil de la terre, montrez-nous Jésus et Marie dans la véritable patrie, dans la Terre des Vivants !

Nos Saints Livres, avons-nous dit, gardent un silence absolu sur les détails de ce douloureux voyage. Nous n'avons que de pieuses conjectures, quelques pieuses traditions, de pieuses légendes. Le Docteur séraphique, avec son âme si tendre et si compatissante, fait la description de l'exil de la Sainte Famille, et son récit fait tant de bien à ceux qui le lisent. Comme une biche timide, dit un autre Docteur, en parlant de la sainte Vierge, frappée d'un dard acéré, porte sa blessure partout où elle va, ainsi Marie

porte dans son cœur le glaive qui l'a transpercé à la prophétie du vieillard Siméon. Oui cette Mère si jeune, si tendre, si délicate, pressant dans ses bras son Enfant qui vient à peine de naître, comprend dès lors que la prophétie de Siméon commence à se vérifier.

Quand le pèlerin suit l'ancienne voie romaine qui conduisait de Jérusalem à la plaine de Saron, et dont le tracé en plus d'un endroit est encore très visible, il arrive après une distance de soixante stades à l'antique bourgade d'Emmaüs où les deux disciples reconnurent leur divin Maître à la fraction du pain : la Sainte Famille a-t-elle passé par là, et y a-t-elle fait une première halte ? Ni la tradition, ni la légende ne nous en disent rien. Après une marche d'une longueur sensiblement égale à la première, l'on arrive à un pauvre village musulman, nommé *el-Latroun* (le village du bon Larron) : il se trouve sur le bord de la nouvelle route carossable de Jérusalem à Jaffa. Les archéologues modernes voudraient l'identifier, ainsi que les ruines voisines d'une antique basilique romaine, avec l'ancienne Nicopolis, ou l'Emmaüs de la plaine. Ici nos illustres exilés s'arrêtèrent : c'était à l'entrée de la nuit. Ils frappent timidement à la porte d'une pauvre maison, ou plutôt d'une caverne. C'était une caverne de voleurs : mais les voleurs étaient

absents. Une femme se présente et offre son pauvre logis aux étrangers qui l'acceptent. Cette femme était mère; elle aussi avait un petit enfant qui attirait l'attention par sa grande blancheur : c'était la blancheur de la lèpre. Marie, Mère de Jésus, demanda un peu d'eau pour laver son Enfant, et lui donner un peu de rafraîchissement, après les grandes fatigues de cette journée. La gardienne de la caverne, entre-temps, observe attentivement ses hôtes, et elle remarque, Dieu le permettant ainsi, quelque chose d'extraordinaire dans tout leur être : le Petit exilé avait particulièrement attiré son attention, et quand sa Mère a fini de le laver et de l'essuyer, elle prend cette même eau et elle en lave son propre enfant : la lèpre disparaît à l'instant même. Cet enfant grandit et fut associé, par son père aux autres brigands dont lui-même était le chef. Le petit Enfant exilé grandit aussi, et un jour ces enfants devenus grands se rencontreront dans une circonstance, la plus solennelle qui fut jamais. Ils se rencontreront, le Vendredi Saint, tous deux cloués sur une croix ! *Dismas*, c'est le nom du malfaiteur, s'adressant du haut de sa croix au Sauveur du monde sur le sommet du Calvaire lui dira : " Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez entré dans votre royaume." Et Jésus lui répondra : " En vérité, je vous le dis,

aujourd'hui même vous serez avec moi dans le Paradis ! ”

Cette touchante Légende du bon Larron, nous rappelle la vérité de ce vieil adage, à savoir : qu'un bienfait n'est jamais perdu. L'hospitalité exercée par sa mère envers la Sainte Famille lui mérita la guérison du corps, dans le temps, et ce qui est infiniment plus précieux, le salut de son âme malgré ses crimes pour toute une éternité !

La Sainte Famille continue son voyage dans le pays des Philistins : les soldats d'Hérode sont à sa poursuite et sont près de l'atteindre : dans cette extrémité, Joseph cherche un refuge, il voit un grand chêne, comme le pèlerin en rencontre aujourd'hui de çà ou de là, semés à de rares distances ; il se réfugie à son pied avec Marie et le petit Jésus, et voilà que cet arbre abaisse respectueusement ses larges rameaux jusqu'à terre, et les soustrait à la violence de ces hommes armés.

Une autre fois, la situation était plus critique encore : nos exilés toujours poursuivis par les émissaires du cruel Hérode, se trouvent dans une plaine ouverte et entièrement nue. Joseph, par inspiration d'en Haut, prend une poignée de blé qu'il trouve dans ses très pauvres provisions, la jette en terre, en guise de semence. Le blé

prend racine, lève, grandit, monte très haut et se trouve mûr. Cependant les satellites approchent et ils voient là Joseph qu'ils prennent pour un laboureur, et l'interrogeant, ils lui disent : " N'as-tu pas vu passer ici un homme avec une jeune femme et un tout petit enfant ? — Oui, répond Joseph, ils arrivaient justement au moment où je semais ce blé." Déconcertés par cette réponse, ils se retirent.

Cette réponse était basée sur la plus exacte vérité, mais la Légende, toute pieuse qu'elle est, reste elle-même invraisemblable, si, d'après notre tradition Orientale, la Sainte Famille partit de Jérusalem ou de Bethléem immédiatement après la Purification : car, tout le monde sait qu'en Palestine le mois de février ne correspond en rien à l'époque de la moisson. Quoiqu'il en soit, la Sainte Famille, après avoir passé la riche plaine de Saron, le pays des Philistins, et dépassé la ville de Gaza, arrive au désert. Là Joseph, toujours d'après la Légende, se joint à une caravane qui se rendait en Egypte : nouvelles péripéties et nouveaux dangers, suivis de nouvelles merveilles. Un soir, ils s'arrêtent dans une grotte : la sainte Vierge, fatiguée, s'assied avec son divin Enfant, et en compagnie de trois petits garçons et une petite fille qui s'étaient particulièrement attachés à Jésus. Tout était tranquille

dans ce lieu solitaire : nos voyageurs reposaient paisiblement, lorsque tout-à-coup apparaissent deux énormes serpents qui y jettent l'épouvante par leur présence accompagnée d'horribles sifflements. A cette vue, le petit Jésus se lève, quitte sa Mère et se place debout devant les deux monstres qui à leur tour sont saisis de frayeur et s'enfuient au plus vite.

Un autre jour, c'était le matin, la Sainte Famille s'écarta, on ne sait pourquoi, de la même caravane, et s'égara dans le désert. Un lion qui passait là d'aventure aperçoit le petit Jésus ; il s'approche du petit Enfant avec respect, le couvre de douces caresses et lui fait signe, ainsi qu'à Joseph et à sa Mère, de le suivre : il les guide ainsi, en marchant devant eux, et ne les quitte qu'après les avoir remis dans le vrai chemin. Après avoir marché quelque temps, ils se trouvent en face d'une bande de brigands qui attaquent la caravane, la dépouillent et rendent captifs tous les hommes qu'ils chargent de chaînes. Pendant qu'ils partagent le butin, ils entendent dans le lointain le bruit comme d'une armée en marche et qui soulève un nuage de poussière. Nul doute que ce sont les soldats d'Hérode qui depuis longtemps marchaient à leur poursuite : ils s'enfuient avec précipitation, laissant là et captifs et butin : mais lorsque ces

pauvres gens essaient, dans leur reconnaissance joyeuse, de se lever sous le poids de leurs lourdes chaînes, pour saluer leurs bienfaiteurs, ils n'aperçoivent devant eux personne, si ce n'est Joseph, avec l'Enfant et sa Mère, qui les remet en liberté en brisant leurs chaînes.

Le lendemain, après les fatigues d'une longue marche, la caravane arrive auprès d'un palmier superbe. Marie, exténuée, s'assied au pied de cet arbre et dit à Joseqh : " Oh ! qui me donnerait quelques dattes de ces beaux régimes qui pendent là-haut ! " Joseph, mourant de soif, soupirait après les belles sources de Juda, et dit : " Ah ! qui m'apporterait de leurs eaux rafraichissantes? " Le petit Jésus, entendant ces touchants soupirs de ses bons parents, se lève sur les genoux de sa Mère, applique ses deux petites mains sur l'arbre : " Courbe la tête, fier palmier, lui dit-il, en déliant sa langue d'une manière si inattendue, et présente à ma Mère l'abondance de tes fruits qui jaunissent sous tes verts rameaux. " L'arbre obéit et la sainte Vierge cueillit de ses dattes avec joie. "Maintenant relève-toi, continue le divin Enfant, et fais jaillir à tes pieds les sources d'eau fraîche qui arrosent tes racines. " L'arbre obéit de nouveau, et Joseph put étancher sa soif brûlante. Jésus continuant de lui parler, lui dit :" Parce que tu as offert tes fruits et versé

les eaux de tes fontaines, je veux qu'une de tes branches soit plantée par les anges, dans les jardins de mon Père. Désormais quiconque aura triomphé dans les combats de Dieu sera couronné de tes palmes." En même temps l'on vit un ange détacher une belle palme de cet arbre et l'emporter dans les cieux.

Telles sont, pieux Lecteurs, quelques unes des pieuses Légendes concernant la fuite de la Sainte Famille en Egypte.

La tradition locale se rapproche davantage de la vérité historique ; surtout ici en Orient, une longue expérience nous a fait comprendre la grande valeur de la tradition orientale. Relativement au voyage de la Sainte Famille nous n'avons pas, que je sache, de tradition de ce genre jusqu'à Gaza. Le frère Liévin, connu aujourd'hui du monde entier, a fait tout récemment un voyage d'exploration et du plus haut intérêt, en compagnie de M. le Comte de Piellat, ce chrétien convaincu dont les feuilles publiques font l'éloge, qui, fils unique, héritier d'une belle fortune, en a employé une partie à bâtir de ses propres mains un splendide hôpital, aux portes mêmes de la Ville Sainte, pour les malades de tout rite et de toute nation.

Or, dans ce voyage, à neuf ou dix milles au-delà de Gaza, nos intelligents et pieux explora-

teurs ont montré un arbre magnifique, dans son espèce. Cet arbre les indigènes l'appellent l'arbre de la Dame, l'arbre de la *Vierge :* son nom vulgaire, est *sidrate :* son fruit s'appelle Dôm et ressemble assez, extérieurement, à une cerise blanche. C'est le *Rhamnus nabeca* des botanistes. Cet arbre épineux n'a généralement en Palestine qu'une chétive apparence, et il est de médiocre grosseur. Le *Sidrate Seïdate* près de Gaza n'a pas moins de neuf pieds de circonférence.

Passons rapidement le désert, et arrivons à une localité célèbre. Je cèderai d'abord la parole à un pèlerin qui visita ces lieux à la fin du 15e siècle et qui nous a laissé une relation longue et très curieuse de ses intéressantes périgrinations. L'ouvrage du Dominicain Félix Faber, avant sa récente réédition à Stuttgard était très rare : actuellement encore il est très peu connu du public. Cet éminent Religieux ne raconte que ce qu'il a vu lui-même, ou ce qu'on lui a appris sur les lieux.

En arrivant à Matharich, près du Grand Caire, autrefois la célèbre Héliopolis, voici ce qu'il nous raconte :

"... Nous arrivâmes enfin à une villa, nommée Matharich : elle est sur les confins du désert. Jusqu'à l'enclos de ses murs s'étend la solitude sabloneuse, région aride et stérile : à

l'intérieur, l'œil réjoui se repose sur une luxuriante verdure ; c'est un vrai paradis. Là se trouvent la fontaine de la Vierge et le jardin du *Baume*. La villa est assez vaste : c'est une résidence d'été du Soudan ; il a là ses bains où trois cents personnes peuvent se baigner à la fois. Il nous fut accordé de nous installer dans cette belle résidence, avant notre entrée dans la ville qui n'est distante que de deux milles germaniques ; quant à nous, mon compagnon et moi, nous choisîmes, pour passer la nuit, la fontaine même de la Ste Vierge, nous étendîmes notre petit matelas sur la margelle du puits et nous y reposâmes délicieusement.... Le septième jour, nous y dressâmes notre autel, et nous y célébrâmes la sainte Messe.... Dans ce lieu de délices, nous vîmes un énorme figuier (le sycomore d'Egypte). Son tronc est creux, et dans cette cavité sont suspendues deux lampes, comme dans un petit oratoire. Ce figuier s'appelle l'arbre de la Bienheureuse Vierge Marie. La renommée commune aux Musulmans comme aux chrétiens rapporte que la sainte Vierge, durant son séjour en ce lieu, descendit un jour de la fontaine dans la campagne, en suivant le cours paisible de ses ondes limpides, et portant dans ses bras l'Enfant-Jésus. La Vierge, arrivée auprès de cet arbre, se préparait à s'asseoir sous son ombrage, lorsque tout à

coup il ouvrit de lui-même son large tronc et offrit ainsi à sa Maîtresse une place plus convenable. " Ainsi parlait de l'*arbre de la Vierge*, en 1484, ce pieux pèlerin de Terre-Sainte. J'ai vu moi-même cet arbre, dans le même lieu de délices, lors de mon séjour au Caire, comme missionnaire, et après *quatre siècles*, j'ai admiré, comme le Père Faber, son tronc vigoureux, ses immenses rameaux et son épais feuillage aujourd'hui encore, comme du temps du célèbre Dominicain, mais avec une facilité plus grande, les pèlerins. vont visiter cet arbre, y prient avec dévotion, et sont heureux de pouvoir détacher de ses branches quelque petit rameau qu'ils apportent avec bonheur dans leur pays, au retour de leur pèlerinage. Et à ce sujet, permettez-moi, cher Lecteur, de raconter ici une petite anecdote qui, à mon humble avis, trouve sa place dans l'histoire de cet arbre vénérable et de la source miraculeuse qui jaillit non loin de son frais ombrage. C'était au commencement d'avril de l'année 1878. Le R. P. Commissaire de Terre-Sainte de Paris nous arriva un jeudi soir, avec un notable détachement de la Caravane française, qui venait visiter le Caire, en se rendant à Jérusalem pour les solennités de Pâques. Ce bon Père, spécialement dévot à la sainte Vierge, avait cru, dans sa simplicité, que rien n'était plus facile que d'aller

prier à l'arbre de la Vierge et d'y célébrer même la sainte Messe. Sa Grandeur le Délégué d'Egypte, Mgr l'Archevêque d'Alexandrie, se trouvait alors à notre Couvent, où il vivait en commun, en grande simplicité, avec les Religieux ses Frères en S. François. Le Père Commissaire lui demanda sa Bénédiction et son autorisation pour célébrer la sainte Messe sous l'arbre de la Madonne. Grande fut sa surprise lorsqu'il entendit l'Archevêque lui dire qu'il ne pouvait accorder une semblable, autorisation ; que jamais de mémoire d'homme, on ne se souvenait qu'aucun prêtre y ait célébré les Saints Mystères (probablement depuis le P. Faber), que cependant il laissait le Père libre, mais qu'il lui laissait aussi en même temps toute la responsabilité de sa périlleuse et peu prudente entreprise. Le P. Commissaire me pria de l'accompagner : nous partîmes le lendemain, de grand matin. L'arbre de la Vierge est actuellement la propriété du Vice-Roi : il se trouve, avec la source, au milieu d'un riche et vaste jardin, entretenu aux frais de la maison royale. Il y a là un Santon, à qui nous devions nous adresser, pour obtenir la permission d'entrer, et l'avertir que nous voulions y faire publiquement une cérémonie religieuse catholique. Par disgrâce, aucun de nous ne parlait l'arabe. Nous cherchâmes à nous expliquer par signes : les

Santon intelligent comprit, surtout lorsqu'il vit arriver un peu après nous, la Caravane française : nous lui avions fait entrevoir un beau *Bakchiche.* La sainte Vierge veilla sur nous : tout réussit pour le mieux. Le Santon alla jusqu'à nous prêter son propre mobilier, à savoir plusieurs petits bancs en bois pour y poser notre autel. C'était insuffisant, car je dus moi-même soutenir de mes deux mains, la caisse entière de l'autel, durant tout le temps des deux messes successives ; mais cela prouvait la bonne disposition de ce ministre du culte musulman. Aucun incident ne vint nous troubler. Le temps était calme : la chaleur tempérée : les branches du sycomore et son épais feuillage nous servaient de tente. Les pèlerins assistèrent au saint Sacrifice avec un profond recueillement et y firent la sainte Communion. Les nombreux ouvriers du jardin, apercevant de loin des lumières, et les ornements sacerdotaux, enfin, toute une cérémonie religieuse, accoururent avec curiosité pour contempler de plus près ce spectacle insolite : un moment nous eûmes peur ; mais ces braves gens ne nous firent aucune démonstration hostile. Ce fut un vrai triomphe ; tout le monde au Caire en fut émerveillé ; et nous, nous bénîmes la divine Providence qui nous affermissait ainsi dans la douce espérance que l'ère de liberté religieuse inaugu-

rée dans ces derniers temps pour cet infortuné pays deviendrait de plus en plus féconde en fruits de salut pour tant de milliers d'âmes confiées à notre ministère dans ces contrées exceptionnelles, peuplées aux premiers siècles de l'Eglise par des légions de saints !

Fontaine de la Vierge. -Le P. Faber, en parlant de cette fontaine miraculeuse, rapporte la petite Légende qui suit : " Les histoires nous disent que cette source n'a pas toujours existé ici, mais qu'elle jaillit un jour miraculeusement. Voici le fait. Joseph fuyant de la terre d'Israël par le désert avec Marie et l'Enfant Jésus, arriva ici à Matharich ; épuisé de fatigue et brulé par la soif, il alla frapper à toutes les portes, demandant un peu d'eau pour l'Enfant et sa Mère, et personne ne lui en offrit, bien que le Nil passe non loin d'ici et que les Egyptiens ont coutume d'y aller puiser de l'eau qu'ils conservent chez eux dans des hydres et des amphores. Joseph revint donc triste et affligé d'un si dur refus : la Vierge, pleine de compassion pour son Enfant, se mit en prière ; et pendant qu'elle priait voilà qu'une source d'eau vive jaillit de terre à ses côtés, de manière qu'elle put en puiser pour elle et pour son Enfant. Joseph en puisa à son tour pour préparer le petit repas de famille. Après quoi la sainte Vierge baigna le divin Enfant dans cette onde bienfai-

sante qui servit également à laver ses langes. Dans la suite, les habitants du lieu, désirant augmenter le volume de cette petite source, y creusèrent un large puits et l'eau en sortit en abondance. Aujourd'hui trente paires de bœufs sont successivement attachés à un manège (Noria) pour tirer l'eau qui suffit pour arroser l'enclos du *Baume* et tous les autres jardins environnants..."

Cette source donne encore, comme du temps du P. Faber, une eau abondante et douce, tandis que de tous les autres puits voisins il ne sort qu'une eau saumâtre. L'eau de la fontaine de la Vierge, si limpide et si salubre, doit posséder aussi quelque vertu particulière. Le jeune Père B. qui accompagnait le P. Commissaire voulut en faire l'expérience : il souffrait depuis quelque temps des yeux : sa vue allait chaque jour s'affaiblissant et il était menacé de la perdre entièrement. Plein de confiance en la Vierge qu'il appelle sa Mère, il boit de cette eau avec une grande dévotion, et s'y lave les yeux avec une grande confiance. Après l'action de grâces, à notre retour vers le Caire, il nous dit, plein de joie : "Mes Pères, je vois !" Mais nous, pour nous assurer que ce n'était pas une illusion, nous lui montrâmes dans le lointain une maison peinte de diverses couleurs, comme on a coutume de peindre les maisons de campagne, et nous lui

dîmes : Eh bien ! dites-nous quelles sont ces couleurs et comment elles sont disposées. Il nous le dit avec exactitude et assez de facilité : nous remerciâmes ensemble la sainte Vierge de ce nouveau bienfait, et nous continuâmes notre voyage pleins de joie et tout fiers d'une si heureuse journée.

Le jardin du Baume. — Il convient de dire ici un mot de ce jardin. Les écrivains les plus sérieux ont traité de cette plante merveilleuse qui produit le *Baume.* Le grand Docteur saint Augustin en parle entre autres dans son grand ouvrage : *La Cité de Dieu.* Toutefois il est très difficile de dégager l'histoire de la fable ; on a raconté tant de merveilles de cette plante que les auteurs même les plus judicieux ont pu donner dans l'exagération. Ici encore nous laissons le P. Faber nous communiquer ses propres impressions et nous raconter ce que lui-même a vu à Matharich.

“.... L'enclos du *Baume* est entouré d'une muraille et percé d'une petite porte : cette porte est gardée par des hommes armés de bâtons. Nous attendîmes là celui qui devait nous introduire : il arriva enfin et nous divisa en quatre groupes, cinq par cinq, ne nous permettant pas d'entrer tous ensemble. Les cinq premiers entrés, il ferma la porte sur eux et leur montra la pré-

cieuse plante : il fit ainsi successivement pour les trois autres groupes. Il nous conduisit donc à l'endroit du *Baume*, disant : ces arbustes sont les arbustes du *Baume :* voyez, palpez, sentez."

Après cela, à la vue de tous, il prit un rameau d'un de ces arbustes et y fit avec beaucoup d'adresse une légère incision, avec un petit couteau d'ivoire, et présentant la blessure aux rayons du soleil, il en sortit une grosse goutte, limpide et onctueuse, qui embauma toute l'atmosphère environnante..... Les plants ou arbustes de *Baume* dans ce jardin ne montent pas au-delà du nombre de *cinq cents*..... Je vais raconter maintenant ce que j'ai lu touchant le *Baume :* (nous abrégeons la narration du Père Faber.) Il fut importé d'abord de l'Inde : parmi les pré cieux trésors offerts par la Reine de Saba au Roi Salomon, il y avait un plant de *Baume.* Salomon le planta sur la montagne d'Engaddi, où il se multiplia. Il fut plus tard transplanté dans les jardins de Jéricho. Il n'y avait au monde que ces deux jardins, qui existèrent ainsi jusqu'au règne d'Hérode le Grand. Cléopâtre Reine d'Egypte, ennemie de ce Prince, monta en Judée y exerça de notables ravages, et en haine spéciale d'Hérode, courut à Engaddi et à Jéricho où elle détruisit tellement les jardins du *Baume* qu'elle n'y laissa pas une seule plante vivante.

En retour, elle emporta avec elle quelques plants qu'elle fit placer en terre, à l'endroit où se trouve le jardin actuel. Ainsi disent certains auteurs et avec eux les Juifs, les ennemis déclarés de la très Sainte Vierge. Quant à nous, nous tenons que Cléopâtre apporta en effet des plants de *Baume* en Egypte, mais qu'ils se desséchèrent aussitôt sans pouvoir prendre racine. Tandis qu'en réalité c'est aux prières de la Sainte Vierge que nous devons le Jardin actuel et la belle source qui l'arrose...... "

Grotte de la Sainte Famille au Vieux Caire. — Cette grotte où la tradition constante place la demeure de la Sainte Famille durant son exil en Egypte est aujourd'hui la propriété des Cophtes schismatiques. Jusqu'à ces dernières années, les Latins avaient conservé sinon le droit au moins la facilité d'y célébrer la sainte messe. A la suite d'une imprudence personnelle et dont reste seul responsable celui qui l'a commise, nous n'avons même plus cette consolation ; les Cophtes nous permettent seulement de visiter ce lieu vénérable, permission qu'ils accordent du reste à tout le monde indistinctement, moyennant, si mon souvenir m'est fidèle, le *Bakchiche* en usage dans tout l'Orient. Les interprètes de la Sainte Ecriture, comme on le sait, ainsi que les Saints Pères ne conviennent pas entre eux sur la durée de cet

exil si injuste et si douloureux ; ils sont plus unanimes pour affirmer qu'à l'arrivée de nos illustres Exilés les idoles des fausses divinités qui remplissaient l'Egypte, branlant sur leurs bases s'écroulèrent. La Sainte Famille, avertie de nouveau par un messager céleste, quittera son exil pour aller vivre de longues années dans la secrète et paisible solitude de Nazareth, comme nous le lisons dans le Saint Evangile, mais son séjour en Egypte y aura laissé un germe fécond de sainteté, qui poussera en son temps, couvrira les déserts des plus brillantes fleurs, suivant l'expression du prophète et qui embaumeront ces vastes solitudes de leurs parfums les plus suaves.





LES MERVEILLES DU DÉSERT

PUISQUE nous avons accompagné la Sainte Famille dans son exil en Egypte, voulez-vous nous permettre, bienveillant Lecteur, de nous arrêter quelques instants encore et d'y cueillir quelques-unes de ces belles fleurs, épanouies dans ces profondes solitudes, pour les offrir en odeur de suavité, aux âmes pieuses qui devinent la réalité sous ces figures et qui comprennent que nous voulons parler des Pères du désert et de leurs sublimes vertus ? Ces grandes choses ne sont connues de la plupart des chrétiens que d'une manière vague et confuse : elles méritent cependant, à tant de titres, d'être connues plus intimement, et les catholiques, en méditant plus profondément comment le bon Dieu a toujours été admirable dans ses Saints, en retireraient le plus grand fruit pour la sanctification de leurs âmes. Pour nous, nous bénis-

sons toute notre vie la divine Providence d'avoir été trouvé digne d'habiter ce pays et d'exercer le saint ministère tout proche des lieux mêmes où se sont accomplies autrefois tant de merveilles !

Les mauvais chrétiens de tous les temps, comme nos incrédules modernes, se sont toujours récriés contre les institutions monastiques. Aveugles volontaires, ils fermaient les yeux pour ne point voir les progrès que ces institutions firent faire à la civilisation, le bien qu'elles apportèrent à la société et à l'Eglise. Rien n'est plus commun, encore de nos jours, que d'entendre répéter que les Moines ont toujours été et restent, dans la société, des membres inutiles ; car, disent-ils, que font les Moines et surtout que faisaient ces légions de Moines qui autrefois pullulaient dans les déserts de la Syrie et de l'Egypte ? Que faisaient ces Moines ? Ecoutons un témoin oculaire et qui ne raconte que ce qu'il a vu lui-même. C'est un pèlerin de Terre-Sainte, vénérable Religieux de la Sainte Montagne des Oliviers, et qui va visiter ses vénérables Frères dans les déserts de l'Egypte.

“ Nous arrivâmes, dit-il, dans la Province d'Arsinoë et là nous trouvâmes un Prêtre vénérable, nommé Sérapion, le Père spirituel d'une grande multitude de Moines. Il a sous sa direc-

tion un grand nombre de monastères qui tous réunis ne comptent pas moins de *dix mille* Religieux ; tous ces Religieux vivent du travail de leurs mains. Il est d'usage, non-seulement chez eux, mais généralement chez tous les autres Moines d'Egypte, que les Religieux, spécialement au temps de la moisson, se mettent à gage, et le fruit de leurs fatigues et de leurs sueurs est destiné au soulagement des pauvres de leur Province : ils expédient, en outre, avec l'excédent de leur salaire, des bateaux chargés de blé pour les pauvres d'Alexandrie, pour les prisonniers, pour les pèlerins et les autres nécessiteux ; *car il ne se trouve pas dans l'Egypte tout entière assez de pauvres pour pouvoir consommer les produits de leur large et miséricordieuse charité ?* Se mettre en servitude pour soulager les pauvres, n'est-ce pas l'héroïsme de la charité ? Dieu seul peut inspirer une telle vertu. "

Ce même Religieux de Terre-Sainte visita une ville de la Thébaïde, nommée Oxyrynche, et voici ce qu'il en dit : " Nous trouvâmes dans cette grande ville plus de monastères que d'habitations particulières : cette cité bénie de Dieu, offre une vraie image du Paradis : jour et nuit, elle retentit des louanges du Très-Haut. Il ne s'y trouve pas un païen ni un seul hérétique. Et la manière dont ils pratiquent la charités envers

les pèlerins et les étrangers pauvres est au-dessus de tout éloge. Les magistrats et les premières notabilités de la ville placent, à toutes les portes des gardes qui ont la mission spéciale de veiller scrupuleusement à ne laisser entrer inaperçu aucun pèlerin, ni aucun pauvre, mais dès qu'ils en aperçoivent un, de l'accueillir avec respect et de le leur amener, afin qu'ils puissent eux-mêmes exercer envers ce pèlerin ou ce pauvre, tous les devoirs de l'hospitalité. Ceux qui vinrent au-devant de nous ressemblaient plutôt à des anges qu'à des hommes, tant ils s'empressèrent à prévenir tous nos besoins et à nous combler de toutes sortes d'égards !.... Poussés par une sainte curiosité, nous demandâmes au vénérable Evêque du lieu quel était le nombre des âmes religieuses renfermées dans l'enceinte de cette cité trois fois bénie : il nous répondit : " *dix mille* Religieux et *vingt mille* Religieuses ! "

Ah ! si l'on étudiait bien l'histoire, oserait-on encore se demander : à quoi servent les Moines ? O temps heureux, ne reviendrez-vous jamais plus sur la terre ? Et la génération actuelle est-elle bien digne d'un tel spectacle ! Les indifférents et les incrédules de nos jours prétendent se faire eux aussi les Bienfaiteurs de leurs frères : ils s'efforcent de bâtir de grands édifices qu'ils ornent du titre pompeux *d'établissements de bienfaisance*,

et ils ne savent plus, les pauvres ignorants, que si si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui veulent la bâtir

Les Protestants qui nous envahissent de toutes parts ici en Terre-Sainte croient donner un démenti à ces paroles d'éternelle vérité, ici même où elles ont été prononcées par la bouche du Royal Prophète. Ils fabriquent des établissements : ils y installent des œuvres. Ce sont des établissements vains parce que Dieu n'a point présidé à leur érection : ce sont des œuvres stériles, parce que le souffle de Dieu ne les anime pas. Ils méconnaissent le seul et vrai Bienfaiteur de l'humanité, le Christ Jésus, qui a dit dans un sens absolu : *Sans moi vous ne pouvez rien faire.* Les moines de l'Egypte, comme les vrais moines dans tous les pays, et dans tous les temps, comprenaient cette parole et la mettaient généreusement en pratique. Le secret de leurs sublimes vertus se trouve dans leur profonde abnégation : ils imitaient l'humilité du Christ : ils imitaient la mansuétude du Christ : ils imitaient son inaltérable patience pour bien pratiquer son inépuisable charité. Leur vie était une mortification continuelle ; ils portaient quotidiennement et avec une sainte allégresse leur croix à la suite du Sauveur Jésus. En un mot, ils étaient doux et humbles de cœur, à l'exemple

de leur divin Maître, et ils trouvaient ainsi l'unique vrai bonheur dont on puisse jouir ici-bas, la tranquillité d'une bonne conscience, le repos de leurs âmes. Pour eux le joug du bon Jésus était vraiment suave et son fardeau léger. — La grande frugalité des anciens solitaires est trop connue pour que nous en parlions davantage ici. Ecoutons cependant le sentiment qu'ils avaient eux-mêmes de cette même frugalité.

Un jour le grand saint Pacôme se rendait, en bateau sur le Nil, avec deux de ses Religieux, de sa Résidence à un autre monastère. Ils arrivèrent vers le soir : inutile de parler des grandes chaleurs, de la longueur de la traversée.... on devine qu'ils devaient sentir le tourment de la faim et de la soif. La table était servie : et comment ? *avec une abondance et un luxe inouis*, dit le Moine qui nous apprend cette particularité ; *multis et exquisitis nimium rebus*, c'est-à-dire du fromage... et des figues... et des olives !... Saint Pacôme se sent tout humilié devant un tel luxe et un si grand étalage de mets et se détermine à ne manger seulement qu'un peu de pain. Cependant ses compagnons de voyage, mourant de faim, firent honneur à ce service si copieux et ils mangèrent de tout ce qui leur était présenté, mais un peu trop avidement peut-être. Entre-temps l'un d'eux lève les yeux, regarde le saint

vieillard et le voit baigné de larmes. On lui demande timidement pourquoi il pleure. “ C’est vous qui en êtes la cause, répondit le Saint. Je vois que vous observez si peu les règles de la tempérance : oh ! n’oubliez donc pas, mes chers Enfants, que quiconque veut goûter les choses célestes et garder intact le précieux trésor de l’angélique vertu sur la terre, doit s’étudier à pratiquer toujours une sage modération dans le boire et le manger, et s’abstenir rigoureusement de tout aliment qui n’est pas nécessaire. . . . . ”

Plût au ciel que cette admonition fût entendue et mise un peu en pratique par toutes ces âmes délicates et sensuelles qui, dans ce siècle de triste décadence que nous traversons ne savent même plus ce que c’est que la mortification chrétienne et tremblent au seul mot de *pénitence*. Pauvres âmes, qu’elles sont donc à plaindre ! car, qu’elles le veuillent ou qu’elles ne le veuillent pas, la parole de Notre Seigneur : *Si vous ne faites pénitence vous périrez tous* . . . . , les condamnera infailliblement.

Tous ces solitaires du désert ont fait pénitence et ils sont allés en paradis ; et les âmes sensuelles n’iront pas en paradis, si elles ne se convertissent et si elles ne font pénitence.

FIN

APPROBATION DE L'ORDRE

IMPRIMATUR :

FR. ARSENIUS-MARIA,

Min. Prov.

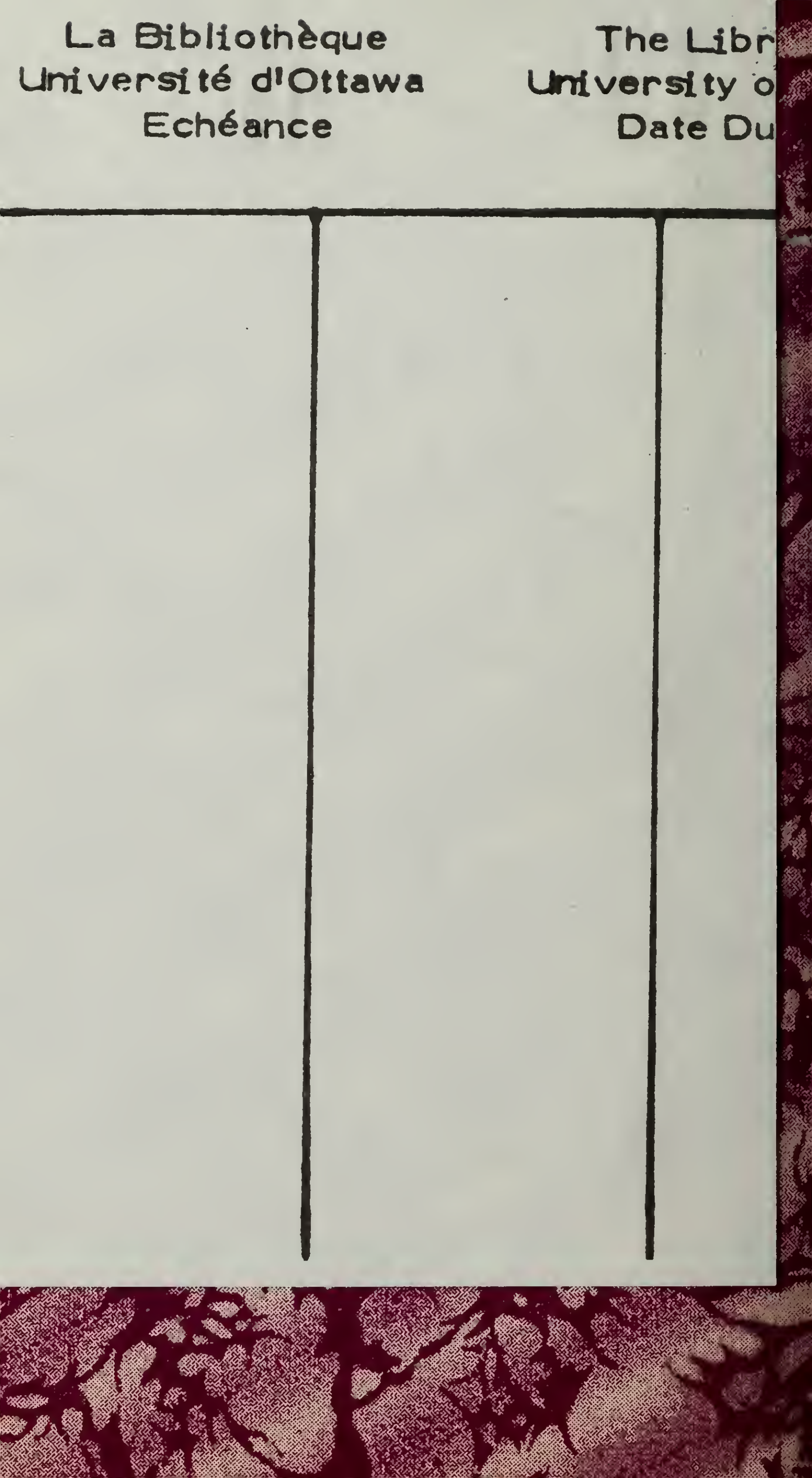
Paris, 4 juin 1897.

TABLE DES MATIÈRES








La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Libr
University o
Date Du


a39003 001668044b